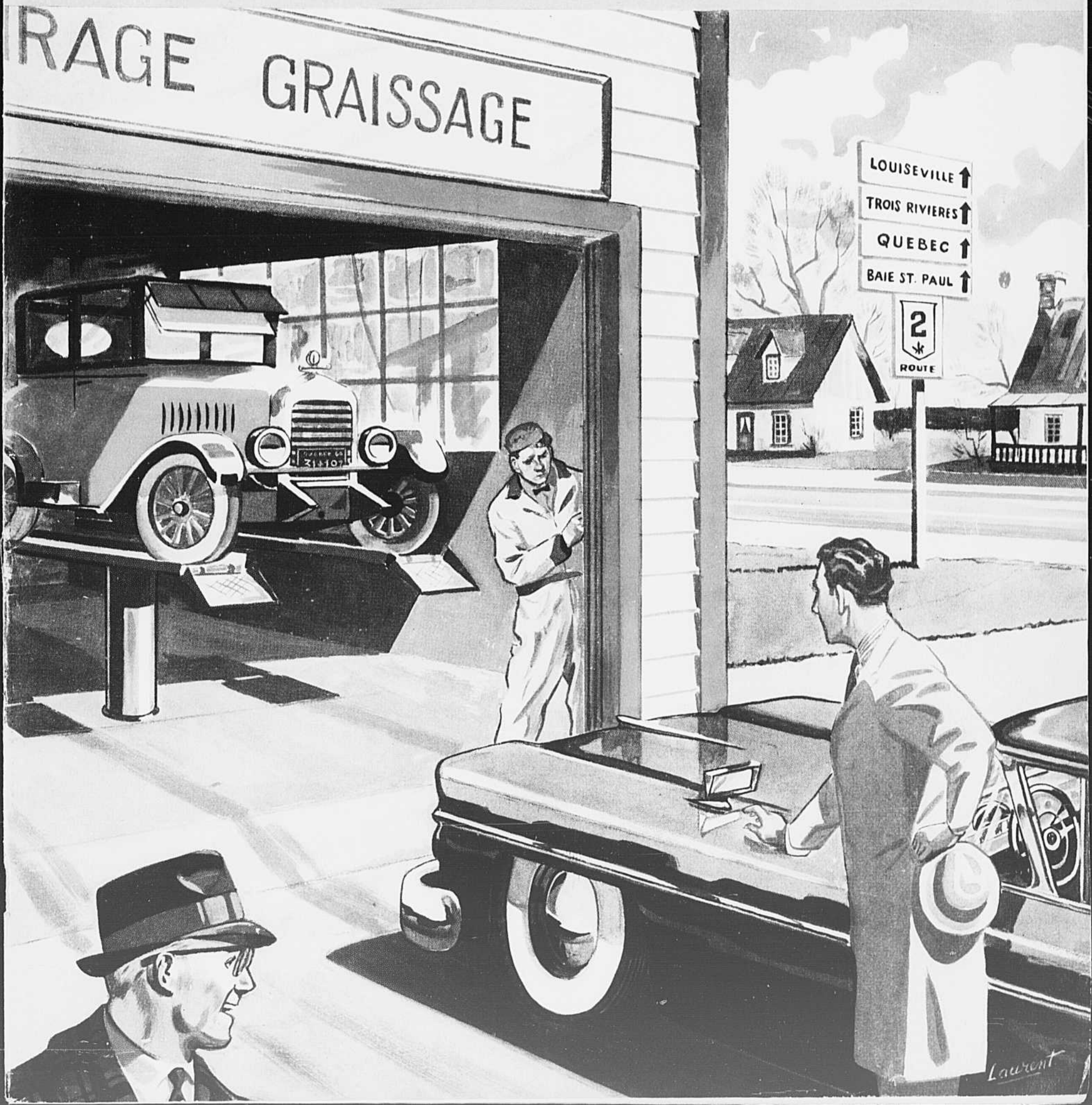
9 AVRIL 1960 LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS 20 CENTS

LE SAMEDI

AVA GARDNER, L'ÉTERNELLE VAGABONDE
Derrière les murs aveugles du harem

MICHEL LOUVAIN
par Gabriel Langlais

Voici le cinéma odorant
par Denis Ribemont



Bordeaux : le plus jeune et le plus vieil immortel

Henry Bordeaux fêtait récemment ses 90 ans. Ce vieux monsieur au regard las continue à être l'un des romanciers français les plus demandés. Et cela après trois-quarts de siècle de la plus glorieuse carrière.

Plus remarquable encore : son public ne se recrute pas dans les milieux intellectuels des grandes villes, mais parmi toutes les couches de la population, et cela jusque dans les moindres villages. Son oeuvre ne compte pas moins de 110 livres, dont 70 romans. Certains de ces romans ont, compte tenu de l'époque et du manque de grande publicité, connu des succès plus étonnants que ceux de Françoise Sagan.

Il fut élu sous la Coupole en 1919, et fut alors le benjamin des académiciens. Actuellement, il se partage le doyennat avec le général Weygand.

Comme la plupart des écrivains, Henry Bordeaux ne s'est jamais considéré « à la retraite ». Dans quelques semaines, il publiera le septième tome de ses Mémoires, qui en comprendra douze, sous le titre général « Histoire d'une vie » (les cinq tomes suivants sont déjà prêts). Ces dix dernières années, il a publié vingt livres. Ses journées commencent toujours à 7 h. 30, et il ne suit aucun régime.

— Dieu veuille que je travaille jusqu'à mon dernier jour ! dit-il.

SAMEDI-EXPRESS SAMEDI-EXPRESS SAMEDI-EXPRESS

L'IDOLATRIE DES LOISIRS

L'« idôlatrie des loisirs » est, selon l'Action Catholique italienne, la nouvelle grande déviation spirituelle de notre époque.

Depuis quelque temps déjà, le problème de l'emploi des heures de liberté préoccupe les autorités ecclésiastiques. Ce fut d'ailleurs le thème de la « Semaine sociale » qui s'est déroulée à Padoue à la fin de l'année dernière. Plus encore que le présent, c'est le proche futur qui inquiète l'Eglise : lorsque les loisirs auront augmenté par suite de la mécanisation de l'agriculture et du développement de l'automation dans l'industrie.

— Les loisirs sont nécessaires, admet Mgr Castellano, assistant ecclésiastique général de l'Action Catholique italienne. Au point que la récréation obligatoire a été instituée même dans les ordres religieux les plus sévères. A notre époque, toutefois, on assiste à une véritable idôlatrie des loisirs, dans laquelle se manifeste une mentalité païenne, un idéal d'hédonisme, une mentalité qui se répand à travers les spectacles, la T.V., les paris sur le football. Les loisirs sont désormais entachés de publicité et de vénalité, et l'occupation reposante est détruite au profit des émotions surexcitantes. Jusque dans le sport, l'idôlatrie du champion et certaines corruptions attentent gravement à la dignité humaine.

LES ANGLAIS VONT REJOUIR LEUR DIMANCHE

L'unanimité absolue s'étant faite en Angleterre sur la tristesse des dimanches, les premières mesures, après plusieurs siècles, vont être prises pour y remédier. Pour la première fois, travaillistes et conservateurs se sont mis d'accord afin d'établir un plan anti-spleen. Ou plus précisément, ils se feront concurrence, visant également à faire de l'Angleterre un pays moins mélancolique.

Les plans des deux partis proposent à la population, et surtout à la jeunesse, un avenir plus agréable : théâtres ouverts le dimanche, loisirs, spectacles, sports. Le parti travailliste surtout est acharné à faire abolir les lois dominicales, que tout le monde considère comme dépassées et absurdes.

Le plan des conservateurs prévoit la création d'un Conseil national de la Jeunesse, au sein duquel un groupe d'études établira les besoins et les possibilités de la jeunesse. La somme de quinze millions environ actuellement employée dans le Service pour la Jeunesse sera doublée. La compagnie de l'Old Vic recevra une subvention de 700,000 dollars pour permettre la création d'un théâtre national. Plus révolutionnaires, les travaillistes proposent la suppression des horaires restrictifs de consommation de l'alcool, et la levée de l'interdiction des paris sur les courses.

LA VIE DU CHRIST A L'ECRAN

L'idée est du prédicateur luthérien Billy Graham. Elle a immédiatement séduit les grands producteurs. La vie du Christ sera tournée en superproduction, avec un budget de plus de 75 millions de dollars. Le chiffre est énorme, mais en trois ans les producteurs comptent sur 100 millions de recettes, dont un tiers sera destiné à des oeuvres religieuses. Rien d'étonnant à ce qu'une telle production ait été confiée à celui qui fut le bras droit de Mike Todd : David Stillman.

Le film ne comportera pas moins de cent cinquante acteurs de premier plan, et 50,000 figurants. Le premier tour de manivelle a été donné au mois de septembre et le film devra paraître en première mondiale à la Noël 1960.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, la trame du film ne sera pas directement tirée de l'Evangile, mais du roman d'Elaine Rutledge, une romancière américaine. La firme productrice est de constitution toute récente. C'est lord Malcolm Douglas Hamilton, un ex-député conservateur anglais, installé depuis quelque temps aux Etats-Unis, qui est le fondateur et le président de la « Parliament Pictures Corporation ».

— Nous ne voulons faire concurrence à personne, a-t-il déclaré. Nous ferons un film colossal parce que le sujet choisi ne peut être réalisé avec les moyens habituels.

DES GOUTS ET DES DEPENSES

L'Union Nationale des Etudiants anglais vient de publier un curieux rapport sur les dépenses habituelles des élèves des collèges supérieurs et des universités d'Oxford et de Cambridge. La même enquête se poursuit dans les universités provinciales.

On a classé distinctement les étudiants en lettres et les « scientifiques », car l'on soupçonnait d'importantes différences entre les manières de dépenser des deux groupes. L'hypothèse s'est révélée exacte. On ne s'attendait pas toutefois à découvrir que les étudiants en lettres achètent beaucoup plus de livres de cours que les étudiants en sciences (presque le double), et aussi beaucoup plus d'ouvrages de culture générale et de romans. Par contre, les scientifiques dépensent plus du double en billets de théâtre et de concert. Sans doute la concentration exigée des seconds est-elle plus intense, exigeant la compnsation de loisirs plus délassants.

Les « littéraires » sont plus élégants et achètent davantage de journaux et de magazines ; ils fument plus aussi. Les uns et les autres dépensent autant en vacances.

Autre surprise : les étudiants dépensent plus pour s'habiller que les étudiantes (lesquelles d'autre part se montrent plus coquettes en province).

DIAGNOSTIC-ROBOT

Il est désormais possible d'établir des diagnostics médicaux sans médecin, grâce à un cerveau électronique !

Il s'agit de diagnostics préliminaires et hypothétiques, destinés à être ensuite confirmés par l'examen médical normal ou par des analyses de laboratoire.

Cette méthode est considérée, par ses inventeurs américains, utile dans toutes les inspections médicales sur une vaste échelle, dans l'industrie ou l'armée, ou dans toutes autres situations où l'on manque de personnel médical.

La machine analyse les renseignements fournis par le patient, dans le cadre d'un questionnaire. Sur la base des renseignements déjà reçus par sa « mémoire », le cerveau électronique donne son diagnostic présumé une seconde après avoir reçu les réponses au questionnaire.

Le robot est devenu capable de fournir des diagnostics valables après avoir digéré les renseignements fournis par 5,929 patients hospitalisés au *New-York Hospital* il y a dix ans. La valeur des diagnostics a été vérifiée par comparaison avec d'autres malades admis au même hôpital il y a deux ans. La machine avait fourni des diagnostics exacts dans 80% des cas, une proportion plus forte que celle des diagnostics exacts des médecins...

L'ITALIE SEVIT ENVERS LES TOURISTES

L'Italie a décidé de se montrer moins tolérante que par le passé envers les touristes étrangers et de leur faire savoir qu'il leur faut se conformer à la législation de la péninsule.

En conséquence, la police vient d'être avisée qu'il lui fallait traiter les étrangers en « invités bienvenus », mais non pas les « chouchouter ». Les nouvelles instructions soulignent que les millions de touristes envahissant la péninsule, année après année, ont des conceptions erronées de l'Italie et de la loi italienne. C'est ainsi que certains s'imaginent qu'ils peuvent se permettre en Italie des actes qui leur causeraient de graves ennuis dans leur propre pays.

Il est significatif que les deux premières personnes arrêtées pour avoir enfreint le nouveau (et sévère) code de la route italien, qui a pris effet le premier juillet dernier, étaient des étrangers.

Mais en même temps, les nouvelles instructions recommandent aux policiers de ne pas risquer l'accusation de xénophobie, et d'essayer de deviner la nationalité des étrangers, afin de tenir compte de leurs caractéristiques nationales.

En somme, les policiers italiens devront à l'avenir être à la fois diplômés en sociologie et en psychologie...

LA "MAISON DES EPOUX"

En Italie, comme hélas presque partout ailleurs, les vieillards bénéficient de bien peu d'initiatives intelligentes. A part quelques timides expériences, c'est généralement le régime des hospices-casernes. A Milan s'est ouverte la *Maison des Epoux*.

On croirait un hôtel confortable. On y accueille des couples de vieillards, qui peuvent terminer ainsi leur vie ensemble. A qui ne s'est jamais intéressé à ces questions, la chose peut sembler incroyable, mais dans les grands hospices maris et femmes sont séparés, à de rarissimes exceptions près. A la *Maison des Epoux* vivent des vieux qui des années durant ont vécu séparés dans des hospices « normaux ». Chaque couple a sa chambre, et sa table à la salle à manger, où ils mangent « à la carte ». On se croirait dans un hôtel de villégiature.

Seulement voilà. La maison n'est réservée qu'aux couples. Lorsqu'un des époux meurt, l'autre est transféré dans l'un des hospices habituels. Aussi, derrière les attentions dont s'entourent les pensionnaires de la *Maison des Epoux*, on sent une double angoisse. Elle n'existera plus du jour où partout les vieillards pourront trouver un accueil humain. En France, on a créé les premiers « villages de vieux ». Le jour où des initiatives seront aussi nombreuses que celles qui existent désormais pour les enfants, la vieillesse aura perdu un peu de son allure de cauchemar.

Poèmes

UN GUEUX

Je l'ai connu un soir
De juin
Il m'avait dit bonsoir
J'ai faim

C'était un pauvre hère
Errant
Connaissant la misère
Cherchant

Cherchant un peu d'amour
Sur terre
Cherchant dans les faubourgs
Un frère

Un frère pour partager
Sa peine
Un ami pour briser
Sa chaîne

Sa chaîne qui a lié
Son corps
Et qu'un soir va briser
La mort

La mort le déliera
Un jour
Et il rencontrera
L'Amour

L'Amour sera l'ami
Des gueux
Car Il leur a promis
Les cieux

JEAN TRUDELLE.

Mon hirondelle

En mon pays existe-t-il
Oiseau plus aimable et gentil,
Au coeur, à l'aile plus fidèle,
Que toi, ma très chère hirondelle ?

Sous ma fenêtre était son nid
De crins et de duvets fourni.
Pour rien au monde, on le devine,
Je n'aurais chassé ma voisine.

Elle venait boire en ma main,
Becqueter l'insecte et le pain,
Lisant dans mes yeux, la mignonne
Que vraiment j'avais l'âme bonne.

Elle me chantait sa chanson
Du matin au soir, sans façon,
Et s'il pleuvait, vers ma chambrette
Accourait vite la pauvrette.

Je filais des instants heureux
Et souvent rendais grâce aux cieux
De n'être plus ce triste hère
Privé de tout ami sur terre.

Mais, hélas ! le destin fatal
Veut que toujours à floréal
Succède le cruel ventôse
Qui fane et flétrit chaque rose.

Et mon hirondelle, un matin,
Me laissa surpris et chagrin
De la voir loin, bien loin partie,
En Floride ou Californie.

Là-bas, se souvient-elle encor,
Et de ce pays aux fruits d'or
Vers mon gîte reviendra-t-elle ?
Puis-je avoir foi dans l'hirondelle ?

Sans le demander à Buffon,
Je sais que la chaude saison
Peut me rendre l'aventureuse
Dont l'âme est toujours si frileuse

Tout de même j'ai grande peur
Qu'il n'arrive quelque malheur,
Tant il est pervers notre monde
Et l'enfant armé d'une fronde.

Malgré l'espoir de son retour
J'ai cette crainte, chaque jour,
En mon âme, triste et rêveuse,
De ne plus voir la voyageuse.

GASTON GIBEAULT.



BÂTISSEZ VOS ÉCONOMIES SUR UNE BASE SOLIDE

LA "MÉTHODE 2-COMPTES" DE LA BANQUE ROYALE

Il n'y a pas de moyen infaillible pour épargner...mais la "méthode 2-comptes" de la Banque Royale est ce qu'il y a de plus sûr pour y réussir. Ouvrez un *Compte de Chèques* pour payer vos factures et utilisez votre *Compte d'Epargne* uniquement pour économiser. Le fait d'avoir deux comptes distincts, destinés à deux buts différents, vous évite la tentation de puiser dans vos économies et leur permet de s'accumuler. Avec la "méthode 2-comptes", épargner devient plus facile et plus sûr. Renseignements complets à chacune de nos succursales.

LA BANQUE ROYALE DU CANADA

Quelques faits a connaître sur...

L'Abus de l'Alcool

LA PLUPART DES CANADIENS ou bien ne consomment pas du tout de boissons alcooliques ou bien en font un usage modéré et sensé, surtout lors de réunions mondaines ou d'occasions particulières.

Malheureusement, toutefois, un quart de million d'hommes et de femmes au Canada *ne peuvent* maîtriser leur consommation des boissons alcooliques. En conséquence, ils se font beaucoup de tort au point de vue social, émotif et physique. Inévitablement, ils gâchent également la vie de leurs familles et d'autres personnes parfois de la façon la plus tragique.

Vu que l'alcoolisme compte parmi nos problèmes les plus importants du point de vue santé, il vaut la peine qu'on s'y arrête. Les questions et réponses qui suivent aideront à mieux comprendre ce problème.

Pourquoi les gens deviennent-ils alcooliques?

La science médicale ne connait pas encore les causes précises de l'alcoolisme. Les autorités conviennent, cependant, que les difficultés d'ordre émotif, soit la tension, l'inquiétude, le sentiment de culpabilité, le complexe d'infériorité et d'autres sentiments analogues, sont certainement reliées à l'alcoolisme. L'alcoolique boit pour oublier ses conflits intérieurs. Il en vient au point où il ne peut plus se passer de l'alcool pour faire face aux réalités de la vie.

Quels sont les signes prémonitoires de l'alcoolisme?

Quand un individu commence à faire un usage immodéré de l'alcool pour se "fortifier", quand il s'efforce de cacher aux autres combien il boit et combien souvent il boit, quand il boit seul ou le matin, quand il invoque d'étranges excuses pour motiver sa conduite, quand il éprouve des difficultés au travail ou au foyer, cet individu est sur le point de devenir alcoolique. L'alcoolisme peut survenir rapidement ou il peut s'élaborer lentement au cours d'une longue période d'années.

Peut-on guérir un alcoolique?

Pour guérir, l'alcoolique doit d'abord désirer lui-même s'arrêter de boire et, après avoir cessé, ne plus jamais toucher à l'alcool sous aucune forme.

Les traitements médicaux jouent un rôle de plus en plus important dans la guérison de l'alcoolisme. De nouvelles drogues aident à soulager les malaises que ressent l'alcoolique. La psychothérapie aide l'alcoolique à reconnaître ses problèmes et lui permet de les résoudre sans l'aide de l'alcool.

Comment peut-on aider l'alcoolique?

Il faut affronter la situation sans se sentir embarrassé . . . tout comme on agirait en face d'un grave danger qui menacerait son foyer et sa famille.

Les membres de la famille, surtout ceux qui sont le plus étroitement unis à l'alcoolique, devraient solliciter l'aide de quelqu'un qui connaît le problème. Le médecin de famille, ou le prêtre, ou un travailleur social, ou encore, un ami en qui l'on a confiance, peut être en mesure de donner des conseils sur les meilleurs moyens à prendre.

Les Alcooliques Anonymes aident bon nombre de gens à maîtriser leur besoin impératif de boire. Pour devenir membre de cet organisme, il suffit de montrer un désir sincère de s'arrêter de boire. Les Alcooliques Anonymes n'exigent pas de cotisation, ni d'honoraires en retour de leurs services. En plusieurs localités, il existe des cliniques spéciales où l'on traite les alcooliques.

Pourvu qu'on leur accorde l'aide dont ils ont besoin, bon nombre d'alcooliques peuvent résoudre leur problème et recommencer une vie nouvelle.

Aide à l'alcoolique et à sa famille

Les Alcooliques Anonymes figurent dans l'annuaire du téléphone de la plupart des villes.

Pour obtenir des conseils à l'intention de votre famille, de la documentation instructive ou pour obtenir une consultation, adressez-vous à votre médecin de famille, à votre hôpital local, à votre service de santé municipal ou au ministère provincial de la Santé.

La nouvelle brochure de la Metropolitan, intitulée: "*De l'alcoolisme—Petit guide pour la famille*," résume les faits les plus importants au sujet de ce problème et offre de précieux conseils sur la façon de le résoudre.

COPYRIGHT CANADA 1960—METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

Metropolitan Life Insurance Company

(*COMPAGNIE À FORME MUTUELLE*)

Siège Social: New-York

Direction Générale au Canada: Ottawa

COLLEZ LE COUPON SUR UNE CARTE POSTALE



Metropolitan Life Insurance Company,
Direction Générale au Canada,
Ottawa 4, Canada.

Veuillez m'envoyer un exemplaire gratuit de votre brochure intitulée: "*De l'alcoolisme—Petit guide pour la famille*," 40S.

Nom _____
(EN MOULÉ S.V.P.)

Rue _____

Ville & Zone _____ Prov. _____

LE SAMEDI LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

71e année, No 25 Montréal, 9 avril 1960

● SOMMAIRE

Editorial: La marche du temps 5

Articles

Henry Bordeaux: le plus jeune et le plus vieil immortel 2
Poèmes: « Un Gueux » et « Mon hirondelle » . . 3
Ivrognerie « au sommet » 5
Les 10 points faibles de l'automobiliste 8
Et le piéton 9
Pourquoi achètent-ils des petites voitures? . . . 9
Un grand récit: « Derrière les murs aveugles du harem », par *Raymond Loir* 10
Ava Gardner, l'éternelle vagabonde, par *Denis Morellan* 22
Fernand Cron, le champion des rescapés 24
Printemps: saison de la rougeole 32
Enfance: Questions et conflits de caractères . . 34
La fin de Heinrich Himmler 35
Jacques Coulon: La solitude peut ruiner votre vie 45
Pour être minces et souples 55
Nous sommes influencés par les couleurs . . . 55

Chroniques

Samedi-Express 2
Sur toutes les scènes 6
10 Provinces 6
Micro-Confidences, ... par *Jacques Matti* 7
Pêle-Mêle Magazine 12
Coupable ou non coupable? 13
La mode dans le monde 14
Horoscope 15
. . . et le Ciel t'aidera 18
Autos-Nouvelles du monde entier 40
Ma cuisine à votre goût, . . par *Marie Norbert* 42
Vos rêves et vous 45
June Haver, devenue Mme Fred MacMurray, nous ouvre son coeur 26
Ouvrez les narines: voici le cinéma odorant . . 26
Gabriel Langlais: Michel Louvain 31
Sports: Les championnats se dédoublent, par *Larry Ouellette* 33
Franc-Parler par Jacques Sauriol: Fallait-il ou ne fallait-il pas dire « mission »? 34

Fiction

Un roman d'amour complet: « Le crime de Denise », par *Georges Marieval* 11
Une nouvelle sentimentale: « La Valise aux Rêves » 17
Une grande affaire criminelle: « Roméo dans un grenier », par *Alan Hynd* 39
Le feuilleton du « Samedi »: « Les mains vengeresses », par *Pierre Maël* 38

Divertissements

Les mots croisés géants du « Samedi » 54

Rédacteur en chef: CHARLES LAFRENIERE

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél.: UN - 1 - 5757

GEORGES POIRIER, *Président* — GEORGES POIRIER, fils, *Vice-président*

ODILON RIENDEAU, *Chef du tirage* — CHARLES SAURIOL, *Chef de la publicité*

Pour tarifs d'abonnements, voir notre coupon dans ce numéro.
Published Bi-monthly at Montreal, P. Q.
Second-class postage paid at St. Albans, Vermont.
Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Ivrognerie

"AU SOMMET"

Jusqu'à présent, on était habitué à considérer le phénomène de l'alcoolisme comme concernant surtout les classes populaires. De récentes statistiques, tant en Scandinavie qu'aux Etats-Unis, prouvent que les classes dirigeantes sont de plus en plus touchées par le fléau.

Des médecins et des psychiatres ont lancé un cri d'alarme dans « Fortune », la revue des hommes d'affaires américains. Et Mme Marty Mann, qui occupe les fonctions de secrétaire général du Conseil National de l'Alcoolisme, vient de déclarer :

« — Toutes proportions gardées, il y a beaucoup plus de buveurs invétérés parmi les cadres dirigeants du commerce et de l'industrie que parmi les petits salariés. La poussée de l'alcoolisme est particulièrement grave parmi les dirigeants que leur profession oblige à de fréquents contacts sociaux : dans la publicité, le journalisme, la construction d'avions, l'administration des chemins de fer, et bien d'autres branches.

« J'ai visité deux fois l'Angleterre au cours des dix dernières années, et je peux affirmer que dans l'ensemble l'alcoolisme y est beaucoup moins répandu que chez nous. Mais j'ai été frappée par la porte proportion des alcooliques au sein des classes les plus aisées, et parmi les plus importants businessmen britanniques. »

A ce propos, « Fortune » a publié un questionnaire à l'intention des hommes d'affaires, extrait de l'ouvrage du Dr D'Allonzo : « Le problème de la boisson et son contrôle ». Quiconque répond « oui » à trois questions ou davantage a de sérieuses raisons de s'inquiéter.

— Perdez-vous du temps dans votre travail à cause de la boisson ?

— Votre ambition a-t-elle décru depuis que vous buvez ?

— Eprouvez-vous le besoin de boire chaque jour à la même heure ?

— La boisson nuit-elle à votre sommeil ?

— Votre puissance de travail a-t-elle diminué ?

— Buvez-vous pour échapper aux soucis ou aux difficultés ?

— Vous arrive-t-il souvent de boire seul ?

— La boisson vous donne-t-elle des pertes de mémoire ?

— Votre médecin a-t-il dû vous soigner à cause de la boisson ?

— Buvez-vous pour vous donner de l'assurance ?

— Avez-vous déjà séjourné dans une clinique à cause de la boisson ?

— La boisson nuit-elle à votre vie de famille ?

— La boisson nuit-elle à votre réputation ?

— Avez-vous déjà éprouvé du remords après boire ?

A vous d'établir votre diagnostic...

Editorial

La marche du temps

C'ÉTAIT une jolie fillette qu'une fée bienveillante semblait avoir comblée de dons à sa naissance car elle avait tout pour être heureuse ici-bas.

C'est sans doute la raison pour laquelle elle s'ennuyait tant et si souvent.

A l'âge tendre où les soucis du lendemain sont encore chose inconnue, elle avait déjà l'inquiétude et le désir de l'avenir. Oh ! bien sûr, elle ignorait tout de la vie et ne lui demandait que peu de chose, mais ce peu de chose était beaucoup pour elle.

Un peu de liberté, voilà ce qu'elle voulait ; non pas pour en abuser, mais ne pas s'entendre dire continuellement : fais ceci ou ne fais pas cela, ne tire pas la queue du chat ou ne fais pas la grimace quand on te débarbouille.

Elle disait que les grandes filles de seize ou dix-huit ans ne sont plus soumises à ces remontrances, et leur sort lui paraissait fort enviable. Mais, seize ans, c'est beaucoup, cela, et c'est avec un peu d'effroi qu'elle songeait à toute la patience qu'il lui faudrait user avant d'en arriver là.

J'ai dit qu'une bonne fée devait avoir présidé à sa naissance, et ce doit être vrai, car voici que la fée lui apparut en souriant.

— Tu voudrais avoir seize ans tout de suite ? demanda-t-elle à la fillette.

— Si cela se pouvait, j'en serais bien heureuse !

— Eh bien, sois-le donc. Tu vois cette bobine de fil doré ? elle contient le fil de ton existence que tu pourras dérouler à volonté, mais fais bien attention à ceci : tu ne pourras plus enrouler ce fil de nouveau ni, par conséquent, revenir en arrière dans la vie. Réfléchis bien et si tu persistes dans ton désir, je te donnerai cette bobine de fil magique.

Pour toute réponse, la fillette tendit avidement la main et se plongea dans la contemplation de ce fil mystérieux pendant que la bonne fée disparaissait comme une légère fumée dissipée par le vent.

Elle hésita longuement avant de tirer sur le fil doré, puis la tentation devint trop forte, l'impatience également et, sous ses doigts menus, les années défilèrent comme en un rêve.

La fillette se reconnut à peine, tellement le merveilleux changement avait été rapide ; elle avait maintenant seize ans, un coup d'oeil à son miroir lui fit voir qu'elle avait embelli au-delà de ses espérances et, dans la joie de cette transformation, elle remercia chaleureusement en elle-même la bonne fée pour son cadeau.

Le premier émoi passé, elle fut toute surprise de sentir en elle-même une inquiétude que pourtant rien ne justifiait. Elle avait du vague à l'âme, des joies brusques et de soudaines langueurs qu'elle ne s'expliquait point. Si l'expérience de la vie lui manquait, elle avait néanmoins cette sorte de sixième sens qui s'appelle l'intuition féminine, et bien vite elle comprit que l'Amour l'avait effleurée de son aile...

Alors, elle vit en pensée ses compagnes plus âgées qui pouvaient s'appuyer sur le bras d'un homme pour avancer dans le sentier de la vie et elle tira encore un peu sur le fil.

La magie des années qui s'envolent comme le duvet de certaines plantes sous le souffle se reproduisit et la jeune fille se trouva jeune femme dans dans un foyer de tendresse encore embelli par un berceau où souriait un petit être qui la regardait avec des yeux étonnés par la vie.

Cette fois, la jeune femme se crut arrivée au comble de ses désirs, et la bobine contenant le fil doré des années lui sembla maintenant inutile. Elle allait la ranger dans un coffret quand le petit bébé se mit à pleurer sans cause apparente. Les meilleures caresses ne pouvaient arriver à le calmer, et la jeune maman souhaita machinalement de le voir déjà grand et devenu un être raisonnable. Elle tira encore sur le fil...

Comme le temps passe vite ! surtout quand on possède une bobine magique pour en commander le cours... Satisfaite mais tout de même un peu effrayée de son pouvoir, la jeune femme se regarda dans un miroir et ne se reconnut plus. Elle avait dû trop tirer sur le fil, car sa jeunesse avait disparu et des fils d'argent se voyaient à ses tempes.

Elle s'en consola en regardant son fils devenu grand jeune homme à qui semblait promis le plus brillant avenir.

La jeunesse est toujours impatiente de vivre, et ce grand garçon le laissait comprendre comme avait été autrefois sa maman. Il avait de l'ambition mais il lui fallait attendre encore bien des années avant de la voir se réaliser et, par amour pour lui, la maman tira encore sur le fil.

Qu'était-il donc arrivé ? Ses membres avaient perdu leur souplesse et les fils d'argent encore assez rares tout à l'heure dans sa chevelure, lui formaient maintenant une auréole neigeuse sur la tête. La vieillesse était venue mais elle n'avait pas apporté la satisfaction pour remplacer les années disparues. Il y avait d'autres berceaux dans la maison, ceux des petits-enfants que la vieille grand-mère imaginait déjà grands dans son impatience de les aimer davantage en les admirant, et le fil de la bobine magique se déroula encore.

Alors elle comprit la vanité de l'humaine espérance qui fait toujours voir le lendemain plus beau que la veille et met au coeur des plus jolies femmes comme aussi des hommes les plus laids — le secret désir de vivre toujours plus vite. Amèrement elle regretta le temps perdu qui ne lui laissait qu'une impression de vide dans la vie malgré les satisfactions passagères qu'elle avait retirées de la bobine de fil magique.

Nous sommes tous, plus ou moins, comme cette fillette ; nous n'accordons pas à l'instant présent toute la valeur qu'il mérite et nous aimons à supposer que l'avenir nous apportera infailliblement quelque chose qui vaudra mieux.

Ce quelque chose n'est, à vrai dire, pas toujours une illusion, mais il nous faut le conquérir de haute lutte en faisant le meilleur emploi des années toujours incertaines qui nous sont données pour cela. Nous n'avons pas toujours cette sagesse et si nous possédions tous une bobine de fil magique pour conduire le temps à notre gré, il est probable que la fin du monde viendrait plus vite encore que nous le prédisent parfois certains prophètes de malheur...

THÉÂTRE • TÉLÉVISION

SUR TOUTES LES SCÈNES

par Francine POIRIER

Je vous présente mon frère Michel

Peut-être me croirez-vous bien prétentieuse de vouloir parler de ma famille et d'un de ses membres en particulier. C'est un sujet que d'ordinaire j'évite voontiers, mais qui aujourd'hui me semble nécessaire. L'esprit de solidarité y est sans doute pour quelque chose, et surtout le désir de vous présenter un jeune garçon que je trouve (objectivement) bien sympathique. Il y a aussi le besoin de le détacher du reste de la famille pour que le public qui sera forcément appelé à le connaître, le considère comme un être parfaitement indépendant avec ses qualités professionnelles et ses défauts professionnels. Il doit sauvegarder sa propre identité.

Michel est annonceur. Tout l'y a poussé. D'arbord une passion démesurée pour la radio. Tout jeune, la technique radiophonique n'avait plus de secret pour lui. Amateur enragé (VE 2 ASU), il tapissait ses murs de diplômes colorés et de cartes d'échange qui prouvaient amplement sa compétence ; chaque jour lui apportait une expérience nouvelle dans un domaine où les difficultés de toutes sortes semblent s'accumuler comme par plaisir.

Quelque peu renfermé, il ne disait rien de ses aspirations. Pourtant, il rêvait de gravir l'échelle professionnelle et d'arriver peu à peu à une situation permanente qui lui permette de gagner sa vie. En d'autres termes, il voulait délaisser le côté mathématique du problème pour s'attacher à son aspect artistique.

Le hasard fait bien les choses parfois. Par un concours de circonstances qu'il serait trop long d'expliquer ici, il partit pour La Sarre dans le nord de la Province afin d'y passer les mois d'été. C'est là qu'on lui offrit pour la première fois d'affronter le micro. En septembre, il reprit ses études au Mont-St-Louis, mais la semence était jetée... et l'ennui le gagna. Tant et si bien qu'on l'accepta, après audition, à CJSO, Sorel. Il y reste un an et demi... pour s'exiler à Rimouski, (je dis « exiler » ; pour nous, gens de Montréal, Rimouski semble si loin !) A CJBR, poste de province par excellence d'où nous viennent la plupart des annonceurs de qualité, il tâta de tout : télévision, technique pure, radio, etc... Il n'est pas meilleure formation que celle-là et j'avoue que le progrès accompli en dix-huit mois m'étonne encore aujourd'hui.

Il est maintenant à CJMS. Heureux, satisfait, content, il ne cache plus son ambition de devenir un bon, un excellent annonceur.

Tous les jours, dès quatre heures, je l'écoute attentivement. Mon Dieu, il a encore beaucoup à gagner, la victoire n'est pas encore définitive, mais il adore son métier, il travaille dur, avec conscience et application.

Il réussira, je pense. Du moins, je le lui souhaite de tout coeur. Il sera en butte à la concurrence : il se heurtera à des portes fermées, à l'indifférence des agences. Cependant, avec l'expérience viendront cette assurance et ce dégagé indispensables à la réussite d'une carrière comme celle-là. Lentement, mais sûrement, il fera son petit bonhomme de chemin. C'est la meilleure façon d'arriver...

Le *Séducteur* de Diego Fabbri au Théâtre Club

Le Séducteur, tel que présenté par Diego Fabbri tente de bâtir son paradis sur terre ; un paradis où les amours loin de s'exclure se compléteraient. Et même si sa première expérience n'est pas couronnée du succès attendu, il n'abandonnera pas : « Je ne peux pas abandonner. Si ce désir passionné, bizarre, est né en moi, c'est que la possibilité de le réaliser doit exister quelque part. Quelque part !... » Sur ce thème audacieux, Diego Fabbri a brodé une comédie pétillante, désinvolte et d'une adresse étonnante », nous dit la critique parisienne. Au Théâtre-Club, Jean-Claude Deret est le séducteur : Gabriel-Philippe-Edouard Simon (un prénom pour chacune des trois femmes qu'il aime), employé dans une agence de voyages. Il souhaite réellement faire le bonheur de ces femmes et cherche à leur faire lier connaissance : il songe, sincèrement, à leur faire accepter un « ménage à quatre ». Pour parvenir à ses fins, il n'hésitera pas à se déguiser en garçon de café, joueur d'orgue de barbarie, pasteur protestant. Gisèle Schmidt est Catherine Simon, la femme du séducteur ; Céline Léger tient le rôle de la jeune secrétaire romanesque, Aline, qui finit par succomber aux charmes de son patron : enfin, la bouillante et impulsive Vilma, mannequin de Haute Couture, apparaît sous les traits de Nina Diaconesco. La première de cette comédie a eu lieu le jeudi 3 mars. Mise en scène de Florent Forget, décors signés Jean-Claude Rinfret.

Des précisions sur les " Feux-Follets "

J'ai une grande amie que j'aime beaucoup. Madame Marguerite Germain de Lom est directrice provinciale du Service de Placement Provincial. En plus de son travail au gouvernement, elle s'occupe d'une quantité impressionnante d'oeuvres tant charitables qu'artistiques. Ainsi, La Chambre de Commerce de Montréal, L'Accord et, depuis quatre ans, les *Feux Follets*, sont au nombre de ses activités régulières. « Je suis les *Feux Follets* depuis près de quatre ans », dit-elle, « puisque j'ai une nièce à la mode de Bretagne qui est une de leurs premières danseuses. Ces jeunes travaillent d'arrache-pied sans aucun salaire, et c'est peut-être ce qui a contribué au succès de l'entreprise. L'enthousiasme fait des merveilles et réussit presque des miracles. Le groupe a une discothèque excellente et des costumes authentiques pour une valeur de près de $20,000. Ils s'identifient comme danseurs folkloriques avec non seulement la ville de Montréal, mais la Province toute entière. La perfection de leurs mouvements, leur rythme et leurs chorégraphies copiées des danses de différents pays les ont amenés sûrement vers un niveau tout à fait professionnel. Il serait à souhaiter que les *Feux Follets* obtiennent des gouvernants des bourses d'études ou des frais de déplacement leur permettant de nous représenter à l'étranger ».

J'ai donc attentivement consulté la documentation que m'a envoyée le directeur des *Feux-Follets*, monsieur Michel Cartier. Sous le titre *Fondation*, on lit ceci : « L'équipe des *Feux-Follets* a été fondée officiellement le 27 septembre 1953. Depuis septembre 1955, l'équipe tient ses activités dans la région de Montréal. Son siège social est donc situé dans la Métropole et elle fait partie de la Fédération Folklorique du Québec. En plus, la troupe a la collaboration de certains groupes de Belgrade, Moscou, Athènes, Zurich, etc... Elle est composée de trois sections : canadienne, internationale et musicale ». Ses quarante membres, dont quelques-uns travaillent et les autres étudient, pratiquent six heures par semaine et sont tenus d'assister à des cours de formation : rythmique, musique, ethnographie, culture générale, histoire du costume folklorique, chorégraphie, etc... Le but de l'entreprise est magnifique et attachant : recueillir nos traditions propres ainsi que celles des néo-canadiens ; diffuser par l'imprimé et par l'enseignement de danses récréatives les richesses de ces diverses traditions ; présenter sur la scène un aperçu des différentes cultures que l'on peut trouver à Montréal.

L'équipe n'est pas subventionnée. Elle a cependant reçu une aide des *Cours d'Education pour Adultes* du Gouvernement Provincial. Les concerts sont sa seule source de revenus, entamée, il va sans dire, par le coût des salaires exigés par L'Union des Musiciens.

Chaque mois, la troupe se déplace gratuitement afin de représenter la région à des événements importants. Sa qualité ne se discute plus puisqu'elle a dansé devant la Reine, les Ballets Bolshoi, les Moysiev, etc... Son directeur, Michel Cartier s'est rendu à Vienne comme vice-président du jury au Festival International de Folklore.

Le groupe organise trois spectacles au Gésu, la seconde semaine de mai. Avec les bénéfices accumulés, il peut à peine subvenir à ses besoins essentiels. Les costumes coûtent une fortune, les musiciens encore plus. Les déplacements réguliers de la troupe demandent des fonds considérables. Dans son appel au Conseil des Arts, Michel Cartier précise davantage l'idéal qu'il poursuit :

Enregistrement sur film de danses canadiennes dont la description ne peut être faite par l'image. Diffusion par l'imprimé des chorégraphies de ces danses. Aide d'un musicien en vue d'écrire des partitions musicales pour ses danses. Service d'un professeur de rythmique, et plusieurs autres nécessités vitales qui permettraient aux *Feux-Follets* de prendre une place enviable dans l'art qu'ils ont choisi.

Car il en revient à dire ce que je mentionnais il n'y a pas si longtemps dans *La Revue* POPULAIRE: tant que nous nous contenterons de petits succès locaux, tant que nous n'agirons

[*Lire la suite page* 53]

10

VICTORIA — Un ex-employé des postes croit avoir découvert l'Atlantide...

Depuis le fameux récit de Platon sur la légende et la brusque disparition des Atlantes, on ne compte plus le nombre des historiens, archéologues ou simples aventuriers qui ont cru découvrir ici et là des vestiges de l'Atlantide, cet antique continent disparu sous les mers. Les hypothèses les plus variées furent émises quant à la location probable de l'Atlantide mais la diversité même des théories et des conclusions apportées par chacun ne résoud pas le problème. Quelques chercheurs virent l'Atlantide au beau milieu de l'océan Atlantique actuel, d'autres pensent qu'il s'agissait du Sahara, d'une grande île située au sud-ouest de l'Espagne... ou dans la mer du Nord. Francis Bacon était persuadé que l'Atlantide n'était en fait que le continent nord-américain mais d'autres ont affirmé qu'il s'agissait de la péninsule scandinave !

Mais voici qu'un résident de Colombie Britannique, H. Alan H. Brooks, ancien fonctionnaire des postes à la retraite, prétend avoir découvert le véritable site de l'Atlantide, en Bolivie, au bord du lac Titicaca... Pour tromper la monotonie d'une carrière de postier, M. Brooks consacrait tous ses loisirs à des recherches historiques et lisait d'innombrables traités de géographie. Un jour, il tomba sur une suite d'articles du professeur Denis Saurat, un Français qui prétendait que l'Atlantide n'était pas nécessairement un petit continent, comme on l'avait cru, mais plus exactement une simple ville, et qu'il fallait la chercher en Amérique du Sud.

L'an dernier, M. Brooks visita les ruines de la cité mystérieuse de Tiahuanaco, sur laquelle toutes les légendes locales et l'histoire n'ont jamais pu fournir la moindre précision. Déjà, à l'époque des Incas, la ville était morte et ruinée, mais ce qui de tout temps intrigua les voyageurs et les savants, c'est qu'on a retrouvé, dans ses parages immédiats, de grandes quantités de fossiles marins, qui pourraient laisser croire qu'à une époque fort reculée, elle fut coupée de toute civilisation extérieure par l'océan et mourut avant que les eaux ne se retirent. La théorie est très plausible, affirme Alan H. Brooks si l'on considère qu'il y a 11,000 ans, le niveau des océans était plus élevé d'environ 400 pieds... Tiahuanaco serait-elle la véritable Atlantide ? Il est certain, en tout cas, qu'on en parlera encore longtemps, même si l'on ne découvre guère de certitudes.

HALIFAX — *Le climat des provinces maritimes se réchauffe régulièrement.*

Chacun d'entre nous entend fréquemment, dans la conversation que l'on peut avoir au travail ou dans la rue, les gens d'un certain âge répéter que le temps n'était pas ainsi naguère et qu'il ne cesse de changer. Les hommes de science sont les premiers à constater de tels changements et à préciser qu'il ne s'agit nullement d'une imagination collective. Au Canada, on s'accorde à dire que le climat devient moins froid, principalement le long d'une ligne imaginaire qui, d'Aklavik, à l'embouchure du fleuve Mackenzie, rejoindrait Halifax.

PROVINCES

A l'appui de ces constatations dont on s'explique mal les causes, les savants font remarquer que certains oiseaux migrateurs et les troupeaux de caribous eux-mêmes écourtent de plus en plus leur période annuelle de migration vers le sud. Dans l'Ungava, dans les Territoires du Nord-Ouest, une végétation plus fournie comprenant des épinettes et des bouleaux nains, se développe depuis quelques années déjà par delà la limite de la forêt et de la toundra arctique. La région de la Baie d'Hudson est encore plus caractéristique. Jamais, en effet, de mémoire d'homme, on avait vu le port de Churchill libre de glaces au mois de novembre, ni le thermomètre se maintenir à quelques degrés sous zéro, alors que la température ordinaire, autour de 1935-1940, était d'environ 18 degrés sous zéro...

Cette évolution des conditions atmosphériques a même suscité des prévisions un peu trop fantaisistes : ainsi, un journaliste des Maritimes parle de l'époque où l'on organisera des tournois de golf à Aklavik et affirme que les plages de l'Ile du Prince Edouard seront bientôt aussi chaudes que celles de Floride !

QUEBEC — Un hygiéniste québécois déclare : "Le péril atomique est sur nos têtes".

Dernièrement, dans un journal médical publié à Montréal, un hygiéniste et professeur à l'Université Laval commentait largement le rapport fourni par la revue *Medical Service Journal*, sur les retombées radioactives au Canada et principalement dans la province de Québec.

Les conclusions de cette étude sont plutôt alarmantes : voici que se glisse dans l'atmosphère du Canada, que l'on a toujours considéré comme un pays où l'air était sain, de sournoises poussières radioactives, conséquences des expériences poursuivies un peu partout dans le monde, mais surtout dans le Pacifique et en Russie, sur les engins nucléaires et thermo-nucléaires.

Dans une vingtaine de villes canadiennes, on a relevé soigneusement la teneur en produits radioactifs des poussières atmosphériques se déposant — généralement par l'intermédiaire de la pluie — sur la végétation.

Or, de toutes les provinces canadiennes, le Québec vient en tête avec le plus fort pourcentage de « strontium 90 » sur les plantes et même... dans le lait en poudre ! La radioactivité atmosphérique est sensiblement plus forte à Chicoutimi, Granby et Mégantic, qu'elle l'est à Vancouver, Ottawa ou Halifax.

Les causes de cette forte concentration dans l'air de notre province sont fort mal connues. Les précipitations annuelles étant somme toute moins fortes au Québec que, par exemple, sur la côte pacifique, les hommes de science supposent qu'il doit exister, dans la très haute atmosphère de nos régions, des tourbillons puissants, sorte de points de convergence de plusieurs grands courants atmosphériques venant de diverses régions du globe. On peut espérer que de telles constatations susciteront un peu partout au Canada de légitimes protestations qui viendraient opportunément appuyer les efforts que l'on fait un peu partout pour la mise hors-la-loi des expériences atomiques.

CINÉMA • MUSIC-HALL • CHANSONNETTES

MICRO-CONFIDENCES

par Jacques MATTI

DEUX CAS . . . DEUX CARRIERES . . .

Il y a vingt-cinq ans que les critiques, les journalistes, et un certain public se moquent de Tino Rossi. Dès ses débuts, cet homme a été tourné en ridicule. On le disait un peu niais, on parlait avec esprit de sa guitare inutile, on raillait son costume de fantaisie. Et les spécialistes riaient aux éclats en définissant la raideur de ses mouvements et la simplicité de sa mise en scène. C'était le chanteur « guimauve » qui disparaîtrait aussi vite qu'il était venu. Et puis, sans avoir l'air de rien, en chuchotant ses couplets, Tino Rossi est devenu une grande vedette populaire et il l'est resté . . . De quoi faire frémir tous les intellectuels, tous les techniciens du beau et du bon.

Comment expliquer ce mystère ?...

Ce n'est pas le choix des chansons qui a influencé la carrière du beau Tino, car ce chanteur a tout chanté, sans discuter avec le sourire. Du stupide en valse, du vide de sens en boléro, des paroles sans signification, des musiques à faire pâlir les joueurs de mirliton. Tout, il a tout chanté. Il chante encore n'importe quoi...

On ne peut pas parler des qualités vocales de Tino, mais on peut constater que sa voix a une couleur, pâle peut-être, mais une couleur qui reste, un charme indéfinissable. On ne peut pas montrer Tino comme en exemple aux jeunes, si ce n'est en leur disant : « Ne faites rien comme lui... » Il se tient mal en scène, il tend ses mains malheureuses vers un plafond anonyme en ayant l'air de supplier l'ange du spectacle d'interrompre le plus rapidement possible ce tour de chant monotone.

Non vraiment, rien n'explique pourquoi les femmes se trouvent mal quand Tino chante, on ne peut donner d'argument valable à ce triomphe. Il faut subir la loi de la popularité et trouver quand même que le public a ses raisons.

Tino plaît au public depuis vingt-cinq ans, parce qu'il est aimable, sans prétention et qu'il ne dit jamais de mal d'un camarade... Il fait son métier honnêtement, il ne promet pas plus qu'il ne peut donner. Tino Rossi est adorable de gentillesse et on l'adore. Et c'est pourquoi on lui pardonne son petit ventre si rond, ses joues rebondies et ses gestes gauches. On sait, quand on va voir Tino, que l'on trouvera sur scène un honnête homme. Cela repose, cela fait du bien et le public ne s'y trompe pas.

Michel Louvain a débuté de la même façon que Tino Rossi. Il a connu le succès en chantant une chanson : *Buenas noches mi amor* alors que Tino avait triomphé avec *Vieni vieni*. Et je continue de comparer ces deux artistes. Mêmes critiques, même frénésie de déclarer que Louvain ne durera pas, qu'il n'a pas de voix, que la folie des *teen agers* passera, que c'est un peu scandaleux de faire une vedette de ce garçon. Et pourtant, Louvain est populaire, terriblement. Sa voix a une couleur, elle se brise et les connaisseurs souhaitent qu'elle s'éteigne définitivement, elle n'est pas assez travaillée. Michel Louvain tend ses deux bras et crispe son poing gauche, il ne possède en scène que ces deux mouvements. D'accord. Mais tout comme Tino Rossi, notre Michel possède un charme et une gentillesse que les vrais spectateurs, ceux qui payent, ceux qui aiment la chansonnette, apprécient.

On a reproché le fait que Louvain soit une « vedette » fabriquée, on serait presque désireux de le voir échouer quand il part en France. On a dit et écrit qu'il était monstrueux de favoriser la popularité d'un artiste de « variétés ».

Critiques et opinions qui trahissent un complexe d'infériorité à un moment où l'on réussit à aider des Canadiens, des artistes trop souvent, jusqu'ici, laissés à l'abandon...

Bravo Tino Rossi... bravo Michel Louvain...

QUELQUES TOURS ET PUIS S'EN VONT . . .

de manivelles . . .

Henri Decoin termine la réalisation du film : *Tendre et violente Elizabeth*. N'oublions pas que Henri Decoin est le metteur en scène qui a créé et fabriqué la *tendre et violente Danielle Darrieux* • • • • Une nouvelle vedette de cinéma va conquérir le monde : Erika Remberg, jeune Allemande qui tourne en France avec Claude Autant-Lara et qui est appelée par Hollywood après avoir été l'interprète de *Cirque des horreurs* en Angleterre . . . Erika peut dire : « Euréka, j'ai trouvé la bonne formule pour plaire à tout le monde ». • • • • On a présenté à Paris *Le Testament d'Orphée*, dernier film de Jean Cocteau . . . On dit qu'il s'agit plutôt du *Testament de Cocteau* • • • • Mylène Demongeot, nouvelle vedette de l'écran français, a peur de l'eau . . . elle a le mal de mer. Dans le film : *Soux dix drapeaux* elle a tourné à bord d'un sous-marin. Elle était devenue « Vilaine » Demongeot • • • • Jean Marais va nous révéler une nouvelle Greta Garbo. Il s'agit de Sabina Selman. Elle était la vedette du film *Le bossu* . . . pas bossue du tout Sabina • • • • Les mauvaises langues disent que le film : *La vérité* devait absolument avoir pour vedette Brigitte Bardot . . . Ne dit-on pas : « la vérité toute nue. • • • • Yul Brynner tournera à Rome le film : *Les Gladiateurs* . . . un film qui fera crier : « chauve qui peut . . . »



JEAN COCTEAU travaille à la murale de la chapelle de Notre-Dame de l'église française de Londres.

de chant . . .

Le chanteur — auteur — compositeur Jean Constantin va faire ses débuts à l'écran, dans le film : *Le Baron de l'Ecluse*. Ecluser, en argot, veut dire « boire beaucoup » . . . Ça va bien. • • • • La belle Dalida veut venir au Canada, quand elle sera libre. Elle viendrait avec Charles Aznavour. • • • • Gilbert Bécaud a terminé son opéra . . . On ne l'entendra peut-être jamais ; on dit déjà : « *L'Opéra... tion mystère* » • • • • Christiane Breton prépare un nouveau tour de chant. Elle cherche son genre. Gamine délurée ou petite fille sage, elle ne sait encore... Elle achète toutes chansons de l'Editeur Raoul Breton . . . De Breton à Breton, les succès viendront . . .

de disques . . .

Le jeune Marais qui vient de faire ses débuts sur disques, au Canada, est également musicien. Avec un nom pareil il se doit de battre autre chose que la mesure : il battra des records de vente avec *Les voiliers*. • • • • Marc Gelinas dit en s'amusant qu'il voudrait avoir sa propre maison de disques : *La marque Gelinas*. • • • • Rolande Désormeaux fait sa rentrée au Cabaret . . . Elle sait ce qu'elle veut, elle connaît bien son métier, et elle le montre. Pourra-t-elle imposer ses chansons au public ? . . . Ah, si elle avait des disques ! . . . Elle s'aperçoit maintenant de l'utilité de ces diaboliques ronds noirs . . . Disque disque rage . . . Très gentiment, Aimé Major a raté son affaire avec la chanson : *Tu te souviens* . . . Ce n'est peut-être pas sa faute. Yvan Dufresne croyait en l'autre chanson, l'autre face du disque . . . Voilez-vous la face, Monsieur Dufresne.

Médecine et accidents d'autos

LES 10 POINTS FAIBLES DE L'AUTOMOBILISTE

CONNAISSEZ-LES, VOUS N'AUREZ PLUS D'ACCIDENTS

Conducteurs d'automobiles, ceci vous concerne tous. Ne croyez pas que tous les accidents soient dus à des causes mécaniques. Au contraire, 90% des accidents viennent d'une défaillance physique ou psychique du conducteur. Voici, en dix points, quelles sont les maladies qui imposent la prudence au volant et quels sont les remèdes qui vous permettront, quand même, de conduire sans crainte d'accident.

Migraine, rage de dents : prudence

1) On vous remet un permis de conduire lorsque sont reconnues vos capacités de conducteur. Toutefois, ces capacités peuvent connaître des périodes de défaillance lorsque la maladie attaque, de façon chronique ou momentanée, un point quelconque de votre organisme. Et c'est là que réside le danger le plus grave. Un simple mal de tête, de vulgaires maux de dents déclenchent une nervosité dont dépendent un coup de volant maladroit, une accélération inopportune. Une seconde suffit pour provoquer une catastrophe.

Les personnes sujettes à des douleurs fulgurantes (des crampes, par exemple) devraient d'elles-mêmes renoncer à conduire. Ce genre de douleur qu'on ne peut maîtriser et que, la plupart du temps, on ne sent pas venir provoquent des mouvements involontaires dangereux pouvant faire lâcher le volant d'un seul coup.

Cardiaques, si vous avez une crise au volant...

2) *Aucune loi n'interdit de conduire aux cardiaques. Ils sont pourtant exposés à des crises soudaines (de nombreux et dramatiques exemples ont été enregistrés). Il est recommandé aux cardiaques d'emporter toujours avec eux le médicament que leur a conseillé leur médecin. Sauf exception, le malade sent venir la crise et il a le devoir de s'arrêter, dès les premiers signes avertisseurs. C'est une question de vie ou de mort. On peut négliger un malaise lorsqu'on marche tout seul sur un trottoir. Au volant d'une voiture, la moindre défaillance peut avoir des conséquences graves.*

Diabétiques : emportez du pain et du sucre

3) On a enregistré de nombreux exemples de diabétiques qui ont été brusquement victimes, en conduisant, de troubles dus à une hypo-glycémie, c'est-à-dire à un manque de sucre. Il est conseillé à ces malades d'emporter avec eux du sucre ou du pain qui leur fourniront les hydrates de carbone dont leur organisme a besoin pour retrouver instantanément son équilibre. Il ne faut pas se dire : « Bah ! rien de pareil ne m'est arrivé ». Une seule fois suffit. Les diabétiques — comme d'ailleurs les cardiaques — feront acte de sagesse en emmenant une personne avec eux, prête à intervenir en cas de besoin.

Si vous manquez " d'oreille ", ayez des yeux... et du nez !

4) *Il y a des gens qui, malgré une surdité totale ou partielle, conduisent très bien, leurs yeux mieux exercés que ceux de beaucoup de gens normaux voient ce que leurs oreilles n'entendent pas. Cela réclame cependant une dextérité exceptionnelle qui, un jour ou l'autre, peut être mise en défaut. Ce n'est pas pour rien qu'on affirme qu'un bon conducteur doit conduire « à l'oreille », c'est-à-dire entendre les moindres bruits anormaux du moteur : un coulage de bielle, un cliquetis étrange, un boulon desserré, des freins grinçants. Même l'odorat sert à bien conduire, car il permet de détecter une pièce qui, chauffant trop, répand une odeur anormale.*

Ne pensez jamais : " Je vois très bien ! "

5) Ne le dites pas tant que vous n'aurez pas fait examiner votre vue car, à votre insu, elle pourrait ne pas avoir le maximum d'« intégrité » du champ visuel nécessaire, c'est-à-dire manquer des qualités qui permettent d'apprécier les distances, les vitesses, ce qui est indispensable pour les dépassements et autres manoeuvres que l'on doit constamment effectuer sur la route. De plus, il faut que votre oeil sache, en même temps, voir dans toutes les directions.

Mangez peu, mais... mangez souvent

6) *Ce serait une erreur de faire un gros repas avant de prendre la route, car une digestion difficile ralentit les réflexes nerveux et vous risquez de vous endormir au volant ou, simplement, d'être pris de somnolence. Si vous conduisez toute une journée, mangez peu et fréquemment, car il n'est pas non plus recommandé de conduire l'estomac vide, un jeûne de plusieurs heures produisant un abaissement du taux du sucre dans le sang, celui-ci pouvant conduire à l'évanouissement.*

TROP EXIGEANT

Le vendeur. — *Cette voiture est vraiment merveilleuse. Elle est décapotable, démontable, roues indépendantes, moteur flottant, carrosserie interchangeable...*

L'acheteur. — *Oui, mais peut-on la plier ?*

Mauvaise mémoire : danger de mort

7) Les pertes soudaines de mémoire — et les cas sont plus fréquents qu'on ne le pense — peuvent vous entraîner à oublier d'indiquer votre changement de direction, à omettre d'allumer vos phares, de vous mettre en code lors d'un croisement de voitures. Voyez votre médecin qui vous ordonnera un traitement adéquat. De temps à autre, croquez un bonbon, mâchez de la gomme, mangez une pomme, la mastication (par son action sur la circulation sanguine) maintient la pensée alerte (en avion, on offre des bonbons aux passagers au moment de l'envol et à celui de l'atterrissage, afin qu'en les croquant ils évitent les bourdonnements d'oreilles).

Le colérique est aussi dangereux qu'un malade

8) *Il arrive que, pour un rien — une voiture qui dépasse la leur, un troupeau de moutons qui traverse la route — des conducteurs prennent des colères tout à fait disproportionnées aux faits qui les ont provoquées. Ces colères soudaines — comme aussi des crises d'extrême apathie — font partie d'un symptôme de déséquilibre qu'il est indispensable de soigner si l'on veut conserver la maîtrise de ses réflexes. Quant aux dépressions, elles entraînent une somnolence qui met, en quelque sorte, plus ou moins gravement votre esprit au point mort. Perdant ainsi la vision claire des situations, vous ne saurez pas parer aux dangers avec la même habileté.*

Pour les émotifs, des tranquillisants

9) Lorsque survient un danger, il est indispensable qu'en moins de trois secondes, vous ayez pris la décision, fait le geste qui éviteront l'accident. Beaucoup trop de gens perdent leurs réflexes de sécurité à cause d'une émo-

[*Lire la suite page 37*]

LA PRIERE MOTORISEE

On souriait des Américains qui font leur marché, vont au cinéma, prennent leurs repas sans quitter leur automobile. Or c'est d'Italie, traditionnelle s'il en fut en matière de religion, que nous vient cette extraordinaire innovation : l'église où l'on entrera en automobile !

On va en effet construire dans la banlieue de Belluno une église de la route où l'on assistera aux offices sans descendre de sa voiture. La nouvelle vient d'être communiquée par l'agence *Monde Meilleur*, liée à la Compagnie de Jésus.

Dans cette église d'un type révolutionnaire, il ne sera pas possible de se lever et de s'agenouiller aux moments prescrits. Pourquoi cette innovation ? Il s'agit d'une expérience. On s'est aperçu, en effet, que les personnes voyageant en voiture manquent souvent la messe dominicale parce qu'elles n'arrivent pas à ranger leur véhicule en temps voulu pour le début de l'office, et trouvent l'église déjà remplie par les habitants du lieu. Toutefois, si l'on ne veut pas douter de la ferveur des prières qui s'élèveront dans l'église « drive-in » on reste perplexe à l'idée de ces fidèles assis entre les fétiches ornant la plupart des voitures et le klaxon qu'un doigt distrait pourra faire retentir au moment de l'élévation...

ET LE PIETON...

Tout le monde reconnait que les relations entre les automobilistes et les piétons ne sont pas toujours aussi amicales qu'elles devraient l'être. Ils se reprochent mutuellement de se croire seuls au monde et se prennent tous pour des victimes.

Il existe actuellement sept catégories entre lesquelles on peut répartir « l'homme pédestre ». Qu'il soit piéton occasionnel ou permanent, il appartient sûrement à une de ces classifications. Dans chacune d'elles il y a un comportement bien défini, des réactions et des attitudes édifiantes. De fins psychologues ont étudié ce comportement et ont su en tirer des conclusions fort intéressantes quant au caractère et à l'intelligence de chacun.

Les « Jean de la Lune », *les distraits et les étourdis, traversent rues et carrefours comme des somnambules. Parfois ils oublient tout et s'attardent pour lire leur journal ou pour regarder, on ne sait quoi ! Heureusement qu'ils ont un ange gardien qui veille sur eux et les sauve le plus souvent in extremis. Redoutable, ce piéton est considéré comme dangereux.*

Les prétentieux *sont ceux qui, pour traverser quand ils n'y ont pas droit, lèvent avec autorité leur bras pour stopper le trafic. Feux verts, clous ou signaux quelconques ne les concernent décidément pas, ils suivent leur impulsion et croient avoir tous les droits. Quand ils tombent sur un automobiliste irascible, ils échangent alors des mots peu aimables.*

Il y a aussi l'indécis. *Il avance, recule, prend de nouveau l'élan, s'arrête, puis change d'avis et finalement traverse au moment le moins indiqué. Il ne comprend généralement pas pourquoi on le traite de tous les noms. Voyons, il n'est que prudent ! C'est du moins ce qu'il croit.*

Les téméraires, les « casse-cou » *n'ont peur de rien. Ils aiment le danger, ils le cherchent même et se croient invulnérables. Traverser la rue quand le feu est vert leur apparaît comme un acte de courage, descendre d'un autobus en pleine course pour s'élancer ensuite sans se préoccuper un seul instant des voitures, lui donne l'impression d'être presqu'un héros. C'est le téméraire qui provoque le plus de coups de frein et qui est à l'origine de maints dérapages. Il traversera la rue Sherbrooke de biais à six heures du soir quand le trafic bat son plein, il se fait siffler par l'agent, paie parfois une amende, mais recommence à la première occasion.*

Ceux qui ont peur *ne sont pas forcément des cas pathologiques. Bien sûr, il y en a qui sont pris de panique chaque fois qu'ils doivent traverser une rue, bien qu'ils soient des êtres normaux. Ils attendent même lorsqu'ils ne voient aucune voiture déboucher : « Voyons, on ne sait jamais, avec ces engins diaboliques, n'est-ce pas ? » Ils prennent finalement leur courage à deux mains et s'élancent en courant. Et alors, neuf fois sur dix, il arrive vraiment une auto...*

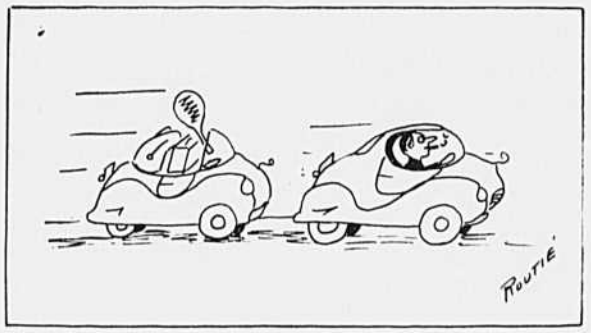
Les rouspéteurs *sont toujours prêts à accuser l'automobiliste, ils prennent les autres passants à témoin et l'idée qu'ils peuvent avoir tort ne les effleure jamais. Ils protestent et se donnent des airs de victime quand ils n'ont pas la priorité au feu vert...*

Enfin, il y a les disciplinés, *mais oui, ils existent et s'ils sont assez rares, ils n'en sont que plus appréciés. Avec eux jamais d'histoire ni de litige, pas d'accident non plus. Comme dans la chanson, ils traversent quand c'est leur tour de traverser et ils le font d'un pas assuré, ni trop vite, ni trop lentement. Ils utilisent les passages aménagés à leur intention, ils attendent juste assez pour ne pas compromettre leur sécurité ni celle d'autrui. Ils représentent en quelque sorte le piéton idéal !*

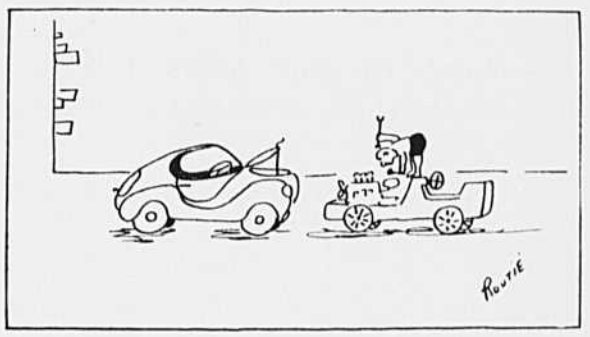
CHARLOTTE RIX.

POURQUOI ACHETENT-ILS DES PETITES VOITURES?

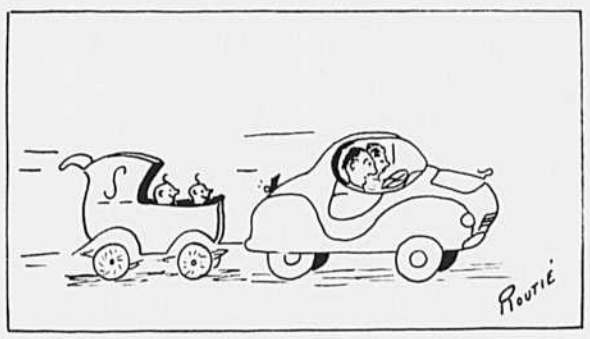
Devant le phénomène 1960 de la vogue des voitures compactes qu'ont lancées sur le marché les grands constructeurs américains, notre collaborateur ROUTIE a voulu connaître les raisons de ce succès. Voici les réponses que son humour lui a inspirées.



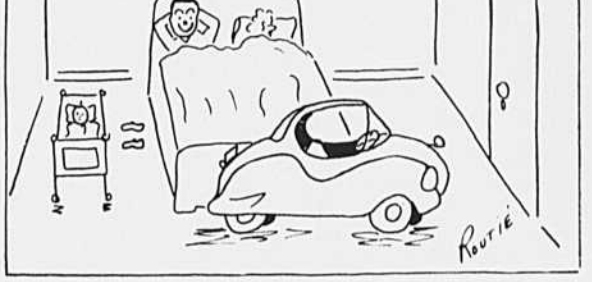
1. Parce qu'avec l'argent épargné, ils peuvent s'acheter une seconde voiture pour les bagages.



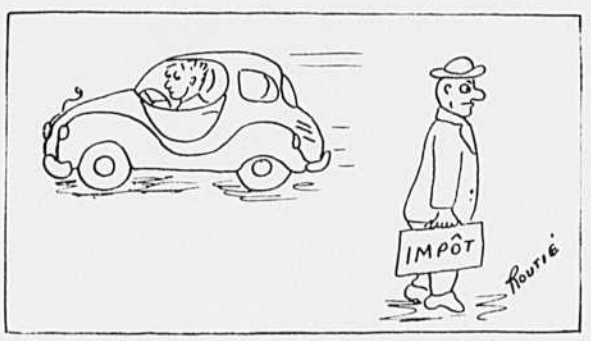
2. Parce que c'est parfois un jouet éducatif pour l'enfant féru de mécanique.



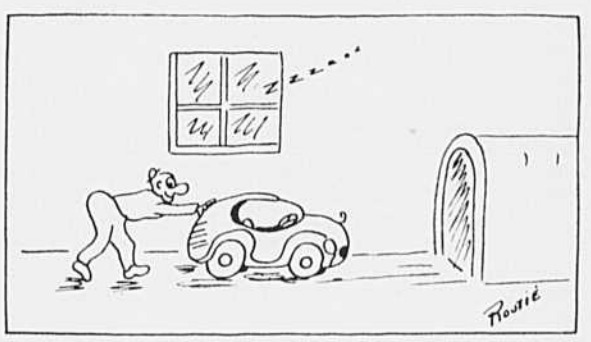
3. Parce que les enfants se sentent moins écrasés par la supériorité de leurs parents.



4. Parce qu'on peut garder bien près de soi toutes ses raisons de vivre.



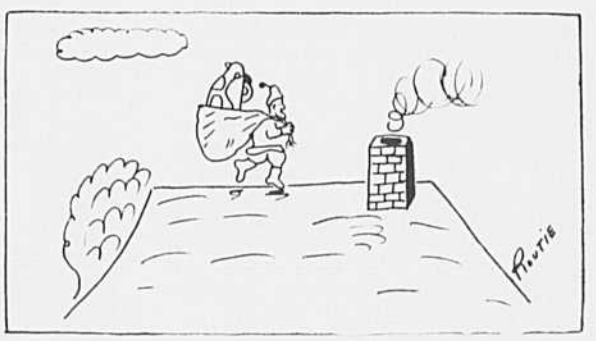
5. Parce qu'il faut parfois savoir cacher son jeu.



6. Parce qu'on peut rentrer tardivement chez soi sans réveiller personne.



7. Parce qu'on peut visiter à peu de frais les coins les plus reculés.



8. Parce que le Père Noël l'accepte dans sa livraison.

Les grands récits du "Samedi"

DERRIÈRE LES MURS AVEUGLES DU HAREM

par Raymond Loir

I. – Robes de sept mille dollars et baignoires débordant de parfums coûteux.

Pour connaître la vie des cloîtrées dans les harems, en Arabie Séoudite comme dans toute la Presqu'île arabe, il n'y a d'autres sources que les confidences d'une femme qui a eu le privilège de vivre, ne fût-ce que quelques jours, l'existence de ces recluses, ou encore celle d'un médecin, très exceptionnellement admis à l'intérieur du harem en cas de maladie d'une de ses habitantes. La femme, nous l'avons rencontrée à Beyrouth. C'est une grande couturière libanaise qui, chaque année, va en Arabie Séoudite présenter sa collection aux princesses. Naturellement, Mme A... tient à l'anonymat le plus strict. « Je risque », me dit-elle, « de perdre ma clientèle. Car sachez que ce qui se passe dans un harem ne doit jamais être divulgué. Mes collections me rapportent des millions. Bientôt, je pourrai faire construire un immeuble de sept étages et vivre de mes rentes ».

Mme A... nous montre quelques-unes des robes qu'elle destine aux princesses. « Chacune m'est payée entre 2 et 7 mille dollars. Ce que les princesses aiment surtout, ce sont les broderies à la main, et les dessins les plus compliqués ne sont pas pour leur déplaire ».

Grâce aux confidences de Mme A..., nous pouvons nous faire une idée exacte de l'emploi du temps des recluses.

Toutes mènent à peu près le même genre d'existence. Et elles répètent, jour après jour, les mêmes gestes, accomplissent les mêmes actes.

Très tôt, le matin, on entend dans le harem des chansons d'amour. Mais ce ne sont que les esclaves noires, lavant à grande eau les escaliers. Dans les jardins, les duegnes prennent leur café, assises sur des nattes sous la vigne grimpante.

Les épouses elles ne dépassent jamais le nombre traditionnel de quatre, permis par la religion islamique — et les concubines sont matinales elles aussi. C'est l'heure du bain. L'eau chaude coule à flots. Et les masseuses sont prêtes. Les cloîtrées possèdent une collection impressionnante de parfums. Elles en font une consommation extraordinaire. Le « seigneur et maître », qui quitte tôt le palais où il est venu, la veille, rendre visite à ses femmes, en est lui-même imprégné pour le reste de la journée.

Un détail curieux nous est donné par Mme A... : « Si le parfum est permis, par contre l'eau de Cologne est interdite sur le territoire séoudite. C'est que, privé d'alcool, défendu par la loi, le Séoudite pourrait être tenté de la boire...

Après avoir pris leur bain et s'être fait longuement massées, les cloîtrées se font servir, au hammam, sur des plateaux d'argent les fruits provenant des vergers de Damas et de la montagne libanaise. Ils arrivent par avion et les marchands de fruits deviennent très riches car c'est à prix d'or qu'ils envoient en Arabie pêches, pommes, raisins et poires. Les femmes — plantureuses pour la plupart — passent leur journée à manger et à boire : de l'eau et des jus de fruits. Dans chaque chambre à coucher figure un réfrigérateur *made U. S. A.*, qui contient des fruits et des jus en boîtes de provenance américaine. Les Noires aiment tout ce qui est fortement épicé. Et elles adorent grignoter des cacahuètes. Le loukoum est en faveur auprès de ces dames, ainsi que les fruits confits de Damas. Après la collation, les princesses consacrent plusieurs heures à leur toilette. Elles se contemplent dans les miroirs et discutent longuement de leur beauté et de leurs charmes respectifs. Elles se disputent parfois. Mais les bouderies ne durent pas longtemps. Il faut l'avouer, les femmes du harem, contrairement à ce que l'on peut penser, s'entendent généralement bien entre elles. Elles se donnent le nom de « soeur » et ne se ménagent pas les cadeaux, s'offrent des montres en or, des bijoux, des draps de lit luxueux, garnis de dentelle, des toilettes. Quand une recluse s'adresse à une autre, elle l'appelle « ya ayni », « mon oeil » (ce qui est très doux en arabe) ; « ya chabibté », « ma bien-aimée » ; elle lui dit « ya teslamilé », « que tu sois toujours présente à mes côtés », « ya tououbriné », « que tu m'enterres ». Mais quand des esclaves noires se disputent entre elles, elles se mettent à maudire « le sein qui les a portées ».

La radio est un des passe-temps favoris des femmes du harem. Elles écoutent, à longueur de journée, Le Caire, qui donne de la très belle musique arabe. Elles-mêmes, qui jouent du « oud », le luth des pays des sables, aiment le répertoire des chanteurs et chanteuses d'Egypte. Elles connaissent toutes les romances à la mode. Mais la plupart sont illettrées. Rares sont celles qui savent signer leur nom. « A quoi cela pourrait-il d'ailleurs servir, nous dit Mme A..., puisqu'elles n'ont aucune responsabilité. Epouses, concubines et esclaves sont la « propriété » du seigneur et maître. Une recluse n'a aucun droit. Elle dépend entièrement de l'homme qui l'a épousée ou achetée. La loi wahabite est inexorable : cet homme a tous les droits sur la femme du harem. Qu'une cloîtrée vienne à tromper le maître, elle est lapidée. C'est là le châtiment prévu par la loi. Mais depuis que je connais l'Arabie, aucune femme séoudite n'a été lapidée. D'abord il lui est matériellement impossible de rencontrer un autre homme que son « seigneur et maître ». Puis, si jamais une femme est accusée d'adultère, il est indispensable qu'il y ait quatre témoins pour le prouver. Et le faux témoin a la langue arrachée. Je fréquente les palais-harems depuis des années. Je peux vous certifier que jamais une femme adultère cloîtrée ne saurait trahir son maître ».



Le climat d'un de ces palais n'est jamais triste. Toutes les femmes qui le peuplent sont accoutumées à ses moeurs. Leurs aïeules, avant elles, ont vécu en recluses. On ne saurait avoir la nostalgie d'une liberté que l'on n'a pas connue. Et les cloîtrées ignorent tout ce qui se passe à l'extérieur. Elles ne lisent rien. Ce qu'on peut leur rapporter de la vie du dehors les surprend un peu comme un conte des Mille et Une Nuits. Il est vrai qu'il existe, au harem, des femmes qui ont vécu libres, dans un monde ouvert. Celles-là souffrent. « Mais », ajoute Mme A... « elles finissent par se résigner, car la fatilité a toujours été l'apanage des femmes orientales. Elles se consolent comme elles peuvent. Il est vrai que quelques-unes meurent de désespoir. Ce sont des femmes qui ont appartenu à un milieu qui n'est pas celui de la Presqu'île arabe.

« La nuit, dans les palais-harems », nous affirme Mme A..., « ce n'est pas ce que vous pourriez imaginer. Ce n'est pas dans le style des films des Mille et Une Nuits de Hollywood. Il n'y a pas de grand déploiement de danseuses du ventre, dans leurs voiles aux couleurs chatoyantes. Les femmes n'accourent pas en troupe au-devant du maître. Ce dernier arrive discrètement. C'est la « oum » (duegne) qui remplit le rôle de « chef du protocole », qui le reçoit la première. Elle le conduit vers le jardin illuminé et à son approche les femmes se retirent dans leurs chambres. Le maître reste seul avec la « oum », qui lui fait le compte rendu de la journée. Des esclaves apportent des fruits, des douceurs, des rafraîchissements. Et elles se retirent très vite. Quand la « oum » a fini son rapport, le « Seigneur », suivi par elle, se dirige à pas lents vers les chambres des femmes. Il s'arrête devant une porte qu'il ouvre. C'est celle de la femme qu'il a choisie pour passer la nuit auprès d'elle. Elle peut être une de ses qua-

[*Lire la suite page 19*]

Un roman d'amour complet

LE CRIME DE DENISE

par GEORGES MARIEVAL

I

Le cliquetis des machines à écrire hachait menu la rumeur confuse du boulevard Haussmann. La porte vitrée s'ouvrit brusquement et M. Jacques Maquet, directeur de la société E.A.M. — l'Expansion Agricole Malgache — fit irruption dans le bureau des secrétaires.

— Bonjour, Lanthème. Votre collègue Lebrun n'est pas encore arrivé ?

— Non, mais il ne tardera pas.

M. Maquet eut un « hum ! » dubitatif et regarda la pendule murale.

— Dix heures vingt. Il exagère, vraiment !

Au fond de la pièce, les dactylos n'avaient pas interrompu leur travail et leurs doigts continuaient de voltiger sur les claviers.

— Je vais être obligé de me fâcher, continua Jacques Maquet en tambourinant nerveusement sur une table. Et Dieu sait pourtant si je déteste faire montre d'autorité. Mais puisque Lebrun ne comprend pas quand on lui parle en ami, je lui parlerai en patron !

Grand, maigre et vif, les cheveux drus et grisonnants, le verbe et le geste nets, M. Jacques Maquet était de ces hommes dont on dit qu'ils ont un sens aigu des affaires. La société qu'il avait créée avait pour but d'acheter à Madagascar, à vil prix, d'immenses étendues incultes et d'y amorcer une exploitation agricole quelconque qu'il revendait ensuite le plus cher possible aux colons que les circonstances amenaient à abandonner l'Afrique du Nord et qui cherchaient un nouveau pays neuf où pouvoir travailler en paix. Très vite, l'E.A.M. avait prospéré grâce à une habile publicité et elle ne pouvait déjà plus, maintenant, satisfaire à toutes les demandes.

Comme M. Maquet s'apprêtait à regagner son bureau, Lanthème proposa :

— Si vous avez besoin de quelque chose, Monsieur, je pourrais peut-être...

— Il s'agit du rapport sur l'affaire Monty, coupa le directeur. Vous n'avez pas étudié la question. Au fait, rien de spécial au courrier, ce matin ?

— Non.

La voix du jeune secrétaire, pour prononcer cette simple monosyllabe, s'était enrouée de façon si anormale que M. Maquet revint vers lui en le dévisageant avec une attention bienveillante.

— Qu'est-ce qu'il y a, Lanthème ? Ça ne va pas ? Vous n'avez pas l'air dans votre assiette.

— Moi ? protesta le secrétaire. Mais...

Il essaya d'apporter un sourire de façade au regard scrutateur de son chef puis, haussant les épaules, il reconnut :

— Vous avez raison, je me sens assez mal fichu. Une petite crise de fièvre en perspective, probablement. Il est rare qu'on puisse vivre quelques années dans la brousse sans en rapporter le paludisme.

M. Jacques Maquet s'assit familièrement sur le bord de la table et continua d'examiner avec soin son jeune collaborateur.

— Hier soir, à l'apéritif, vous étiez très bien... Ça vous a pris dans la nuit ?

— Oui, fit Lanthelme en classant machinalement les lettres éparses sur son bureau.

Il était très pâle et ses mains étaient agitées de légers tremblements.

— Vous allez me faire le plaisir de rentrer chez vous, et de vous soigner, mon petit, déclama M. Maquet. Compris, hein ?

— Oh ! ce n'est pas la peine... Il faut d'ailleurs que je finisse de constituer le dossier des terrains de la vallée de Tsimandao.

— Ce fainéant de Lebrun peut fort bien s'en charger... Tiens, le voici.

Un petit homme d'une quarantaine d'années, gras et débraillé, entrait en trombe dans le bureau. Il grimaça à la vue du directeur.

— Excusez-moi... une panne de métro et, pour finir, un autobus bloqué par les encombrements... Bonjour, Monsieur Maquet, bonjour, Lanthelme... Bonjour, mesdemoiselles. Ah ! cette circulation parisienne, quelle calamité !

Il épongeait son visage luisant et soufflait bruyamment. Des relents comminés de rhum et de mauvais cigare envahirent la pièce.

— Vous me ferez le plaisir de réduire la fréquence de vos accidents de circulation, Lebrun, articula sèchement le directeur.

Le petit homme décocha à son chef un regard furibond et prit place, sans répondre, derrière un bureau encombré de paperasses. On ne vit plus que son dos massif et les bourrelets roses, plantés de poils follets, de sa nuque.

— Lanthelme est fatigué et va rentrer chez lui, continua le directeur... Vous vous occuperez en son absence des terrains de Tsimandao.

— Sans blague ? Tu es malade ? s'exclama Lebrun en se retournant vers son collègue. Qu'est-ce qu'il y a de cassé, fiston ?

— Oh ! rien... Un accès de fièvre seulement...

— C'est vrai que tu as mauvaise mine. Va vite prendre une capsule de quinine et te mettre au lit...

Après avoir manoeuvré pour ranger sa voiture, rue des Batignolles, Robert Lanthelme coupa le contact, mais, au moment de s'extraire de son siège, il s'immobilisa, le front barré d'une ride.

— Dois-je parler à Denise ou me taire ?

Cette question, il se l'était déjà posée cent fois depuis le matin. Et il ne parvenait pas à prendre une décision.

— Des mensonges ! D'ignobles mensonges, sûrement ! gronda-t-il.

Il tira de sa poche une lettre froissée et la relut lentement, comme s'il pesait chaque mot. Ses mains se crispèrent.

— Si je tenais la canaille qui a écrit ça !

Il balança encore entre les deux solutions : déchirer la lettre et n'en pas parler. Ou la montrer à Denise pour qu'elle puisse se justifier. Brusquement, il se décida pour la seconde décision.

— Je ne peux pas garder ce doute en moi. Mieux vaut que je parle.

Sans un regard aux acacias souffreteux de la rue, Robert traversa le trottoir et s'engouffra dans une maison bourgeoise où, du fait de la présence d'un cabinet dentaire, flottaient en permanence des relents d'iode et de girofle.

Au troisième étage, une vieille femme vint lui ouvrir. Elle était en train de retirer un tablier de toile bleue.

— Oh ! Monsieur Lanthelme, fit-elle. Je ne savais pas que vous viendriez déjeuner. Mademoiselle ne m'avait pas prévenue et je n'ai rien préparé... surtout que j'allais partir un peu plus tôt, aujourd'ui, vu qu'il faut que j'aille à la mairie pour une pièce d'état-civil, et que...

— Aucune importance, Madame Lucie, dit précipitamment Robert pour couper court aux explications, toujours verbeuses, de l'excellente femme qui s'occupait, le matin, du ménage de Denise et, éventuellement, de la cuisine. Je vais m'installer dans le salon et j'attendrai.

— Vous en avez bien pour une heure, vous savez. Mademoiselle quitte le laboratoire à midi et elle n'est jamais là avant midi et demi.

— Aucune importance, répéta-t-il avec un sourire excédé. Ne vous occupez pas de moi.

— De toute façon, il y a des oeufs et un restant de rosbif dans le frigidaire. Mais si vous avez besoin de...

— Je n'ai besoin de rien, ma bonne Madame Lucie. Merci.

— Bon, bon, je m'en vais, alors.

Elle sortit et Robert se retrouva seul avec ses pensées dans le salon où chaque meuble, chaque gravure, chaque bibelot avait été témoin de la naissance de son amour. Il s'installa dans un fauteuil mais, bientôt, ne tenant pas en place, se mit à arpenter la pièce.

Il réfléchissait à voix haute :

— Je suis stupide de prendre ces accusations au tragique... Elles émanent sans doute de quelqu'un qui m'en veut. Ou d'un homme qui a essayé de faire la cour à Denise et qui, évincé, cherche à se venger... Oui, c'est plutôt ça... La petite vengeance classique, quoi...

Un peu rasséréné, il alla chercher à la cuisine une bouteille de vermouth, s'en versa un verre, tourna le bouton du poste de radio. Une musique de jazz en jaillit, qu'il régla d'un doigt distrait, sans quitter du regard l'élégant secrétaire d'acajou sur lequel était placé le poste. Son visage, à nouveau, s'assombrit, et le texte de la lettre anonyme dansa devant ses yeux, comme photocopié, puis parut se graver sur le bois poli du meuble.

Il ferma les yeux mais le texte semblait inscrit maintenant à l'intérieur de ses paupières.

« Votre fiancée se moque de vous depuis des mois. Ce n'est pas l'amour mais l'intérêt qui la pousse à vous épouser. Son coeur, je vous l'ai déjà dit, bat pour un autre. Rompez pendant qu'il en est temps encore. Mieux vaut être un fiancé déçu qu'un mari ridicule. Si vous ne voulez pas croire l'ami inconnu mais compatissant qui voudrait vous sauver d'une union catastrophique, contrôlez vous-même le bien-fondé de ces accusations. Une preuve de la duplicité de votre fiancée est à portée de votre main : cette preuve, vous la trouverez sans peine dans le secrétaire où votre indigne fiancée serre précieusement — tiroir de gauche — les billets doux de celui qu'elle vous préfère en secret... »

Des gouttes de sueur perlaient sur les tempes de Robert tant était âpre le combat qui se disputait en lui. Comme hypnotisé par le meuble, il fit un pas en avant puis se raidit.

— Non... ces soupçons insultants...

D'un trait, il vida son verre. Mais déjà, son regard revenait au secrétaire. Il alluma une cigarette.

La preuve ?

Non, Denise ne méritait pas un tel outrage. Elle allait rentrer et, elle-même, après avoir lu la misérable lettre, elle ouvrirait le secrétaire en riant de son rire clair de petite fille.

Il se versa une seconde rasade de vermouth et ses yeux s'embuèrent. Denise... Il l'imaginait, penchée sur une éprouvette, dans le laboratoire de re-

Ne manquez pas de lire,
dans ce supplément,
les trois chroniques fantaisistes

PELE-MELE MAGAZINE

AUTOS-NOUVELLES DU MONDE ENTIER

LA MODE DANS LE MONDE

PÊLE-MÊLE...

● L'hôtel le plus moderne de Norvège vient d'être inauguré à Sandefjord. Son *grill-room* est décoré de céramiques créées par la Princesse Astrid ; mais là n'est pas la principale curiosité de cet établissement de 10 étages, 75 chambres et 130 lits, mais plutôt dans les petits récepteurs radiophoniques dont sont dotés tous les membres du personnel qui doivent rester en contact permanent avec la clientèle et qui peuvent ainsi être appelés instantanément. Les clients qui attendent une communication téléphonique ou un visiteur reçoivent également ce petit appareil. ● A Fort Worth, Texas, un nommé James Barber imposait une amende à sa femme chaque fois qu'elle commettait ce qu'il considérait comme « une erreur » dans son travail de ménagère. Il exigeait d'elle cinq dollars lorsque Monsieur ne se réveillait pas à temps ; deux dollars lorsque le petit déjeuner n'était pas prêt à temps et cinq dollars lorsque le dîner était en retard. Et lorsque Mme Barber osait protester, il lui infligeait une pénalité de vingt-cinq dollars pour « scène de colère ». Madame Barber vient d'obtenir gain de cause devant les tribunaux.

● Une nouvelle loi entrée en vigueur dans l'Etat de New-York interdit aux employeurs de publier des annonces demandant « une jeune et belle secrétaire ». Le Président de la Commission contre la discrimination a déclaré que les patrons pourront continuer à demander une « belle secrétaire », et que beaucoup de femmes de 50 ans et plus sont belles, mais il a interdit le mot « jeune ». De même l'employeur ne pourra plus demander l'âge des candidates avant de les avoir engagées. « Les secrétaires doivent être jugées sur leurs qualités et leurs mérites professionnels et non pas sur leur âge ». ● L'Américain moyen consomme environ 250 boîtes de conserves alimentaires par an et de nouvelles variétés *inédites* et *exotiques* sont lancées chaque année. En 1958, les ménagères ont ainsi adopté définitivement les conserves de... bourdons séchés, d'oeufs de lézards, de vers à soie, de sauterelles, de chauves-souris, de la soupe d'alligator, des queues de kangourous et du gâteau d'amour écossais. ● Un concours cantonal d'équipes de pompiers a eu lieu à Burgdorf, en Saxe. Il a été brillamment remporté par la seule équipe féminine de pompiers du village de Waferlingen, devant 11 autres équipes uniquement composées d'hommes...

● En Basse-Saxe, Allemagne, plusieurs apiculteurs ont découvert du miel rouge dans leurs ruches. Le mystère fut éclairci par le Directeur d'une fabrique de confitures, qui avait appris la nouvelle par les journaux. Il déclara que, depuis une semaine, son usine avait été envahie par des milliers d'abeilles auxquelles les fleurs, victimes de la longue chaleur, ne fournissaient plus de suc. Et dans les immenses cuves où les confitures refroidissaient, les abeilles avaient puisé sans se faire prier. ● Les femmes enceintes ont généralement des envies irrésistibles, dont certaines sont étranges. Le British Medical Journal en a cité quelques-unes : le charbon, le savon, du désinfectant, des boules de naphtaline, le pétrole, les condiments forts, notamment les cornichons marinés, les céréales crues, les légumes crus. Beaucoup de futures mamans ont honte de leurs envies et les cachent à leur meilleur ami, leur mari. D'autres prennent en dégoût des mets qu'elles aimaient avant la grossesse, tels le thé, le café, les cigarettes, la bière, le vin, le chocolat. Au cours d'une émission de la BBC, pour laquelle environ 1,000 femmes enceintes avaient été questionnées, il a été révélé que l'immense majorité des futures mères ont des envies bienfaisantes : tout d'abord les fruits, les pommes et les oranges en tête, puis les bananes, les raisins, la rhubarbe, l'ananas. Mais aucune réponse satisfaisante n'a été donnée à la question : « D'où proviennent les envies des femmes enceintes ? » Elles sont encore un mystère.

● Une femme agitée pénètre au Commissariat de la plage de Gravesend et déclare : « J'habite Londres, je viens d'arriver. J'ai laissé sur mon four à gaz allumé une marmite de soupe que j'ai préparée pour mon mari qui ne rentre qu'à minuit de son travail ». Une heure plus tard, le Commissaire put lui dire le rapport d'un de ses collègues de Londres : « Mission accomplie, il restait encore un dé de soupe dans la casserole lorsque nous avons éteint le gaz ». ● Sur la plage d'Ilfracombe, Devonshire, (G. B.), le titre de « la plus belle baigneuse » est revenue à une... jeune grand-mère de 54 ans dont le jury ne connut l'âge qu'après la proclamation. Ces Messieurs voulurent alors disqualifier la dame qui les menaça des foudres de la loi. Et le lendemain, acclamée par des milliers d'estivants, elle a pris la place qui lui revenait sur le char « royal » dans le cortège du carnaval d'été de la plage. Son succès fut immense. ● Le roi Séoud d'Arabie, qui séjourne actuellement en Europe, vient d'être reçu membre de la Ligue des Familles Nombreuses de Suisse, section de Fribourg, et nommé président d'honneur. C'est que Séoud d'Arabie n'a pas moins d'une quarantaine de fils et plus de 100 filles. Et son harem contient des femmes de toutes les races du monde et de 15 nationalités.

● Les jeunes filles birmanes portent de grands anneaux aux oreilles pour indiquer qu'elles sont encore libres pour le mariage, et vierges. Dans certaines régions d'Europe, les mêmes anneaux sont portés contre les... varices. En Grèce et en Bulgarie, contre les maux de tête. L'origine des boucles d'oreille remonterait à l'Ancien Testament : Sarah, l'épouse d'Abraham, punissait un jour une de ses servantes en lui perçant les lobes des oreilles, mais Abraham, pris de pitié pour la jeune fille, lui remit deux bijoux pour recouvrir les cicatrices. ● Une boulangerie industrielle britannique vient de lancer dans tout le pays le *pain coloré*. Jusqu'ici, le choix est limité à ces cinq couleurs : le vert, le jaune, l'abricot, le rose et le blanc. Ce pain coloré aurait le goût du pain traditionnel... Mais le même fabricant annonce qu'il présentera sous peu le pain ayant le goût de la banane, de la fraise, de différents fromages et... de l'oignon. ● Un jeune bouddhiste de 28 ans a été condamné à 3 mois de prison pour avoir commis « un acte obscène », selon le juge. Il avait embrassé une jeune fille dans un wagon de chemin de fer.

● De nombreux hommes célèbres portaient des boucles d'oreilles, parmi eux l'Empereur Jules César et William Shakespeare. Dans la Rome Antique, Antonia, l'épouse de Drusus, attachait les plus précieuses de ses boucles d'oreilles aux oreilles de son petit chien préféré. Au Costa Rica, les femmes qui veulent être élégantes portent volontiers des mouches de couleur vivantes comme boucles d'oreilles. Il y a quelques mois, un Américain a fait faire des boucles d'oreilles de deux de ses dents bien saines, qu'il avait fait aracher pour ce sacrifice d'amour offert à sa femme. Au siège de l'ONU, à New-York, le bureau des objets trouvés possède un véritable stock de boucles d'oreilles oubliées à leur pupitres par des secrétaires, des déléguées ainsi que par des interprètes et traductrices, qui les enlèvent pour porter leurs écouteurs. ● Copenhague (Danemark) compte un « club » de plus, celui des « Danseurs à votre Taille », et auquel peuvent adhérer hommes et femmes mesurant plus de 5' 8". Les membres du club y trouveront donc, en bonne société, un danseur ou une danseuse à leur taille.

...MAGAZINE

cherches qui l'employait comme préparatrice. L'horloge bressane, dans le vestibule, commença d'égrener les douze coups de midi. Denise, en ce moment, devait retirer sa blouse blanche.

« Elle sera ici dans une demi-heure au plus tard », calcula-t-il.

Il se sentait les nerfs tendus, le front pris comme dans un étau. La radio l'agaçait. Il ferma le poste, se reversa encore du vermouth. L'alcool ajoutait à son excitation, car il n'avait pas l'habitude de boire. Alors, brusquement, sa volonté se rompit comme se rompt un barrage sous la poussée d'un flot tumultueux. Les traits durcis, il se dirigea droit sur le secrétaire, l'ouvrit et n'hésita que lorsque ses doigts se furent refermés sur le bouton de cuivre du tiroir de gauche.

« Espionnage... indélicatesse... » continua-t-il de se reprocher.

Mais le besoin passionné de savoir emporta tout aussitôt un scrupule qui n'était plus que mots en retard sur les actes. Violemment, il amena à lui le tiroir. Des lettres apparurent, en vrac. Il reconnut sur-le-champ quelques écritures. Les amies de Denise. Son coeur se desserra. Il reconnaissait même sa propre écriture.

— Elle conserve toutes mes lettres, la pauvre chérie.

Et ça ?

Ça, c'était un mince paquet enveloppé de papier de soie et entouré d'un ruban mauve. Il fut sur le point de le reposer. Il le reposa, même. Mais ce fut pour le reprendre à la seconde suivante.

— Je suis odieux, dit-il en tirant sur la ganse.

Le papier, déplié, livre à ses yeux une liasse de lettres sans enveloppes et dont l'écriture, cette fois, lui était inconnue.

Tempes bourdonnantes, il en prit une, lut la première ligne :

« *Mon adorée...* »

Un gémissement à peine perceptible s'échappa de ses lèvres et, devant ses yeux, les caractères se brouillèrent. Ainsi, l'accusateur anonyme avait raison ?

Il eut l'impression que ses jambes se dérobaient. Tout était brume autour de lui, en lui. Il tituba jusqu'à la table, emplit à ras bord un verre qu'il vida d'un trait. Puis, minutieusement, pour bien peser la révélation atroce de chaque phrase, pour bien permettre à chaque mot de le pénétrer de ses petits aiguillons, il lut une lettre. Deux, trois lettres.

Elles étaient tendres, chaudes et insignifiantes comme toutes les lettres d'amour. Bourrées de serments, de tirades enflammées, de puérilités. Des lettres semblables en beaucoup de points à celles qu'il écrivait lui-même à Denise quand un voyage l'en séparait momentanément.

— Eh bien ! ricana-t-il, on peut dire qu'elle sait cacher son jeu !

Il regarda sa montre. Midi vingt. Elle ne tarderait pas à arriver. Il prit, au hasard, un autre billet.

« *Mon bel oiseau de rêve...* »

— Crétin ! grinça-t-il.

Il allait rejeter la feuille quand une date retint son attention. Il continua :

« *Je puis à peine maîtriser mon impatience et ma joie en pensant que, du 5 au 20 avril, nous serons libres, entièrement libres de nous rencontrer à notre guise. Plus de ces rendez-vous hâtifs qui ne peuvent pas plus combler un coeur aimant qu'une goutte d'eau pourrait étancher la soif d'un voyageur perdu dans le désert. Quinze jours de liberté, mon trésor, quinze jours d'évasion et d'abandon...* »

Le 5 avril ? Oui, évidemment... Ce jour-là, il partait pour une tournée à travers la France après avoir organisé

des réunions d'informations dans les grandes villes pour faire connaître les buts de la Société. La tournée avait duré deux semaines, en effet.

D'un revers de poignet, il écrasa la sueur accumulée dans ses sourcils et, fébrilement, feuilleta les autres lettres. Une seconde date lui sauta aux yeux. C'était elle qu'il cherchait.

« Ce novembre pluvieux reste pour moi chargé de délices... »

Novembre ? A cette époque, il installait une agence à Casablanca. Et, naturellement, « on » avait mis son absence à profit !

Le bruit d'une clé, dans la serrure, le fit sursauter. Il rejeta la lettre sur le secrétaire et passa dans le vestibule.

— Oh ! s'écria Denise. La bonne surprise ! Je ne pensais pas te trouver ici. D'habitude, tu n'as jamais le temps de venir, à midi. Comme tu as bien fait de t'inviter à déjeuner ! Je me demande un peu ce que je vais te faire manger mais je sais que même un sandwich, préparé par moi, te paraît succulent...

Elle riait, gracieuse et absorbée, en retirant le petit bonnet qui enserrait ses cheveux blonds.

— Tu ne dis rien, s'étonna-t-elle.

Le vestibule était plongé dans une demi-pénombre. C'est en s'approchant qu'elle le vit mieux.

— Oh ! s'exclama-t-elle, saisie. Mais tu es malade ?

Elle leva les bras, pour les lui nouer autour du cou, mais il recula si brutalement qu'une potiche, heurtée par son coude, se brisa au sol. La stupéfaction pétrifia la jeune fille.

— Robert chéri..., balbutia-t-elle enfin. Que se passe-t-il ? Qu'as-tu ?

Lanthelme, péniblement, ravalait ses injures, comprenant qu'il ne pourrait pas les lui jeter au visage comme il en avait eu l'intention en l'entendant ouvrir la porte. Ce n'était plus la colère mais la douleur qui commandait en lui. Muet et brisé, il songeait seulement à l'effondrement du grand amour sur lequel il avait cru pouvoir édifier sa vie.

Puis il pensa à l'« autre » et sa colère, mal éteinte, se ralluma soudain à l'idée de la trahison. Que Denise eût cessé de l'aimer, soit. La femme est un être libre qu'on ne peut détenir contre son gré dans la prison d'une tendresse. Mais qu'elle eût menti si abominablement, qu'elle l'eût bafoué à ce point...

— Viens, intima-t-il.

Et quand ils furent dans le salon, il lui montra, sans une parole de plus, les lettres éparpillées sur le secrétaire grand ouvert.

II

« Quoi ? s'écria Denise. Tu te permets de fouiller dans mes papiers personnels, maintenant ? Je ne t'en fais pas compliment ! »

L'indignation gravait de fines rides sur son front. Robert, interloqué, resta un instant dépourvu de réactions, puis il éclata :

— Ça, c'est un comble ! De nous deux, le coupable va être moi, bientôt !

— Certainement ! affirma la jeune fille en trépignant. Je déteste qu'on fourre le nez dans mes affaires. C'est un manque de tact.

Robert maîtrisa à grand peine son exaspération.

— Que ce soit inconscience ou bluff, je préfère te dire que tu ne t'en tireras pas avec une pirouette. Tu m'as assez dupé...

— Oh !

Les grands yeux pervenche de Denise s'arrondissaient et sa colère enfantine faisait place à un ébahissement inquiet.

— Oui, poursuivait Robert, je reconnais qu'une perquisition de ce genre me répugnais mais, quelle qu'en soit l'indélicatesse, elle s'efface derrière ton crime et il faut un aplomb peu ordinaire pour...

— Mon crime ? interrompit la jeune fille dont les joues s'empourprèrent. Tu es grotesque avec tes grands mots. Où est-il, mon crime ?

— Ces lettres sont. je crois, assez éloquentes.

— Quoi ? c'est un crime que de rendre service à quelqu'un ?

Robert suffoqua.

— Tu... tu appelles ça rendre service ?

Ses lèvres tremblaient. Denise secoua la tête et se radoucit.

— Je ne sais pas ce que tu couves, mon pauvre chéri, mais tu n'es pas du tout dans ton état normal. Il faut faire venir le docteur.

— Assez ! hurla-t-il.

Il l'avait prise aux épaules et la secouait sans ménagements.

— Non contente de t'être moquée de moi, tu me nargues en face, vipère, mais prends garde, prends garde... ne me pousse pas à bout !

Elle n'était plus entre ses mains puissantes qu'une marionnette désarticulée. La terreur habitait ses prunelles.

— Qui est ton complice ? interrogea-t-il.

Alors, subitement, la peur disparut du visage de la jeune fille et un rire de gorge, clair et aigu, franchit ses lèvres et monta en trilles.

— Oh ! Robert... grand nigaud chéri... Tu as cru que ces lettres...

Il la lâcha, surpris, et elle s'écroula dans un fauteuil où elle continua de s'abandonner à son rire inextinguible.

— Ces lettres ne m'appartiennent pas, dit-elle enfin. Ce n'est pas à moi qu'elles ont été adressées.

— Crois-tu en être quitte avec une explication aussi stupide ? grogna-t-il. Qu'aurait fait cette correspondance au milieu de tes propres lettres et de tes papiers personnels si elle ne t'appartenait pas ?

Denise, calmée, remettait de l'ordre dans ses cheveux. Elle leva vers son fiancé un petit nez querelleur.

— Je te félicite de l'opinion que tu as de moi. Le fait que tu aies éprouvé le besoin de m'espionner en dit long sur ta confiance !

— Ma confiance en toi était totale, mais j'ai reçu des lettres anonymes.

— Ah ! oui ? Et tu as tout de go cru l'anonyme plutôt que ta fiancée ?

— J'ai eu raison de le croire puisqu'il ne me mentait pas, lui.

— Charmant ! Une vague calomnie, de vagues apparences, et cela suffit à tuer un bel amour, n'est-ce pas ?

— Je t'en prie. J'ai eu jusqu'ici un bandeau sur les yeux, je ne l'ai plus. Ces lettres...

— Encore ces lettres ! Puisque je te dis qu'elles ne sont pas à moi ! J'ai eu peut-être tort d'en accepter le dépôt, mais ce n'est pas un tort pendable !

— Tu prétends que quelqu'un t'a donné ces lettres à garder ?

— Oui.

— Qui ?

— Une amie.

— Quelle amie ?

Denise hésita.

— Ecoute, Robert, ce que tu me demandes est très délicat. L'amie qui m'a confié cette correspondance a fait appel à ma discrétion. Je lui ai promis le secret le plus absolu, bien que ces intrigues ne soient guère de mon goût... Mais elle me suppliait tellement...

— Son nom ?

La contrariété chiffonna le fin visage de Denise et ses yeux fulgurèrent.

— Eh bien ! c'est Yvonne, là ! Mais je ne te pardonnerai pas de m'avoir forcée à parler !

— Yvonne Lebrun ?

— Oui.

Robert Lanthelme, sourcils froncés, scruta anxieusement la moue de Denise.

— Tu me donnes ta parole ?

— Oui. D'ailleurs, tu pourras le demander toi-même à Yvonne tout à l'heure. Elle doit venir prendre le café ici. Tu sais que, cet après-midi, nous projetions d'aller visiter toutes les deux l'exposition des meubles Guyard. J'ai fait décaler mon service au labo.

Il y eut un silence. Robert, bousculé par les événements, avait oublié ce détail. Il réfléchissait, visiblement dérouté, à la révélation de Denise.

— Tu penses bien que je ne veux pas que les choses en restent là, reprit la jeune fille. J'ai beaucoup d'affection pour Yvonne mais je ne tiens pas à être entraînée stupidement dans l'imbroglio de ses complications de coeur. Il faut qu'elle prenne ses responsabilités.

Robert fit le tour de la pièce, les mains au dos, et s'arrêta de nouveau devant Denise.

— Ce n'est pourtant pas le genre de Mme Lebrun, remarqua-t-il.

— Je sais. J'ai certainement été aussi surprise que toi lorsqu'elle m'a avoué qu'elle avait un flirt.

L'image de Mme Lebrun, douce et falote, ni laide, ni jolie, flotta entre les deux jeunes gens. Quand elle était venue à Paris, après un long séjour à Madagascar, elle n'y connaissait personne et Denise s'était mise à sa disposition pour lui faire découvrir la capitale. A la suite de quoi leurs relations avaient pris un tour amical, bien que les deux femmes soient très dissemblables de caractères et de goûts.

Denise racontait :

— Yvonne m'a dit que son mari la délaissait depuis des années et qu'elle avait été ainsi amenée à se donner l'illusion d'une vie sentimentale hors de chez elle. Elle ne m'a donné aucune précision sur son amoureux, un homme tendre et sensible, prétend-elle, et qui est mal marié de son côté. C'est le grand, grand amour, et, pour rien au monde, elle ne voudrait détruire les lettres qu'il lui a écrites. Elle les a longtemps cachées chez elle, mais elle craint toujours que son mari ne tombe dessus et c'est pour cela qu'elle m'a demandé de les lui conserver. Ah ! si j'avais pu me douter de la belle petite scène que ça me vaudrait !

Elle soupira.

— J'ai bien failli t'en parler, un soir, mais ce qui m'a retenue, c'est que le mari d'Yvonne est ton collègue à la Société. J'ai eu un scrupule.

Les traits de Lanthelme s'étaient progressivement détendus.

— Du diable si j'aurais soupçonné Mme Lebrun de mener une existence double... Ah ! comme sainte nitouche, elle bat les records, celle-là !

Denise intercéda :

— Ton collègue n'est pas intéressant pour deux sous, dans le fond.

— C'est un ivrogne, d'accord, et nous ne sympathisons pas énormément, bien que nous nous tutoyions.. Les tutoiements de bureau ne tirent souvent pas à conséquence. N'empêche que tu me mets dans une situation embarrassante. S'il est attaché à sa femme...

Le timbre cristallin de l'horloge la rappela soudain à la réalité.

— Ciel ! Tu as vu l'heure, Robert ? Moi qui ai dit à Yvonne de venir très tôt !

Elle lui jeta les bras autour du cou.

— On fait la paix, monstre chéri ?

Haussée sur la pointe des pieds, elle l'embrassa puis le repoussa.

— Je suis une sotte ! Pour un peu,

COUPABLE ou NON COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par **ROBERT MILLET, B.A.**



L'individu qui assiste tout simplement au transport d'alcool frelaté peut-il être trouvé coupable de possession illégale de liqueurs alcooliques ?

Un individu s'adresse à un restaurateur de ses amis pour s'enquérir d'un endroit où il pourrait cacher de l'alcool frelaté. Ne connaissant pas lui-même d'endroit propice, le restaurateur s'adresse à un de ses employés. Celui-ci mit le propriétaire de l'alcool en relations avec un garagiste. Le même jour l'alcool fut déposé dans le garage.

Le lendemain cependant, l'alcool fut transporté dans un autre endroit. Le restaurateur assista personnellement au transport.

La police des liqueurs toutefois a eu vent de l'affaire. Le restaurateur fut arrêté, puis accusé de possession illégale d'alcool. Niant sa culpabilité, le restaurateur affirma qu'il n'avait jamais possédé l'alcool en question et que, par conséquent, il ne pouvait être convaincu de possession illégale d'alcool.

* * *

Vu les circonstances, ce restaurateur est-il COUPABLE ou NON COUPABLE de possession illégale d'alcool ?

* * *

NON COUPABLE ! a décidé le Président du Tribunal dans un jugement rendu aux Sessions de la Paix, à Québec, le 16 décembre 1959.

Le restaurateur accusé de possession illégale d'alcool n'avait évidemment jamais eu cet alcool en sa possession. On aurait probablement pu le convaincre de transport illégal d'alcool, puisqu'il était présent au moment du transport de l'alcool frelaté d'une cachette dans l'autre. Mais il s'agit là de deux accusations distinctes et différentes, et le transport ne peut équivaloir à possession.

ROBERT MILLET, B.A.

LA MODE...

● Après avoir assisté aux représentations de Paris, les acheteurs américains ont regagné l'Amérique et les modèles originaux créés à Paris pour le printemps seront exposés dans les vitrines luxueuses de la Ve Avenue. Mais en même temps arriveront les premiers envois massifs d'un nouveau groupe de couturiers parisiens spécialisés dans la confection pour dames, groupe déjà célèbre sous le nom de Prêt-à-Porter-Création. Les plus grands noms ont adhéré à cette organisation qui va reproduire, à des mlliiers d'exemplaires, certains modèles de la haute couture. A ce propos, certains journaux américains ont déjà posé la question : Le modèle « original » de Paris a-t-il vécu et le prêt-à-porter le remplacera-t-il ? En effet, les collections des confectionneurs offriront les copies fidèles des modèles de haute couture au dixième et même parfois au vingtième du prix de l'original. Et les confectionneurs américains voient d'un oeil inquiet cette intensification des envois de robes françaises qui menacent d'être préférées aux créations américaines. La femme américaine préférera naturellement une robe portant l'étiquette de Dior, Cardin, Laroche, Ricci, de Rauch et Heim à des prix variant de 90 à 200 dollars à une robe américaine de confection qui coûtera le même prix et souvent plus cher.

● Le choix de sa robe de mariée est un moment capital dans la vie d'une jeune fille. Selon M. Evans, chef du département « mariées » d'un élégant magasin de Londres, cette opération donne lieu généralement à trois visites avant l'achat. D'abord, la fiancée vient seule voir les modèles exposés, ensuite elle amène sa maman pour qu'elle puisse donner son avis et enfin le papa se joindra à elles pour la décision. Mais alors commencent — le plus souvent — les « ennuis », car les papas sont toujours plus émus que les mamans de voir leur fille essayer une robe de mariée et lorsqu'on leur pose la coiffe ou la couronne et le voile, ils sont presque tous vaincus par l'émotion et finissent par pleurer. Et ce grand expert de conseiller aux mariées du printemps : « Soyez très tendre pour papa que vous allez quitter ». ● Soixante et un millions de douzaines de parures de sous-vêtements féminins ont été vendues aux Etats-Unis en 1959, et d'après les fabricants de lingerie, les sous-vêtements de couleurs l'emportent de plus en plus sur les blancs.

● On annonce que : pour le soir, vous pourrez porter de nouveaux bas scintillants, grâce aux fils dorés ou argentés qui y sont incorporés... un nouveau ton pour vos bas, un beige-clair, dont la teinte change selon la carnation de votre jambe... que le bas sans couture vaincra définitivement tous les autres... que les tons pastels prévaudront également pour les gants. Mais de celle de votre sac et des souliers ; au lieu d'être attention ! Les gants seront d'une couleur différente assortie, elle devra faire contraste... que les sacs nouveaux sont plus grands que les précédents et travaillés en hauteur. Le rabat de fermeture revient, au grand plaisir de beaucoup de femmes. Les teintes préférées sont : le gris-bleu, le bleu-marine, le blanc, le beige. ● Un magasin de Brooklyn est célèbre dans les Etats-Unis pour ses robes de mariées, et la nouvelle collection de printemps du Martin' Bridal Salon n'avait pas attiré moins de 2,800 fiancées, la plupart accompagnées de leur maman ou de leur futur. Les prix allaient de 70 à 400 dollars pour la robe. La nouveauté est la robe de mariée transformable en robe de bal, sans grande modification, en coupant tout simplement la traîne.

● Deux des plus importants couturiers de New-York — qui aiment à être considérés comme « les plus grands » — ne veulent pas faire comme leurs confrères et consoeurs, qui présentent leurs collections de printemps en décembre. Les maisons Traina-Norell et James Galanos — car ce sont elles — ne révèlent leurs créations que fin janvier ou en février. Traina-Norell vient de le faire : il maintient le tailleur classique du « Chanel-style », il abaisse légèrement la taille et il reste fidèle à la robe-chemise. Norman Norell, le créateur de la firme, avoue être un adepte fidèle de Coco Chanel, et aux critiques des rédactrices de modes américaines qui lui reprochaient de s'inspirer ouvertement du style d'une couturière parisienne, il a répondu : « Le Chanel style est juste ce qu'il faut à l'élégante américaine. Déjà, pour sa collection d'hiver, Norell avait créé tout un choix de « Chanels » et sa collection fut littéralement enlevée. Et songez que son premier prix était de 700 dollars. Norell maintient la même ligne pour la belle saison de 1960. Chaque tailleur est vendu avec une blouse du même tissu que la doublure. Les vestes sont allongées, généralement jusqu'à la pointe des doigts abaissés. Certains sont de véritables « overcoats » poids légers. D'autres rappellent les vestes militaires de 1914-18 et Norell les trouvent parmi les plus charmantes.

● Les vitrines des magasins de modes parisiens utilisaient depuis un siècle des mannequins (de cire d'abord, puis de celluloïd, de carton, ou d'autres matières) de grandeur nature. Mais dans certaines vitrines particulièrement élégantes, l'on voit les dernières créations de la mode (robes, manteaux) ainsi que les vêtements d'intérieur (robes de chambre, chemises, tabliers, déshabillés) les maillots de bain et bikinis présentés par des mannequins-poupées, appelées « poupées de prestige ». Et ces petites ambassadrices remportent le plus franc succès surtout à l'étranger, en Allemagne et à Londres notamment. Avec ces poupées, il est plus facile de reconstituer des ensembles complets dans une vitrine : scènes de plage, d'intérieur, de restaurant ou de cabaret, de mariages, réceptions, avec une nombreuse figuration habillée. ● Les Américaines ont acheté, en 1959, environ 23,600,000 manteaux, 10,700,000 tailleurs, 110 millions de blouses, 111,200,000 jupes, 203,500,000 culottes et 257,200,000 robes diverses, ce qui fait un nombre impressionnant de milliards de dollars.

● Un fabricant britannique d'imperméables dont toute

...DANS LE MONDE

Anglaise est pourvue a eu l'idée originale de créer un imperméable pour deux personnes, pourvu d'une large « fenêtre » couverte de cellophane derrière laquelle s'abritent les deux visages. Conçu d'abord pour les enfants, cet imperméable est maintenant offert également pour les adultes, sans doute pour les fiancés, et pour papa et maman. ● « Une main blessée doit rester impeccable » a décrété un fourreur londonien et pour recouvrir les bandages protégeant une coupure du doigt, il a créé de ravissants petits capuchons de fourrure blanche, de préférence en vison. ● Les chemises d'hommes parfumées sont l'une des toutes dernières nouveautés américaines. Celles qui se vendent le plus sont celles imprégnées d'une odeur obtenue par le mélange de la lotion pour la barbe, de sels de bain et de... foin coupé. Ce parfum subsiste encore après de nombreux lavages.

● Lucky, le célèbre mannequin préféré par Dior qui disait d'elle qu'elle était la Couture personnifiée, vient de créer à Paris, dans le quartier même de la haute mode, une école de mannequins, mais où elle enseigne aussi les règles générales du maintien aux jeunes filles et même à des dames d'un certain âge victimes de leur timidité ou de complexes. « Lucky » était elle-même terriblement gauche et timide lorsqu'elle débarqua à Paris de son village de Bretagne. ● L'interdiction de 14 couleurs employées pour les bâtons de rouge à lèvres, allant du rose à l'orange, vient d'être confirmée par le gouvernement de Washington, prace que ces colorants contiennent du goudron. Mais les fabricants ainsi lésés contre-attaquent en déclarant que les teintes claires contenant des traces de goudron ne seraient nuisibles que si la femme qui les emploie mangeait une centaine de bâtons de rouge.

c'est moi qui te demanderais pardon d'avoir été insultée, injuriée, offensée, brutalisée !

Un pâle sourire descella les lèvres de Robert.

— Ma petite fille en or ! murmura-t-il en attirant à lui la tête blonde.

— Nous réglerons nos comptes plus tard, rit-elle en se dégageant. Pour le moment, viens vite... Nous allons piqueniquer dans la cuisine.

Il la suivit. En un tournemain, elle dressa la table avec les ressources du frigidaire : rosbif, oeufs durs, salade, yaourts, fruits, décora la nappe avec quelques feuilles prélevées sur le lierre qui poussait en caisse, sur le rebord de la fenêtre.

Elle riait, recouvrant son insouciance et sa légèreté d'oiseau.

Oiseau... Oui, elle évoquait irrésistiblement un oiseau par son gai babil, sa beauté fringale et turbulente...

Oiseau...

Tandis que se poursuivait le frugal repas, Lanthelme se rappela quelques mots lus dans une des lettres du secrétaire : « *Mon bel oiseau de rêve...* »

Comparer Yvonne Lebrun à un oiseau ? Quelle idée saugrenue, en vérité. Ah ! ces amoureux, ils ont une étonnante vision des êtres aimés !

— Vraiment, tu ne sais pas son nom ? demanda-t-il.

— Le nom de qui ?

— Du flirt de Mme Lebrun, parbleu !

— Mais non, mon chéri. Yvonne semble en faire grand mystère, je te l'ai déjà dit, et je n'ai même pas essayé de le savoir car, en fin de compte, je m'en suis toujours moquée éperdument.

Il restait la fourchette en suspens.

— Tu ne reprends pas de rosbif ? s'étonna Denise. Tu l'aimes, pourtant.

— Merci. Je n'ai pas très faim.

— Moi, si. Les émotions violentes me creusent autant que les exercices violents !

Elle riait, sans perdre une bouchée. Il la regarda picorer dans son assiette avec des grâces d'oiseau.

Oiseau ? Cette comparaison le hantait, décidément. « Mon bel oiseau de rêve... » L'image correspondait si bien à Denise, si mal à Yvonne...

Son malaise, qui était sourd, se fit aigu. Et si Denise lui mentait ?

Subitement, il repensa aux dates contenues dans les lettres. Il les avait oubliées sous le coup de la surprise causée par la divulgation inattendue de sa fiancée.

L'angoisse, de nouveau, mouilla ses tempes. Comment avait-il pu être dupe de cette explication abracadabrante ? La rage qui fermentait encore au fond de lui se réveilla et lui décomposa les traits de telle façon que Denise fixa sur lui des yeux effarés.

— Qu'y a-t-il encore ?

Il avança vers elle, à travers la table, un visage contracté.

— Il y a que je ne donne pas dans le panneau ! Tu ne manques ni de toupet ni d'imagination... mais tu n'as quand même pas pensé à tout !

— Que veux-tu dire ?

— Assez de comédie ! Les lettres que tu dissimulais dans ton secrétaire, ce n'est pas à Mme Lebrun qu'elles ont été envoyées. C'est à toi ! J'en ai la preuve !

Denise s'était levée, frémissante.

— Quelle preuve ? On ne peut pas prouver ce qui est faux !

— Oui ? Dans ce cas, explique-moi donc pour quelles raisons ton amie Yvonne voyait plus facilement son flirt chaque fois que je m'absentais de Paris ?

— Quoi ? Je ne comprends rien à cette histoire.

Il avait contourné la table et dominait la jeune fille de son exaspération bouillonnante. Un rictus mauvais tordit sa bouche.

— Rappelle-toi les entrevues déliran-

tes d'avril et de novembre ! Je ne vous gênais pas, alors... J'étais loin. C'était le bon temps pour vous !

Elle joignit les mains.

— Mais que vas-tu inventer là ?

— Je n'invente rien. Veux-tu relire ces billets doux que tu conservais si religieusement ?

— Je ne sais pas ce que contiennent les lettres, protesta-t-elle, véhémente. Je ne me suis jamais permis d'y jeter les yeux et, puisque tu n'as pas été retenu par la même délicatesse, toi, eh bien ! interroge Yvonne, exige d'elle autant de précisions que tu voudras !

Il éclata d'un rire sarcastique.

— Tu maintiens donc ton mensonge ridicule ? Tu refuses d'avouer contre l'évidence? Je...

— Du calme, Robert ! supplia-t-elle. L'ascenseur vient de s'arrêter à l'étage. On entend tout, du palier...

— Je m'en fiche !

Il s'interrompit néanmoins parce qu'on sonnait à la porte de l'appartement. Denise s'était levée et se tenait au dossier de sa chaise comme si elle avait craint que ses forces ne la trahissent. Le sang avait abandonné ses joues et ses lèvres tremblaient.

— C'est Yvonne, dit-elle d'une voix blanche. Je vais ouvrir.

Comme elle se dirigeait vers le vestibule en titubant, Robert la devança.

III

« ENTREZ, Madame », fit Robert Lanthelme en poussant la porte du salon.

Manifestement interdite par ce que l'accueil avait de rogue, Mme Yvonne Lebrun pénétra dans la pièce et effleura d'un regard furtif la mine anormale de ses amis.

C'était une de ces femmes effacées qui passent dans la vie en figurantes et demeurent partie intégrante du décor même lorsque, d'aventure, elles occupent un premier plan. N'attirant l'attention ni par la beauté ni par la laideur, elles appartiennent à cette moyenne terne dont il n'y a rien à dire.

Quand on se donne la peine de les détailler, on s'aperçoit souvent qu'elles ont des traits réguliers, un gentil sourire ou la taille bien prise. Mais l'ensemble est fade et ne « rend » pas.

« La petite Mme Untel ? estime-t-on à l'occasion. Oh ! insignifiante... »

Ce jugement, on l'avait maintes fois porté au sujet de Mme Lebrun. Rien en elle n'accrochait le regard des hommes, lesquels, s'ils sont sensibles aux plus secrètes, aux plus indéfinissables émanations du charme, ne le sont guère à une humilité obscure et timide.

Quand ils découvraient son existence, ce n'était pas pour lui conter fleurette, mais tout au plus pour lui témoigner quelque commisération.

« Qu'est-ce que Lebrun lui en fait voir, à cette malheureuse ! »

Il est évident qu'à la loterie du mariage, Mme Yvonne Lebrun aurait difficilement pu tirer plus mal. Son mari dépensait la moitié au moins de ses appointements en alcools divers.

Finalement, c'est par son infortune et sa résignation stoïque, plus que par sa séduction, que Mme Lebrun réussissait parfois à provoquer un intérêt éphémère.

A peine était-elle entrée dans le salon que Lanthelme attaqua :

— A en croire ma fiancée, Madame, ces lettres sont votre bien ?

Son regard aigu surveillait les réactions de la visiteuse. Il la vit hésiter, mais déjà, Denise s'écriait, la voix fêlée par un sanglot retenu :

— Pardonnez-moi, Yvonne. Je vous avais promis de ne pas souffler mot du dépôt que vous m'aviez confié, mais Robert a trouvé les lettres et croit qu'elles m'ont été adressées C'est affreux... Je ne pouvais pas me taire, n'est-ce pas ?

Mme Lebrun baissait la tête tandis que Denise continuait sans reprendre haleine :

— Un misérable anonyme a écrit à mon fiancé... Il m'accuse de le tromper et parle des lettres... Robert les a lues et ne veut pas me croire... Il est convaincu que je mens... Dites-lui tout, Yvonne... Répétez-lui que je n'ai rien fait de mal... rien...

Elle se tut, haletante, et Mme Lebrun releva les yeux... ses yeux clairs et doux, facilement craintifs. Ses pommettes se colorèrent.

— C'est vrai, murmura-t-elle. Les lettres que vous avez trouvées ici sont à moi, monsieur Lanthelme. Denise n'a accepté de les garder que pour m'obliger et parce que j'ai insisté.

— Tu entends, Robert ? s'écria Denise. Tu me crois, maintenant ?

Pensif, Lanthelme alluma une cigarette et en tira quelques bouffées précipitées sans quitter Mme Lebrun du regard. Jamais il ne l'avait détaillée avec autant d'application et d'insistance. Il étudiait chaque trait, chaque particularité du visage ou du corps.

Evidemment... Pourquoi, à tout bien considérer, Yvonne n'aurait-elle plu qu'à son ivrogne d'époux ? Sa bouche était bien dessinée, son teint frais, ses cheveux mal coiffés mais d'un bel auburn. Si elle manquait incontestablement de chic, elle était néanmoins bien proportionnée dans sa lourdeur et respirait une saine solidité, ce qui pouvait en somme ne pas déplaire à tout le monde...

Oui, pourquoi pas ?

Il respira plus librement et éprouva le besoin de s'en excuser :

— Rien n'est plus vrai que le malheur des uns fasse le bonheur des autres... Je n'aurais jamais cru me réjouir des déboires conjugaux de ce pauvre Lebrun...

Il se dirigea vers le secrétaire et refit lui-même un paquet des lettres.

— Je suis confus de vous avoir si mal reçue, Madame, mais j'étais bouleversé par cette découverte... Me permettez-vous une dernière question ?

Mme Lebrun acquiesça d'un mouvement de tête et Lanthelme toussota, cherchant ses mots.

— Je suis très indiscret... mais une étrange coïncidence m'a frappé à la lecture de cette correspondance... dont j'ignorais que vous fussiez la destinataire. Il y est fait allusion à deux périodes pendant lesquelles j'étais absent de Paris. Je comprends difficilement que vous ayez eu, à ces mêmes dates, des possibilités... qu'aurait dû avoir ma fiancée, en toute logique.

L'embarras de Mme Lebrun se marqua par un nouveau rougissement et ses yeux timides se dérobèrent.

— C'est assez simple, avoua-t-elle. Pendant votre absence, je disais à mon mari que Denise s'ennuyait toute seule et que...

Denise laissa s'envoler un trille de son rire cristallin.

— Je vois ça... Vous disiez à M. Lebrun que vous veniez me tenir compagnie.

— Oui.

Robert, nettement rassuré, finissait de nouer le ruban autour du petit paquet.

— Toute cette histoire est assez gênante pour moi, Madame Lebrun. Oh ! je ne me permettrais pas de vous juger, d'abord parce que votre vie intime ne me concerne pas, ensuite parce que je n'ignore pas la déplorable façon d'agir de votre mari à votre égard... Mais il n'en reste pas moins que Lebrun est mon collègue de bureau et que ces révélations me mettent dans une fausse position... Je préférerais que, au cours de nos prochaines rencontres, il ne soit plus jamais fait allusion à ce... à cet incident.

— Et Yvonne donc ! riposta Denise.

Elle faillit pouffer. Sa gaieté frivole et pétulante remontait déjà en surface comme un liège libéré d'un remous et qui retrouve des eaux calmes. Mais le chant d'une eau bouillante se fit entendre.

— Ciel ! le café ! dit la jeune fille en pivotant sur ses talons.

Elle s'arrêta une minute avant de disparaître lans la cuisine ; et, redevenue sérieuse :

— Je suis si navrée de cette scène, Yvonne... Vous ne m'en voulez pas, dites ?

Le doux et humble sourire de Mme Lebrun se teinta d'amertume.

— N'y pensons plus, ma chère.

Entre deux bruits de tasses entrechoquées, Denise interrogea, de la cuisine :

— A quelle heure ouvre l'exposition des ateliers Guyard ?

— A deux heures trente ou trois heures ; mais je ne pourrai pas vous y accompagner.

— Comment ? ronchonna Denise qui revenait avec cafetière et plateau.

— On m'a demandé de passer cet après-midi au comité de bienfaisance pour organiser la tombola de dimanche. Je ne pouvais pas refuser.

Denise avait une moue d'enfant contrarié.

— Zut ! Alors, je ne verrai pas les meubles Guyard... A moins que tu veuilles venir avec moi, Robert ?

— Non, fit Lanthelme. Ce matin, je semblais couver un accès de fièvre et Maquet m'a donné quartier libre pour que je puisse me reposer. Si j'en profitais pour aller courir les expositions, ce serait plutôt de l'abus !

— Un excellent homme, votre directeur, observa Mme Lebrun en prenant la tasse que lui tendait Denise.

— Oui, et c'est bien pour cela que je tiens à être correct.

Pendant que les deux femmes buvaient, le regard de Robert sautait de l'une à l'autre, et la malencontreuse image du galant inconnu revint à sa mémoire.

« Mon bel oiseau de rêve... »

Il se rembrunit, repris par l'angoisse sournoise. Non, vraiment, comment comparer Yvonne à un oiseau ? Ce n'était certes pas ces solides hanches de percheronne que l'imagination si indulgente fût-elle, pouvait métamorphoser en attribut de la gent ailée... Ni cette douceur fastidieuse... Ni ces gestes lents et indécis.

Tandis que Denise...

Allons, le cauchemar recommençait... Le doute découvrait de nouvelles fissures pour s'insinuer.

Il alluma une autre cigarette et, nerfs tendus, épia les deux femmes. Elles bavardaient de choses ménagères, maintenant, mais leur babillage lui parut artificiel, forcé. Uniquement destiné à souver les apparences.

Complices ?

Une nouvelle interprétation des faits se présentait à son esprit. Une interprétation élémentaire et rationnelle, dangereusement vraisemblable.

Yvonne, toujours bonasse, se dévouait pour couvrir son amie. Elle entrait dans le jeu de Denise, acceptait la propriété des lettres compromettantes. Et lui, il marchait à fond, plaignait ce « pauvre » Lebrun.

Comment n'avait-il pas pensé plus tôt à cette explication ? Il n'ignorait pourtant pas que, dans ces conjectures-là, femmes ou hommes s'allient toujours contre le sexe d'en face.

Froid et critique, il recherchait la certitude qui lui manquait encore. Cette certitude, il la voulait et il finirait bien par l'avoir.

— A quoi penses-tu ? s'enquit Denise.

— A rien.

Patiemment, il assemblait les éléments de son malheur. Que savait exactement Mme Lebrun ? Etait-elle au courant depuis « A » jusqu'à « Z » de l'intrigue de Denise ? Probablement, mais ce n'était pas sûr...

Robert analysait l'attitude d'Yvonne

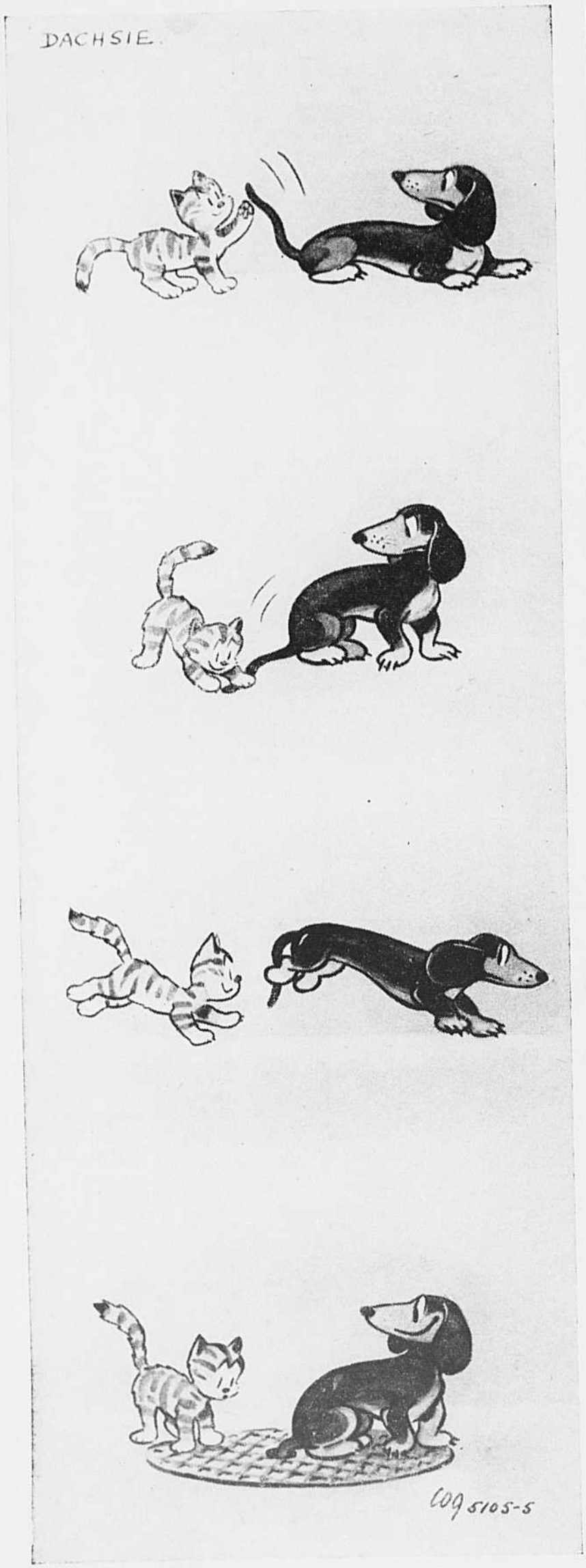
L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

4	7	2	5	6	3	7	8	2	7	4	5	3	6	2	7
L	E	E	V	P	A	V	G	N	I	E	O	F	E	T	T
6	5	3	7	2	8	4	6	7	5	2	8	7	3	6	4
R	U	F	E	R	R	G	I	Z	S	E	O	C	A	O	E
2	7	4	6	5	3	8	2	7	5	4	6	2	7	3	6
P	E	R	D	E	I	S	R	R	T	E	E	I	T	R	T
6	4	5	2	7	3	8	6	7	4	2	5	7	3	6	2
R	D	E	S	A	E	A	E	I	E	E	S	N	D	S	H
7	2	5	6	3	4	8	2	5	6	3	7	2	8	4	5
S	A	O	D	E	C	C	S	P	E	C	A	A	H	E	I
6	4	5	2	7	3	8	6	4	5	2	7	6	3	5	2
L	P	N	R	M	O	A	I	T	I	D	I	C	E	A	E
4	2	5	3	6	7	2	6	4	5	3	8	6	5	2	4
I	U	T	U	A	S	S	T	O	R	R	T	E	E	E	N

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.



mise par lui sur la sellette. La jeune femme, troublée, n'avait d'abord rien répondu, et Denise, précipitamment, était intervenue pour tout raconter, de sorte qu'Yvonne n'avait plus qu'à approuver. Et encore, elle avait balancé quelques secondes avant... de tout avouer.

« Denise m'a roulé, pensa-t-il. J'aurais dû cuisiner Yvonne en tête-à-tête. Elle soupçonnait peut-être la liaison de son amie mais n'en savait pas grand-chose et se serait coupée... Je me suis conduit comme le dernier des imbéciles pour savoir la vérité. »

Mme Lebrun se levait.

— Il faut que je parte. On m'attend de bonne heure au comité.

Robert Lanthelme serra la main qu'elle lui tendait et, du ton le plus naturel, posa cette question inattendue en désignant le petit paquet de lettres au ruban mauve.

— Votre Guillaume a-t-il avec nous des fréquentations communes ? Je ne vois personne qui s'appelle ainsi mais, entre hommes, on utilise assez peu le prénom...

Les joues de Mme Lebrun devinrent cramoisies.

— Guillaume... vit un peu en dehors de...

Mais Denise s'interposait, scandalisée.

— Voyons, Robert ! Tu exagères ! En voilà une indiscrétion !

Mme Lebrun ébaucha un de ses sourires résignés.

— Peu importe. Au revoir... et excusez-moi d'avoir été la cause involontaire de cette vilaine fâcherie.

Pendant que Denise la raccompagnait jusqu'à l'ascenseur, Robert vint à la fenêtre et, le front appuyé aux vitres, regarda sans les voir les frondaisons frêles des acacias, dans la rue des Batignolles. La porte du palier claqua puis, peu après, il sentit le contact tiède de Denise contre son épaule.

Il s'écarta brusquement.

— Je te fais peur ? sourit-elle.

— Non, tu me fais horreur.

Le sourire de la jeune fille se désagrégea. Elle porta les mains à sa poitrine menue comme pour protéger son coeur et reprocha avec tristesse :

— Mon chéri... Tu m'en veux encore ? Mais pourquoi ? Tu as entendu Yvonne...

— Yvonne, ta complice, t'a trahie malgré elle !

Un courant de révolte électrisa Denise.

— Tu dépasses les bornes, Robert ! N'ayant rien à me reprocher, je ne supporterai pas plus longtemps d'être outragée ainsi !

— Inutile de hausser le ton ! ricana Robert. Le lyrisme grandiloquent ne convient pas à ton genre de beauté. Et si Edmond te voyait...

— Edmond ? Quel Edmond ? Tu n'as plus toute ta raison, je crois !

— Tu tiens tant que cela à ce que je mette les points sur les « i » ? Soit. Ton amie Yvonne a fait son possible pour te sortir du pétrin en prenant les torts à son compte. Mais voilà... Tu avais omis de l'éclairer à temps par des confidences précises et... elle a un peu nagé.

— Pure invention !

— Bien sûr, persifla Robert. Chère et innocente Mme Lebrun, si distraite qu'elle ne se rappelle même plus le nom de son bien-aimé ! Tu mens mal, Denise, mais ton amie Yvonne ment plus mal encore !

— Tu divagues !

— Je n'ai jamais été aussi lucide, au contraire. Si j'avais déjà démasqué ta perfidie, il me manquait une certitude. Mme Lebrun me l'a donnée sans le vouloir. Tu te rappelles la question que je lui ai posée quand elle se préparait à nous quitter ?

— Cette question au sujet de son flirt ? Oui, tu n'as pas fait preuve d'un grand tact.

— Te souviens-tu du nom que j'ai prononcé ?

— Oui, Guillaume.

— Et la chère Yvonne rougissante m'a révélé que son Guillaume n'évoluait pas dans notre milieu.

— Et après ?

— Après, il se trouve que ledit Guillaume n'existe pas et que j'ai lancé ce faux nom à dessein, sachant que les lettres étaient signées Edmond.

Denise, les yeux fixes, restait muette et Robert continua, féroce :

— Un petit traquenard bien conditionné, n'est-il pas vrai ? Tu avais été si discrète en tes amours avec le mystérieux Edmond que ta dévouée complice Yvonne, prise au dépourvu, n'a pas pu relever mon inexactitude. Elle a entériné Guillaume sans sourciller.

— Mais c'est abominable, Robert !... balbutia la jeune fille.

— Le terme me paraît assez juste si tu as voulu qualifier ta conduite.

Denise défaillait. L'égarement voila ses prunelles.

— Robert ! Robert ! gémit-elle. Je ne comprends plus.. Nous sommes victimes d'un horrible malentendu. Je te jure que je ne t'ai pas menti un seul instant et que j'ignorais tout du signataire de ces lettres maudites.

Il se dirigeait vers la porte. Elle s'accrocha à lui, se fit traîner à travers le vestibule.

— Robert chéri...

Mais il la repoussa si violemment qu'elle allait s'affaisser sur la banquette et, vaincue, secouée de silencieux sanglots, elle écouta décroître le bruit de sa fuite.

IV

Il était environ quatre heures et demie quand Robert Lanthelme pénétra dans les bureaux de l'E.A.M. où Lebrun l'accueillit joyeusement :

— Ce que c'est que d'avoir le feu sacré, tout de même ! Tu ne pourrais pas rester une journée entière sans venir te retremper dans la bienfaisante atmosphère de cet antre de travail !

Il remarqua alors l'expression à demi hagarde de Lanthelme et changea de ton.

— Ça n'a pas l'air d'aller très fort, dis donc ? Le foie, je parie ? On y passe tous. C'est la colonie qui se rappelle à notre bon souvenir. Tu devrais aller voir un toubib.

— Pas la peine. C'est plutôt d'un chirurgien dont j'aurais besoin.

Le visage graisseux de Louis Lebrun refléta de l'étonnement.

— Un chirurgien ? Pourquoi faire ?

— Une amputation. Mais je n'ai eu besoin de personne et je me suis opéré moi-même.

Lebrun faillit avaler le mégot de cigare qu'il mâchonnait. Il se souleva à demi et flaira :

— Tu as bu, toi !

— Oui, n'empêche que je viens de procéder à une opération délicate et qui a réussi. Je me suis amputé de ma... future moitié.

Les paupières bouffies de Lebrun papillotèrent sur ses yeux globuleux et injectés de sang.

— Tu ne veux pas dire que... toi et Denise...

Le mari d'Yvonne haussa les épaules.

— Tu te paies ma tête. Ça ne prend pas. D'où t'es venue l'idée de monter cette blague idiote ?

Robert ne répondit pas et questionna :

— Le patron est là ?

— Oui.

— Bon. A tout à l'heure.

Il frappa à la porte vitrée du bureau directorial et entra. M. Jacques Maquet, qui compulsait un volumineux dossier, leva les yeux.

[*Lire la suite page* 43]

Une nouvelle sentimentale

"LA VALISE AUX RÊVES"

On l'appelait avec mépris la "Rouquine" mais Jacques avait compris ce qu'il y avait de généreux et de noble dans son coeur

JACQUES était un garçon qui réussissait toujours ce qu'il se mettait en tête d'entreprendre. Il voulait devenir journaliste et il avait réussi ; il voulait écrire des romans policiers et il les avait écrits ; il voulait gagner beaucoup d'argent, toujours grâce aux romans policiers et il l'avait gagné ; et il avait décidé de s'en revenir au pays natal et il y est revenu.

Il était appuyé au comptoir de l'unique bar de son village, et buvait tranquillement son apéritif. Le patron et un groupe de commentateurs l'observaient respectueusement car ils étaient fiers de leur célèbre compatriote.

L'ambiance était toujours la même : un petit village de province, où domine encore le parfum léger des champs voisins.

— En ville, il doit y avoir des tas de distractions et des femmes élégantes ! dit le patron en clignant de l'oeil vers Jacques.

Celui-ci vida son Martini et fit un geste désinvolte :

— Les femmes ? Ce sont les mêmes qu'ici. Elles s'habillent peut-être avec un peu plus de raffinement, voilà tout ; et encore, je n'en suis pas tellement sûr : regardez celle-ci par exemple.

Il se tourna pour mieux regarder une jeune fille qu'il avait entrevue dans la glace et passait sur le trottoir. Elle était très mince et marchait avec légèreté malgré ses hauts talons ; elle portait une large jupe à fleurs, et ses longs cheveux roux étaient rassemblés sur le haut de sa tête et retombaient en pluie sur ses épaules comme une écharpe d'or . . .

— Qui est-ce ? Je ne me souviens pas d'elle ? Est-ce la nouvelle génération ? demanda Jacques.

Il se retourna pour regarder les autres, et resta étonné : tous avaient une expression fort étrange.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a ? demanda Jacques.

Personne ne lui répondit ; tous ceux qui s'étaient retournés pour regarder la jeune fille tournèrent immédiatement le dos à la rue.

— Peut-on savoir qui c'est ? insista Jacques qui était fort têtu.

— Celle-là, répondit le patron du bar, c'est la « Rouquine ».

Peut-être croyait-il ainsi avoir tout expliqué.

— La Rouquine ?

— On l'appelle ainsi parce que personne ne connaît son nom. Personne ne lui parle.

Du coup, l'attention de Jacques s'éveilla. Une fille jolie, qui se promène seule, à qui on ne parle pas et qu'on appelle « La Rouquine ». C'en était trop pour un homme habitué à flairer les mystères.

— Et pourquoi ? demanda Jacques. Pourquoi est-ce que personne ne lui parle ? Pourquoi l'appelle-t-on « La Rouquine » ? Que fait-elle ? Qui est-elle ? D'où vient-elle ?

— Vous voulez écrire un autre roman policier ? Mais, il n'y a rien de mystérieux, vous savez ! . . . C'est seulement une . . . une fille de rien.

— Une fille de rien ? Mais . . . mais est-ce possible ? dit Jacques en se retournant vers la route.

La jeune fille avait disparu. Il éprouva le désir subit de la revoir, de savoir si c'était vraiment une fille de rien ! Il mit cent francs sur le comptoir.

— Salut, à bientôt, dit-il, et il sortit rapidement.

Les habitués du bar le regardèrent sortir, stupéfaits.

— Qu'est-ce que vous voulez, dit le garçon, tous les écrivains sont un peu fous !

La jeune fille n'était plus sur la route. Jacques entra dans deux magasins, puis à l'épicerie qui vendait de tout, depuis des timbres jusqu'au savon. Elle était là. Elle se tenait dans un coin et autour d'elle, malgré l'affluence, il s'était formé un cercle vide. Elle attendait son tour, calme, sérieuse sans regarder autour d'elle. Elle avait un profil délicat et fier et Jacques éprouva le désir de la voir bien en face.

Il était arrivé à deux pas d'elle quand le patron le reconnut.

— Monsieur Jacques ! Alors, vous êtes revenu ! Je lis tous vos livres, vous savez, et ma femme aussi !

Le bavardage du patron n'en finissait pas et, tout en lui répondant distraitement, Jacques observait la jeune fille. Elle aussi le regardait : elle le fixait de ses yeux marron doré, une mince ride entre les sourcils. Elle n'était pas très belle, mais elle avait un visage sensible et mélancolique, et ne semblait pas, mais alors absolument pas, être une fille de rien.

Elle soutint le regard de Jacques, puis, sans embarras, tourna la tête et ne le regarda plus. Jacques acheta un dentifrice et des lames de rasoir dont il n'avait nul besoin. Après le départ de la jeune fille il demanda au patron :

— Qui est-ce ? Je ne l'ai jamais vue.

— Celle-là ? C'est « La Rouquine », une pas grand-chose croyez-moi, dit le patron avec une moue de mépris.

Une fille de rien, une pas grand-chose, La Rouquine. Une fille qui l'avait frappé au premier regard. Un visage doux et étrange aux yeux graves. Jacques se jura en lui-même qu'il saurait tout sur son compte. Et il y réussit.

* * * *

Irène était assise sur un fauteuil et tout était comme avant le départ de Jacques : le fauteuil, les meubles, le tapis. Il y avait cependant deux choses différentes : Irène n'était plus la petite jeune fille tranquille et sage qui l'aidait à faire ses devoirs, mais une femme : une femme, plus très jeune, au visage triste et doux, mais où l'on pouvait lire une force nouvelle, un peu mélancolique, mais pleine de courage. Sur le tapis, il y avait quelqu'un : un petit être qui agitait bras et jambes et jouait avec ses ours et ses camions de bois : un enfant. Il avait quitté une toute jeune fille, il retrouvait une femme avec un enfant. Seuls.

— Finalement tu es revenu, Jacques, dit Irène.

Elle ne lui parlait pas de ses romans policiers et il lui en sut gré ; ils se mirent à bavarder comme aux temps anciens.

— J'ai été amoureux au moins cent fois, dit Jacques, mais jamais sérieusement. Tu verras, je mourrai célibataire !

— Idiot, dit Irène, c'est parce que tu n'as pas trouvé ; il te faut une jeune fille, sensible, sincère et bonne, voilà !

En un éclair, Jacques revit en pensée la « fille de rien ». Mais il s'efforça de chasser son image, et caressa l'enfant qui jouait sur le tapis. Il fallait que Jacques parle, mais pourtant quelque chose l'intimidait : ce petit enfant et le fait qu'Irène ne portait pas d'alliance.

— Comment s'appelle-t-il ? demanda-t-il sans la regarder.

—Maurice, répondit Irène.

Jacques leva alors les yeux et rencontra son regard, triste, doux et limpide.

Jacques comprenait tout à présent : le seul nom de Maurice suffisait à tout expliquer.

— Et son père, où es-itl ?

Tout à coup il pensa que c'était à son tour d'aider la petite jeune fille qui autrefois lui faisait ses devoirs.

— Il est très malade, dit Irène avec mélancolie. Tu te souviens qu'il se portait déjà mal ? Cela a empiré, c'est tout.

Stupide petite Irène, qui s'était amourachée de ce Maurice, méchant et orgueilleux, alors qu'elle était si douce et si bonne ! Pauvre Irène, qui voulait guérir un alcoolique un peu fou, obstiné et neurasthénique, elle si jeune et si simple ! Elle avait dû l'aimer follement, Irène.

— Et l'enfant ? Il le sait, au moins ? Il y pense ? demanda Jacques, Il le voit ?

— Il m'envoie de l'argent, répondit humblement Irène, mais il ne veut pas le voir. Il vit avec une autre femme, maintenant.

— Quelle femme ?

— Dans le pays on dit que c'est à cause d'elle que Maurice ne m'a pas épousée. Ils disent que c'est une intrigante qui a profité d'un malade, que c'est une . . .

— Une fille de rien ? demanda Jacques.

— Oui, dit Irène. C'est ainsi qu'ils l'appellent.

— Et toi ? demanda Jacques, tu le penses aussi ?

— Moi ? Je ne sais pas. Au début, je la haïssais et maintenant j'ai pitié d'elle. Elle est seule. (Elle s'interrompit.) Je suis contente que tu sois venu, Jacques, tu es un vrai ami pour moi.

Jacques posa tendrement sa main sur l'épaule d'Irène sans rien dire. Il fit une caresse à l'enfant.

...et le Ciel t'aidera

par JEAN COMPOSTELLE

Prévisions astrologiques pour la quinzaine du 26 mars au 9 avril

pour vous qui êtes nés sous le signe :

DU BELIER (21 mars - 20 avril)



Bien que vous ne manquiez pas de bon sens, vous agissez, parfois, en dépit de votre raisonnement. Ne négligez pas celui-ci car vous risqueriez de vous faire du tort.

DU TAUREAU (21 avril - 20 mai)



Il importera que vous ne soyez pas trop crédule dans une circonstance où vous pourriez vous exposer à des risques en prêtant une oreille trop complaisante à des propos plus séduisants que sincères.

DES GEMEAUX (21 mai - 21 juin)



Vous mènerez, cette quinzaine, une vie laborieuse, mais vos efforts seront récompensés par une prospérité toujours accrue. Une affaire sentimentale mal commencée s'éteindra.

DU CANCER (22 juin - 23 juillet)



Vos affaires souffriront d'une mauvaise gestion. Trop de place sera donnée à des activités inutiles. Mais vous n'aurez en aucune façon envie de vous plaindre vraiment.

DU LION (24 juillet - 23 août)



De retour à la maison, l'atmosphère vous y paraîtra lourde comme un ciel d'orage, mais ce ne sera qu'une impression fausse. Pas de paroles inutiles mais de la bonne volonté.

DE LA VIERGE (24 août - 23 septembre)



Probabilités de menus accrochages dans vos affaires de coeur. En amplifiant quelques mots vifs échangés, vous perdrez tout espoir et croirez votre bonheur définitivement perdu.

DE LA BALANCE (24 septembre - 22 octobre)



Vous aurez tendance à faire des dépenses excessives, mais vous serez mieux inspiré dans le domaine sentimental. En retour des attentions que vous aurez pour elle, une personne agréable vous manifestera de la sympathie.

DU SCORPION (23 octobre - 22 novembre)



Un malin démon vous incitera à passer au crible paroles et gestes de la personne aimée pour y découvrir quelque chose de suspect. Vous n'y réussirez que trop bien, à vos dépens.

DU SAGITTAIRE (23 novembre - 21 décembre)



La quinzaine sera bonne quand il s'agira de votre travail régulier, mais si vous avez à faire des démarches, arrangez-vous pour les ajourner, car la solution s'en ferait attendre.

DU CAPRICORNE (22 décembre - 20 janvier)



Beaucoup d'imprévu dans le domaine sentimental. Si votre coeur est libre, soyez prudents car un flirt innocent en apparence risquerait de vous entraîner dans une aventure peu souhaitable.

DU VERSEAU (21 janvier - 19 février)



Vous partagerez des moments très agréables avec des personnes particulièrement sociables. L'une d'elles vous annoncera des nouvelles intéressantes ou vous donnera un conseil qui vous sera profitable.

DES POISSONS (20 février - 20 mars)



Par jeu, vous chercherez à exciter la jalousie d'une personne vous portant grand intérêt. Vous réussirez trop bien, ce que vous comprendrez à la peine que vous aurez faite.

— Au revoir, Maurice, dit-il. Je m'appelle Jacques.

— Au revoir, Jacques, dit le bambin avec sérieux en tendant sa menotte.

Et à ce moment Jacques se jura à lui-même de tout mettre en oeuvre pour Irène et son fils, et de réussir.

* * * *

La jeune fille marchait de son pas léger sur l'herbe douce. Le soleil brillait et quelque chose l'avait poussée à sortir de la maison sombre, où son malade reposait, et conduite là, dans ce parc silencieux et peu fréquenté.

Un vieillard sommeillait sur un banc, et un peu plus loin, il y avait un homme avec son enfant. Il lui sembla reconnaître le visage ouvert de cet homme qui la regardait sans gêne, et, timidement, elle s'assit près de lui.

Elle regarda alors le bambin — c'était un enfant blond tout rond, qui remplissait consciencieusement son petit seau avec de la terre.

La jeune fille ferma les yeux. Ils étaient si rares les instants où elle se sentait ainsi presque heureuse, dehors avec le soleil, les arbres et les yeux d'un petit garçon qui la regardait avec confiance. Il lui semblait n'être plus si seule, si méprisée de tous. Il lui semblait être une jeune fille gaie et libre, qui pouvait rire et chanter et, qui sait, même caresser les boucles blondes d'un bambin sans que le père s'en offusque. Elle allongea la main, puis la retira vite ; elle ne devait pas le faire.

— Vous pouvez le caresser, il ne mord pas, vous savez, dit gaiement l'homme qui était près d'elle.

Elle le regarda, étonnée de le voir sourire, étonnée qu'il ne se fâchât point et lui parlât d'une façon si différente des autres.

Elle se souvint alors qu'elle l'avait aperçu à l'épicerie, deux jours auparavant et que, là encore, il l'avait regardée d'une façon insolite pour elle : tout simplement comme un homme qui regarde une femme qui lui plaît. Il ne savait pas encore, peut-être ; on ne lui avait peut-être pas encore dit qui elle était.

— J'aime les enfants, dit-elle timidement, en caressant à nouveau la tête du bambin.

Le petit lui sourit :

— Comment t'appelles-tu ?

— Je m'appelle Simone, répondit-elle en se penchant vers lui.

— Tu joues ? demanda le petit.

Cet après-midi-là, Simone le passa à faire des pâtés décorés de brindilles et de fleurs, et à feindre de les manger avec son nouveau petit ami.

— Il faut que je m'en aille, dit Simone en se levant.

— Voulez-vous que je vous accompagne ? demanda l'homme. Peut-être allons-nous du même côté ?

Simone rougit.

— Oh ! non ... Je vous remercie mais ... il vaut mieux pas.

— Comme vous voudrez. Mais j'espère que nous nous reverrons.

L'enfant s'accrochait à Simone et, la serrant contre lui, lui réclamait un baiser.

Et tout en s'en allant, souriante, heureuse, et émue, elle l'entendait encore balbutier ces mots, si doux et si étranges pour elle.

« Jusqu'à quand cela durera-t-il ? » se demandait-elle, en pensant que le lendemain un petit garçon aurait couru à sa rencontre et qu'un homme lui aurait souri.

Mais l'homme n'avait dû parler à personne puisque le lendemain elle les trouva là et le jour suivant encore.

* * * *

L'enfant s'appelait Maurice et l'homme Jacques, et il n'était pas son père. Il avait emmené en promenade le fils d'une amie d'enfance. Il avait trente-deux ans, il était gai et adorait son pays.

— Les gens d'ici ne m'aiment pas, avait dit alors Simnoe, presque à voix basse.

— Pourquoi ? demanda Jacques.

— Personne ne me parle, expliqua Simone ; quand je passe ils tournent la tête d'un autre côté. Ils m'appellent « La Rouquine ».

Simone se souvint alors des années passées, de toutes ses espérances déçues, de sa lente résignation à la solitude. Près d'elle, il y avait un homme qui voulait comprendre, qui, peut-être, était un ami, un homme qui la regardait avec délicatesse et respect.

— J'avais vingt ans quand je suis arrivée ici, commença-t-elle. Et tout me plaisait, le pays, les gens, tout me semblait merveilleux. Puis ... Puis, Maurice Dorien m'a prise comme secrétaire et je suis devenue amoureuse de lui, continuait à raconter Simone. Je ne savais rien de lui alors, sinon que c'était un homme de quarante ans, brillant, raffiné, et un peu mystérieux.

Et qu'un pareil homme devint amoureux d'elle, l'avait émerveillée, fascinée, convaincue qu'il s'agissait d'un destin auquel il était inutile de résister. C'est seulement plus tard, quand les gens commencèrent à murmurer lorsqu'elle passait au bras de Maurice et quand elle s'était imaginée que celui-ci l'aurait épousée, c'est alors seulement qu'elle découvrit d'autres choses.

Que Maurice buvait trop, par exemple, et qu'il y avait des secrets dans sa vie. Une femme dont il ne parlait jamais et un fils qu'il ne voulait pas voir. Maurice sentait peut-être alors qu'un mal inguérissable allait le clouer à tout jamais sur un fauteuil. Peut-être, pour cette raison, voulut-il s'offrir les dernières joies que la vie pouvait lui offrir : l'insouciance, la jeunesse et l'amour de Simone, et tout son avenir. Il avait tout pris.

Et Simone était restée près de lui, même quand la jeune fille amoureuse

[*Lire la suite page* 46]

DERRIERE LES MURS...

[*Suite de la page* 10]

tre épouses, une concubine, rarement une esclave. Les autres femme, à pas feutrés, se retrouvent ou au jardin ou chez l'une d'elles. Et la nuit s'écoule sereine. Les lumières s'éteignent doucement. Les cloîtrées ne veillent jamais tard.

II. – Il n'y a plus d'eunuques autour des belles captives.

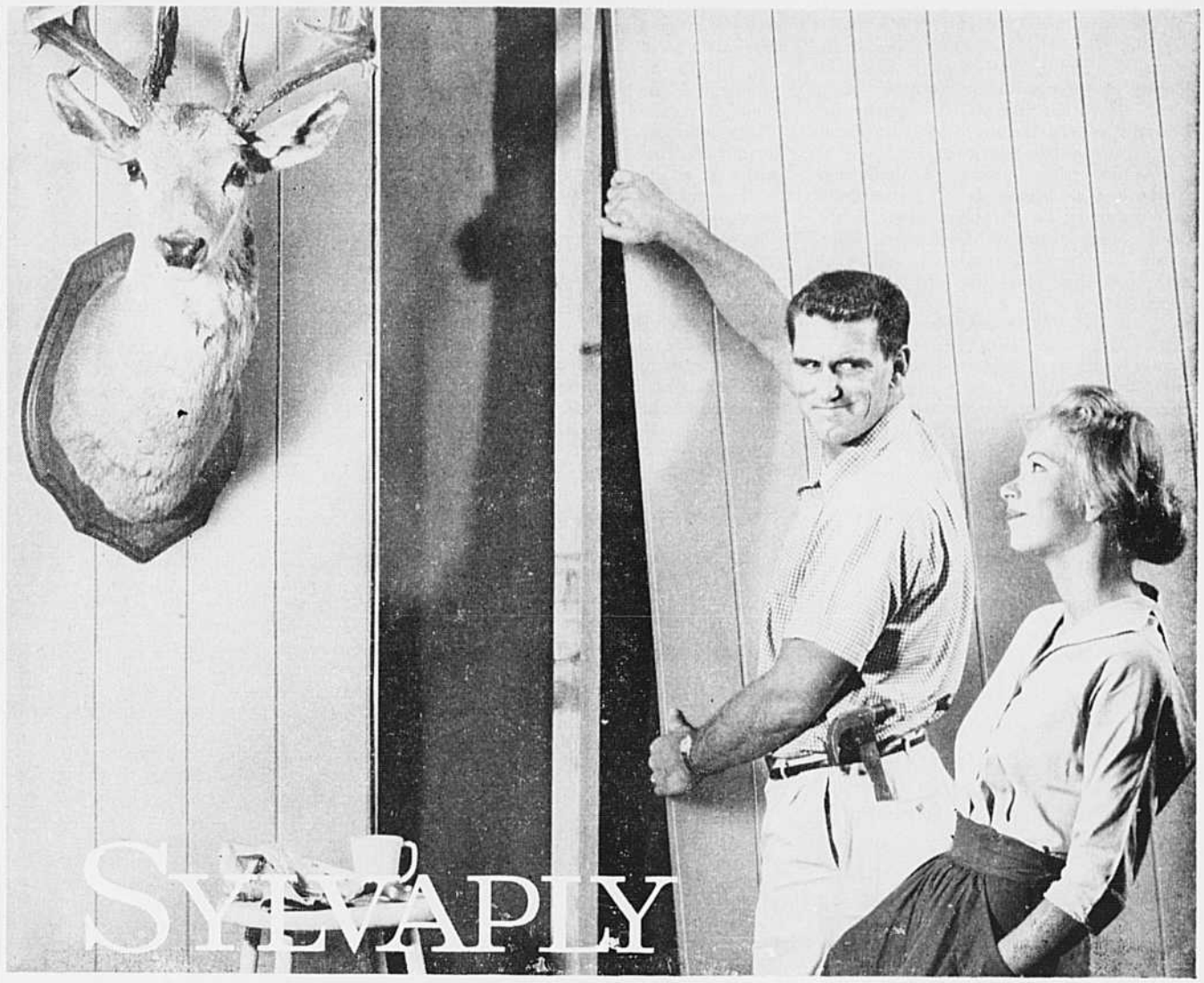
AUCUN autre homme que le Seigneur du lieu n'entre donc au harem. Aucun ?

« Il existe pourtant une exception », nous déclare un jeune médecin musulman qui a passé plusieurs années en Arabie Séoudite. Et cette exception est faite — depuis l'avènement de Séoud — en faveur du seul médecin, à condition qu'il soit musulman. Le Dr M... finit par se décider à nous faire ses confidences, en exigeant que son nom soit tenu secret, pour le cas où il voudrait retourner en Arabie Séoudite. « Car », nous avoue-t-il, « en trois ans, on peut faire fortune dans ce pays. Si je n'avais pas été d'abord à Djeddah et ensuite à Taëf, vous ne me verriez pas aujourd'hui dans cette clinique ultra-moderne qui m'appartient. Et je n'aurais pas un compte en banque qui peut me permettre de vivre des années, sans travailler. Il nous a fallu longtemps lutter, nous autres médecins, contre l'influence très forte des cheiks-sorciers, pour être admis dans les harems.

« L'Emir F... que j'avais connu étudiant à l'Université américaine de Beyrouth, m'avait nommé médecin de son harem. Il vit à Djeddah, au bord de la mer dans un palais des Mille et Une Nuits. Mais seul, sans ses femmes. En Europe, on se fait une fausse idée des harems. On se plaît à imaginer les princes orientaux au milieu de leurs épouses, concubines et esclaves. On ne sait pas que le « seigneur et maître » habite un palais et ses femmes un autre. Car l'homme qui a les moyens ne doit pas habiter sous le même toit que ses femmes. Les enfants mâles ne sont admis au harem que jusqu'à l'âge de sept ans. Au-delà ils sont enlevés à leurs mères. Je dois vous dire aussi qu'il n'y a plus d'eunuques dans les harems d'Arabie. Ils ont disparu en même temps que l'Empire Ottoman. Ce sont les « oum », les « mères », généralement vieilles, qui leur ont succédé. Elles répondent de leur vie de la bonne tenue du harem qui leur est confié. Le seul contact qu'elles ont avec l'extérieur, c'est par un judas d'où elles parlent avec les gardes qui veillent devant la porte bardée de fer du palais. Les « oums » sont toutes-puissantes, les princesses du sang les craignent, autant que les craignent les concubines et les esclaves. C'est en se basant sur leur rapport que l'émir punit celle des femmes de son harem qui ne se serait pas comportée selon les règles sévères. Aussi toutes les femmes du palais s'efforcent de plaire plus encore à la « oum » qu'au « seigneur et maître ». Leur sort dépend d'elle... »

Le Dr M... nous donne cette description du harem de l'émir : « C'est un grand bâtiment qui évoque une caserne turque. Il a été construit par un architecte damascain fidèle au style osmanli. Il donne sur la mer, mais les femmes ne peuvent la contempler : leur horizon se limite à leur jardin. Un grand jardin, il est vrai, mais entouré de tous côtés de murailles. A part les jasmins et les oeillets du Japon, les roses aux mille couleurs et les pensées, l'eau qui coule dans des rigoles de marbre, un petit morceau de ciel, c'est tout ce qu'elles peuvent admirer de la nature. Elles peuvent également se distraire en jouant avec de nombreux oiseaux aux couleurs chatoyantes enfermés dans leurs cages...

De l'extérieur, le palais-harem ressemble à une prison. Pas une fenêtre. Rien que la nudité tragique des murs. Et personne sur le trottoir qui longe, côté rue, le palais. Uniquement les géants noirs du Nejd qui montent la garde, armés de mitraillettes. Ils ont des ordres très stricts : tirer sur tout homme qui s'approcherait du palais. « La première fois que je m'y rendis », nous confie le docteur M..., « je tenais mon coeur dans ma main » tant j'avais peur. Mais l'Emir F.. m'avait envoyé un des gardes du palais, en même temps que sa voiture. Il a fallu parlementer longtemps avec la « oum » qui, de nature, est méfiante. Mais l'émir n'avait pas oublié de donner mon nom. J'étais appelé au palais pour y soigner une des concubines, qui souffrait d'une pneumonie. Elle avait dix-sept ans. C'était une Ethiopienne qui avait été à l'école chez les bonnes soeurs. Quand la « oum » m'eut introduit dans sa chambre, elle poussa un cri d'oiseau appeuré. Un homme dans sa chambre, et qui n'était pas le prince, cela n'était jamais arrivé ! La « oum » demeura debout, durant toute l'auscultation. Elle faillit se fâcher quand je demandai à la jeune malade de soulever sa chemise de nuit. Mais elle n'insista pas, car l'émir avait dû également lui faire comprendre qu'il ne fallait pas s'offusquer des curiosités du médecin. Mais elle devait rester là et ne le laisser, sous aucun prétexte, seul avec sa patiente. Je tiens à vous assurer que, durant tout mon séjour en Arabie Séoudite, je ne fus



...fait des envieux!

Lambrisser un sous-sol pour en faire une salle de jeux, mettre à profit l'espace inutilisé dans votre grenier en y aménageant une pièce supplémentaire . . . voilà bien le genre de travaux qui ont fait la réputation du contre-plaqué Sylvaply partout au Canada! Le Sylvaply est facile à utiliser, et il offre maintenant une gamme de surfaces décoratives – comme le "Trendwall" illustré ci-dessus – qui ajoutent, plus que jamais, à la beauté des pièces. Que vous ayez l'intention de faire le travail vous-même ou de le faire faire, voyez sans tarder votre marchand Sylvaply. Vous trouverez chez lui des plans gratuits, des conseils judicieux et le Sylvaply qui vous aidera à faire de votre maison un objet d'admiration . . . et d'envie!

SYLVAPLY, le bois préparé qui fait des prodiges!

Ce panneau de bois véritable, léger et résistant, est le matériau de construction le plus populaire au Canada, car ses applications sont innombrables à la maison, à la ferme et dans l'industrie. Pour chaque travail, il existe un panneau Sylvaply du type, de la qualité, de l'épaisseur et des dimensions appropriés. L'excellence du Sylvaply s'appuie sur une recherche constante et un contrôle rigoureux de la qualité. Les marchands qui le vendent connaissent leur produit et ses fabricants, et peuvent répondre de sa qualité. Recherchez, sur la tranche de chaque panneau, la marque du contre-plaqué à colle imperméable Sylvaply.

SYLVAPLY un guide pratique des BROCHURES ET PLANS GRATUITS

contre-plaqué SYLVAPLY

Demandez les plans gratuits Sylvaply à votre marchand de bois ou, si vous voulez recevoir le catalogue des plans gratuits, écrivez à MacMillan & Bloedel Sales (Quebec) Ltd., C.P. 650, Montréal.

MacMILLAN & BLOEDEL SALES
fournisseurs des marchands de bois d'un océan à l'autre VANCOUVER CALGARY EDMONTON WINNIPEG LONDON WINDSOR TORONTO OTTAWA MONTRÉAL RIMOUSKI QUÉBEC

pas, une seule fois, seul avec aucune de mes malades. Même si c'était une esclave. Ne croyez pas aux prétendu romans d'amour qui furent inventés de toutes pièces et qui eurent pour héros des médecins et des femmes de harem ; ce sont là que le produit d'une forte imagination de reporter...

« Après cette jeune Ethiopienne, c'est d'une princesse de sang que j'eus à m'occuper. La Princesse Badr souffrait d'un ulcère à l'estomac. Elle avait à peine seize ans. Il est vrai qu'en Arabie Séoudite, ce mal est fort répandu du fait que la nourriture y est particulièrement épicée. Sans parler des excès de table. J'ai compris de la princesse Badr que sa mère avait souffert avant elle d'un ulcère. Elle en est morte car, m'avouait naïvement la princesse, le cheig-sorcier qui l'avait soignée avait le « mauvais oeil et les djinns qu'il invoquait n'avaient pas répondu à son appel »... C'était à l'époque où en Arabie Séoudite les cheiks-sorciers s'efforçaient de guérir les malades en invoquant Salomon le sage, les djinns et les génies des sables. Leur moyen suprême était « el-kay-bil-nar », le fer chauffé à blanc. La mère de la princesse Badr — en dernier lieu — avait été traitée au « Kay ».

Les femmes, jusqu'à leur mort, ne sortent du harem que si leur « seigneur et maître », ce qui est très rare, les emmène en voyage : généralement dans un pays arabe, tel que l'Egypte, le Liban ou la Syrie. Elles ne vont pas en promenade — quand elles appartiennent à un harem princier — comme les épouses ou les concubines des simples citoyens. Un harem princier wahabite est un lieu d'où il n'est plus possible de sortir... sauf pour changer de harem. Ou en cas de répudiation. « Je ne vous cache pas qu'il y a des épouses qui souhaitent follement changer de maître », nous dit le Dr M..., « rien que pour avoir l'impression momentanée de recouvrer une certaine liberté. N'oubliez pas qu'un palais-harem est une cage dorée. Mais une prison quand même ».

III. — Blonde et pâle, Maria, la Polonaise, se mourait au milieu de cinquante autres concubines dans une luxueuse prison . . .

« J'ai tant vu et tant appris en Arabie Séoudite », nous confie le Dr..., « qu'il me semble avoir vécu plusieurs vies. J'ai passé plusieurs années à l'hôpital du Docteur T... à Djeddah. J'ai soigné un grand nombre de femmes, et dans les palais-harems et à l'hôpital. J'ai touché du doigt des drames terribles. Celui de Maria, la Polonaise, est le plus émouvant. C'était la seule étrangère que j'aie découverte dans le palais-harem de l'Emir S... »

Un matin, je fus appelé au téléphone par l'émir. Il me demandait de me rendre d'urgence à son harem. Sa Cadillac me prendrait dans une dizaine de minutes... Je fus reçu avec le cérémonial habituel. Mais la « gardienne » était (contrairement à l'habitude), aimable. Elle était même très bavarde.

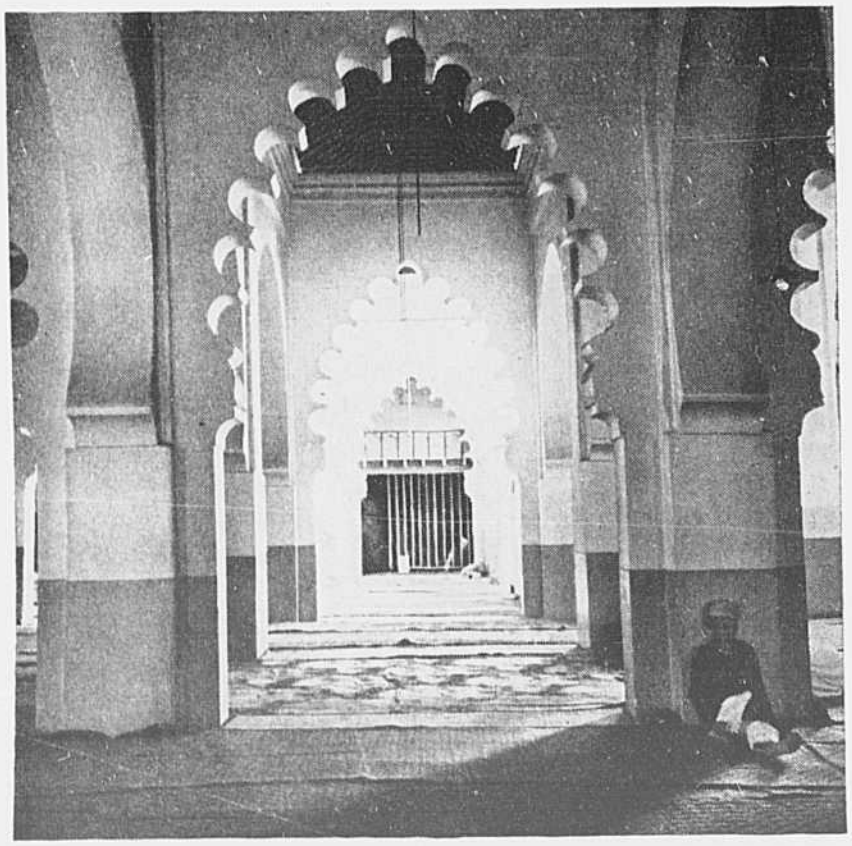
« Harem, quelle pitié », m'avait-elle dit dès le seuil de la porte, « la pauvre, c'est une étrangère et elle est très malade. Une fille qui est d'un pays lointain. Elle est blonde, blanche comme un agneau, et elle ne parle pas notre langue. C'est une « mécréante » que notre émir — qu'Allah lui donne longue vie — est allé chercher chez les « frangis » ».

Une étrangère, une Européenne. C'était la première fois que j'entendais parler de femme étrangère dans un palais-harem d'Arabie.

Oum Moustapha continuait : « Notre émir aime beaucoup les filles de peau blanche. C'est pourquoi vous ne trouverez de Noires, chez nous, que dans les cuisines ».

Sans frapper, Oum Moustapha me fit entrer dans une chambre où je découvris, étendue sur un lit, une jeune femme blonde d'une maigreur effrayante. Un cadavre vivant.

Je m'approchai doucement d'elle, comme on s'approche d'un moribond.



De toute ma carrière de médecin, je n'ai jamais vu de malade aussi squelettique.

La jeune femme tenta de se lever. « Parlez-vous français ? » me dit-elle dans un souffle. Comme je répondais affirmativement, elle eut un pauvre petit sourire. « Je m'appelle Maria et je suis polonaise ». Puis elle ajouta : « Merci d'être venu... »

Quelques heures après ma visite, et non sans une longue discussion avec l'émir... qui ne voulait pas que Maria quittât le palais, l'ambulance alla la chercher. Le soir même, après tous les examens de sang indispensables, j'étais fixé : Maria avait un cancer. Et elle était condamnée. L'émir m'avait appelé trop tard. Maria souffrait depuis longtemps. Et elle avait souffert en silence... Naturellement, je faisais tout ce que je pouvais pour lui dissimuler son mal. Mais elle se savait condamnée. Aussi me supplia-t-elle de demeurer auprès d'elle. Elle voulait me confier le drame de sa vie.

« Docteur », me dit-elle, « depuis des années, je souffre. Je n'ai personne à qui ouvrir mon coeur. Je n'ai même pas pu apprendre l'arabe, ne fût-ce que pour échanger quelques idées avec mes compagnes de harem. Nous étions une cinquantaine dans le palais de l'émir. La plupart de mes compagnes étaient des esclaves. L'émir avait quatre épouses en titre. Je n'étais qu'une concubine. Une fille qui avait cru au mirage de l'Orient. Mon histoire est la même que celle de toutes les Polonaises exilées sous ce ciel. Au lendemain de la chute de Varsovie, nous étions déjà sur les routes qui nous ont conduites d'abord en Iran et ensuite en Syrie, au Liban. C'est à Beyrouth que j'ai connu l'émir. Je dansais dans un night-club. Il était venu un soir. Je lui avais plu. C'est ce que le patron me confiait le lendemain en exigeant de moi d'être « gentille » avec l'émir qui n'offrait jamais de champagne (l'alcool étant strictement interdit pour un Wahabite) mais qui donnait des pourboires royaux aux garçons. Le patron, au mieux avec lui, me demanda quelques jours après si j'acceptais d'accompagner le prince à Djeddah où il m'offrait une existence de rêve. Vous pensez que je refusai. Je gagnais honnêtement ma vie comme artiste. Cela me suffisait. Et je n'avais qu'un rêve, celui de retrouver ma vieille mère, toujours à Varsovie. De temps à autre, je lui envoyais de l'argent. Mon père et mes frères avaient été tués à la guerre. Ma mère n'avait plus que moi. J'ai été élevée dans un milieu très bien pensant et je cachais à ma mère que j'étais devenue fille de cabaret.

Loin de se décourager, l'émir ne cessa de m'inviter à sa table. C'était un homme instruit. Il avait fait ses études à l'Université américaine de Beyrouth ; il s'était souvent rendu en Europe et en Amérique. Il se montrait très compréhensif. Mes malheurs le touchaient. Il alla même jusqu'à me promettre de faire agir le palais royal pour m'aider à faire venir ma mère en Orient. Il m'offrit des cadeaux de prix que je n'osais refuser, car il se montrait très délicat. Un soir, je devins sa maîtresse. Je m'étais mise à l'aimer. Il s'était montré très bon. Et je le suivis en Arabie avec la conviction que je m'évadais d'un milieu qui me donnait la nausée. C'était écrit, dit-on en Orient. Pourtant, en quittant Beyrouth, j'ai pleuré. Un pressentiment me serrait le coeur. J'eus l'impression d'échapper à jamais au monde civilisé...

Vous dépeindre ma vie de harem ! Imaginez-vous, docteur, une femme habituée à être libre, à marcher sous la pluie quand cela lui plaît, à se griller au soleil sur la plage, à fumer et à boire pour oublier, à courir les souks et à pleurer souvent, il est vrai. Mais qui était libre... Au harem, je n'étais plus qu'une esclave parmi tant d'autres esclaves guettant le bon plaisir du maître. L'émir ne me négligeait pas. Ses quatre épouses me firent la tête pendant des mois. J'étais l'étrangère, l'intruse. Un jour, l'émir tomba malade et l'on m'accusa de l'avoir ensorcelé... Je portais malheur « avec mes yeux bleus », m'expliquait quelque temps après l'émir en riant aux éclats. « Tu as failli être lapidée, si Oum Moustapha n'était pas intervenue. Mais nul n'aurait pu répondre de toi s'il m'était arrivé malheur », ajoutait-il.

Du matin jusqu'à une heure tardive la nuit, la radio du harem ne cessait de hurler les chansons d'Adel Wahab et de Oum Kaltoum. Et toutes mes compagnes de frapper des mains, de danser et de s'amuser entre elles. Quand j'essayais de m'enfermer dans ma chambre, on venait me chercher. « Allons danse, danse », me disait-on, « comme on danse dans ton pays ». Et j'étais obligée de danser. Je dois dire que quelques esclaves du harem m'avaient prise en amitié. J'étais comme elles. Avec cette différence que ces malheureuses n'avaient pas connu une autre existence et pour cette raison elles ne pouvaient réaliser le drame de leur condition. Tout leur bonheur consistait à plaire au maître. Elles ignoraient que d'autres femmes arabes luttaient pour conquérir leurs droits et se libérer des harems. Mais que pouvaient faire dans l'existence des filles qui ne savaient ni lire, ni écrire ? Et il m'est souvent arrivé d'envier leur insouciance. Toute la journée on rit dans les harems. Et les femmes s'amusent comme des enfants à se poursuivre derrière les arbres et à se lancer de l'eau puisée à pleines mains dans les bassins de marbre.

Mais, moi, qui aimais tellement lire, jamais un livre entre les mains. L'émir refusait d'en commander sous prétexte que les « choses écrites » ne sont pas admises dans les harems. J'étais devenue une odalisque, comme on en trouve dans les romans. C'était atroce. Je dépérissais. Que n'aurais-je donné pour que l'émir se débarrassât de moi !... » Maria transpirait à grosses gouttes. Je lui avais fait une piqûre. « Demain », la suppliai-je, « vous continuerez. Il vous faut du repos. Demain, vous irez mieux... »

« Demain, il sera trop tard, docteur. Vous êtes bon, vous... » Et sans que j'aie pu l'en empêcher, Maria m'avait saisi la main qu'elle porta à ses lèvres.

Elle passa une semaine à l'hôpital. L'émir ne vint qu'une seule fois à son chevet. Il la savait perdue pourtant, Mais il n'est pas digne d'un émir wahabite de pleurer au chevet d'une femme. Et c'était déjà beaucoup qu'il soit venu à l'hôpital. Sa visite avait fait du mal à Maria. Elle me l'avait dit : « Je ne veux plus que cet homme revienne. Je voudrais mourir avec l'impression d'être ailleurs, dans un hôpital d'Europe. J'ai trop souffert. Ces hommes blancs autour de moi, ces murs blancs, cette odeur d'éther, c'est la liberté, la sensation d'une délivrance ».

Maria mourut, au matin, à l'heure où le muezzin lançait son appel à la prière. J'ai fermé la fenêtre pour qu'elle n'entende pas ce chant d'un Islam dont elle avait beaucoup souffert. Mais Maria fut enterrée à la musulmane. Il n'y a pas de prêtre en Arabie Séoudite. Et même s'il y en avait, elle n'aurait pas été enterrée autrement, car elle appartenait au harem d'un émir...

Jugez vous-même! La SIMCA est-elle le meilleur achat au Canada dans le domaine des autos économiques?

Quelle autre auto détient 14 records mondiaux de rendement et d'endurance? Seulement la SIMCA. Quelle autre auto allie l'élégance parisienne et les intérieurs luxueux à l'économie d'essence remarquable? Seulement la SIMCA. Quelle autre auto donne un équipement standard qui comprend un étrangleur, un châssis soudé "UniGard", un filtre à huile permanent, une résistance à la rouille et plus encore! Seulement la SIMCA. La preuve? Chez votre dépositaire SIMCA!



Le prix suggéré au détail commence à $1817 Port d'Arrivée, Côte de l'Est. Accessoires facultatifs, transport, et Taxes Locales en plus.

SIMCA IMPORTÉE PAR CHRYSLER

IV. – L'Arabie Séoudite a une véritable reine mais, " sans visage " et " sans nom ".

"Elle habite au palais « al-Nassiriyah », nous confie Mme A..., la couturière libanaise, qui a eu l'insigne honneur d'approcher la reine, l'épouse No 1 de S. M. le roi Séoud Ibn Abdul Aziz. « Elle passe toute sa journée dans sa chambre à coucher, qu'on appelle « la chambre d'or ». Toutes les femmes du palais, en s'adressant à elle, lui disent : « Que tu aies longue vie ». La reine ne paraît jamais en public. C'est une souveraine « sans visage ». Nul homme ne l'a vue. Elle ne s'est jamais assise sur un trône. Au palais-harem, elle est le personnage No 1, que toutes les femmes entourent d'un profond respect. Et c'est tout. Dans d'autres pays arabes, plus modernes, la reine se montre en public : en Jordanie notamment, et en Egypte quand ce pays était encore une monarchie. En terre wahabite, la reine est un personnage inconnu de tous. On ne connaît même pas son nom, et nul n'oserait le demander. C'est un personnage sacré... »

« Si je vous parle d'elle », nous confie Mme A..., « une fois de plus je vous demande le secret. Je ne veux pas perdre ma clientèle de princesses. Et en Arabie Séoudite, on ne plaisante jamais. La reine, je ne l'ai vue qu'une seule fois. Elle m'a parue d'une allure très noble. Elle est née dans une tribu puissante du Hedjaz. Son père a été un grand guerrier. Il avait participé, aux côtés d'Ibn Séoud, à la conquête des provinces qui allaient constituer l'Arabie Séoudite. Elle est vieille. Elle doit avoir une soixantaine d'années.

« Comment vit-elle ? » C'est une question que je me suis souvent posée avant de l'approcher.

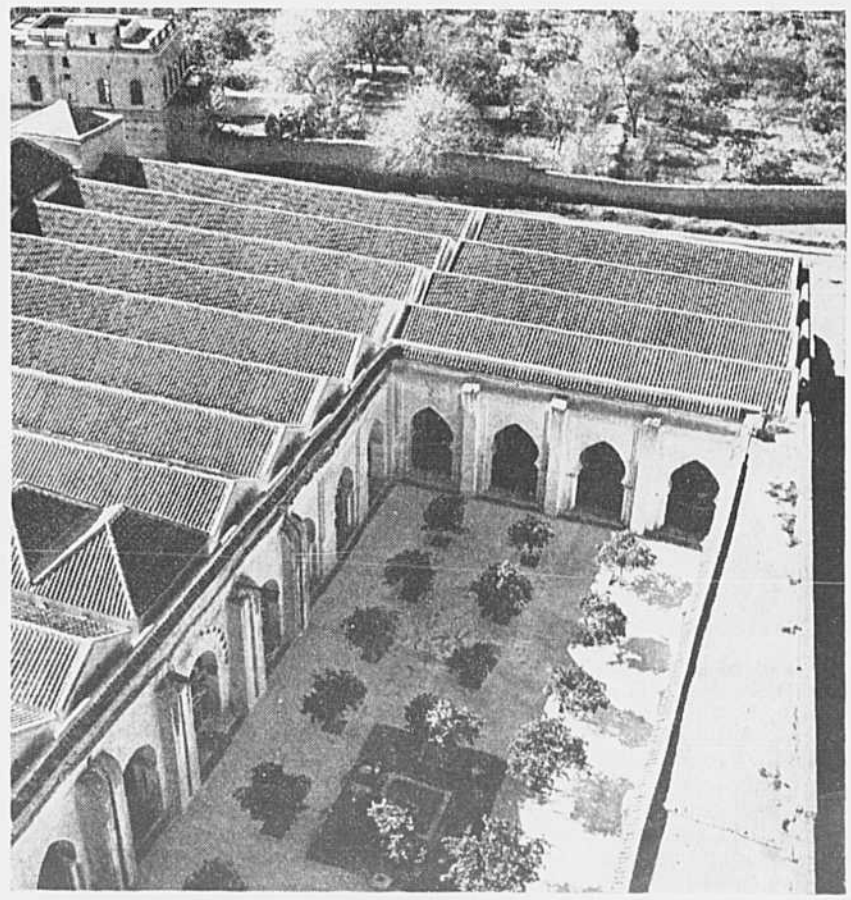
« Une des soeurs du roi — ma meilleure cliente — avait fait mon éloge auprès de S. M. la reine, qui exprima le désir de me voir. Elle devait me commander une robe, quelques jours après. Le prix : 20.000 livres libanaises (plus de 5 mille dollars).

S. M. m'avait reçue dans la fameuse « chambre d'or ». Je n'oublierai jamais l'éblouissement que j'avais eu en pénétrant chez l'épouse No 1 du roi Séoud. Je croyais vivre un conte de Schéhérazade. La reine était assise dans un fauteuil. Le lit, immense, était couvert d'un tissu de soie vert et or. Sur le plancher, un tapis de Chiraz qui devait valoir une fortune. Aux fenêtres, qui donnaient sur le jardin aux bosquets de roses, des rideaux toujours vert et or. Je baisai la main de la souveraine qui m'embrassa.

Devant la reine, se trouvait un plateau d'argent massif, avec des vases de cristal contenant des fruits. Je contemplais les plus belles grappes de raisin que vigne ait jamais portées. La reine me fit asseoir sur un coussin de damas à ses pieds. Auprès d'elle, se tenaient, comme des statues vivantes, deux esclaves vêtues de soie verte. La princesse H... m'avait accompagnée chez S. M. Elle aussi s'était assise aux pieds de la souveraine.

La « reine sans visage » d'Arabie Séoudite s'exprimait dans un arabe littéraire châtié. Je sus plus tard qu'elle était une des rares femmes de son pays à savoir lire et écrire. Son

[*Lire la suite page* 30]



AVA GARDNER, L'ÉTERNELLE VAGABONDE







par DENIS MORELLAN

I. — Arrivant du Sud avec un épouvantable accent, Ava Gardner tourne son bout d'essai en muet : "Elle ne sait pas jouer, elle est sensationnelle" s'écrient les producteurs

— On dit que je suis malheureuse. Mais je suis la seule vedette de Hollywood qui n'ait pas encore essayé de se trancher les veines du poignet, de prendre des somnifères en dose massive, ou, faute de mieux, de frapper un officier de police au menton. Hollywood est une ville de névrosés : je m'en vais.

C'était il y a cinq ans. La belle actrice Ava Gardner, la « Venus d'Hollywood », le « plus bel animal du monde » (« avec la girafe et l'okapi », commentait cruellement Orson Welles), décidait de s'exiler. Et elle partait pour l'Espagne, dans ce « pays lointain » qui pour les indigènes de Los Angeles représentait quelque chose d'à peu près aussi sauvage et éloigné que le pôle Sud. Mais Ava Gardner n'aime pas Hollywood. Et Hollywood dans l'ensemble le lui rend bien.

— Voilà Ava qui s'en va, cria quelqu'un tandis que le bateau s'éloignait et que l'actrice faisait de grands signes d'adieu : elle ne laisse rien derrière elle, et peu de choses devant.

Ce « rien » était fort exagéré. Cette jeune femme au visage mat, sensuel, fermement modelé, qu'éclairent d'étincelants yeux verts, laissait quand même derrière elle trois maris, une suite invraisemblables de scandales, et presque autant de déceptions.

Et pourtant, ce n'est pas par le scandale, comme beaucoup d'autres, qu'elle est entrée dans le cinéma. En fait, elle était une jeune fille très sage pour qui le seul mot cinéma n'avait même pas la saveur d'un fruit défendu. Son ambition, en ce temps-là, était d'être sténodactylo.

"Je te préférerais six pieds sous terre"

C'est qu'elle sortait d'une famille si puritaine que le mot « amour » même était proscrit de la conversation. Lorsqu'il fallait bien en parler, on le nommait d'une façon vague : on parlait de « lui » sans plus. Ava, née à Smithfield, dans la Caroline du Nord, la veille de Noël 1922, était la dernière de sept enfants. Son père, Jonas B. Gardner, menait une lutte difficile pour nourrir femme et enfants en cultivant quelques carrés de coton et de tabac. Il ne put résister à la dépression de 1930 et abandonna sa petite ferme pour travailler comme employé chez un meunier.

La mère d'Ava, Mary Elizabeth, était une forte femme, nourrie d'excellents principes, qui menait son monde à la baguette et tenait une petite pension de famille pour arrondir le budget.

— Je préférerais te savoir six pieds sous terre, plutôt que de te voir fréquenter un homme avant le mariage, répétait-elle en hochant la tête à sa fille.

Ava était d'ailleurs convaincue de l'excellence de ce point de vue. Si convaincue qu'elle était devenue parfaitement sauvage, s'enfuyant dès qu'à l'école les autres petites filles commençaient à raconter des histoires « osées ».

C'est dans cet état d'esprit qu'elle débarqua un jour à New-York, nantie de deux pull-overs, d'une jupe et d'un formidable accent du Sud, pour rendre visite à sa soeur Beatrice. Or Larry Tarr, le mari de sa soeur, était photographe. Et il trouva que sa jeune belle-soeur était fort jolie. Elle était en tout cas un très bon modèle. Il prit une douzaine de photographies, et les mit en vitrine pour attirer le client.

Mais le premier client qui se présenta ce jour-là était Barney Dunham, un « talent-scout » (dénicheur de talents) pour la M.G.M. Et si le talent de Larry Tarr en tant que photographe ne l'intéressait nullement, il voulait par contre avoir immédiatement soixante photos du modèle et son adresse.

— C'est ma belle-soeur, dit Larry Tarr, surpris.

— Bon, ne la perdez pas de vue. Et donnez-moi soixante photos.

— Mais je n'en ai que douze.

— J'en veux soixante. Débrouillez-vous. Je repasserai demain.

En repassant le seuil du magasin, Larry Tarr l'entendit qui parlait tout seul : « Un visage vibrant ! Vibrant comme je n'ai jamais vu ! »

"Elle ne sait pas jouer, elle est sensationnelle

Le lendemain, Barney Dunham, très excité, prit livraison des soixante photos, aperçut Ava Gardner en chair et en os, constata que les photos n'étaient pas trompeuses, lui cria de ne pas bouger, et repartit en courant poster les photos à l'adresse de la M.G.M.

— Mais qui est-ce, enfin, demanda Ava ?

— Cinéma, répondit laconiquement Larry Tarr.

Ava Gardner en fut presque scandalisée.

La réponse de la M.G.M. vint rapidement :

— Qu'attendez-vous pour prendre un bout d'essai ? câblait-on à Dunham de Hollywood.

Restait somme toute une formalité pour le « dénicheur de talent » : convaincre la M.G.M. que cette jeune fille au beau visage, à qui il avait à peine adressé la parole, avait aussi du talent. Restait aussi à la convaincre, elle, qu'elle était faite pour le cinéma, ce qui fut fait sans trop de difficultés : Ava sait parfois s'adapter aux circonstances exceptionnelles. Restait enfin à résoudre un problème mineur : l'accent de la jeune fille, si épouvantable que Barney Dunham avait du mal à comprendre ce qu'elle disait.

— Avec votre voix et votre accent, lui dit-il, vous pourrez toujours attendre mille ans avant de décrocher un rôle. Mais ça n'a pas d'importance : nous tournerons en muet.

— Mais après ?

— Après ? oh, on voit que vous ne connaissez pas Hollywood.

Ce bout d'essai en muet était une idée géniale. Et Hollywood fut à la hauteur :

— Elle ne sait pas jouer, elle est sensationnelle, qu'elle vienne immédiatement, écrivit la M.G.M.

Deux jours plus tard, Ava Gardner s'embarquait pour Los Angeles. Hollywood fit le reste. Barney Dunham avait parfaitement raison : aucun accent du monde ne pouvait rebuter les spécialistes en maquillage et autre de la capitale du cinéma. En trois mois, Ava passa entre les mains de professeurs de diction qui lui firent découper chaque mot en syllabes détachées, puis entre les mains d'esthéticiens qui lui découpèrent les sourcils, allongèrent les yeux, remodelèrent la bouche, ciselèrent la coiffure. Elle aurait pu en ressortir une pâle réplique des beautés standard à la mode. Mais vraisemblablement sa beauté naturelle était résistante : elle en ressortit plus belle encore. Cette fois Ava Gardner était née. Restait à savoir ce que cela allait donner sur un écran.

Un tout petit homme très drôle

Son premier film, « Whistle Stop », avec George Raft, fit réaliser aux producteurs autant qu'au public qu'elle avait assez de sex-appeal pour faire fortune. Et de fait, on lui donna des rôles de plus en plus importants.

Mais entre-temps, elle avait rencontré un petit homme au faîte de sa popularité à Hollywood : Mickey Rooney. Certes, il n'était pas très grand : Ava le dépassait d'une bonne tête et lorsqu'ils tournaient ensemble, il se juchait sur un tabouret haut. Mais il était la coqueluche du cinéma : il était irrésistiblement drôle.

— C'est un charmant petit garçon, déclara Ava.

Leur lune de miel fut pour le moins originale : le studio, craignant quelque fantaisie de la part de ce couple peu conformiste, leur avait adjoint un chaperon agent de presse avec l'ordre de ne pas les quitter d'une semelle.

— En descendant le matin, on était sûr de le trouver à son poste pour le petit déjeuner. On le retrouvait encore pour le déjeuner, en promenade, à dix pas derrière nous, et au dîner. Et la nuit, s'il l'avait pu, il aurait campé devant notre porte, dit l'actrice.

Mickey Rooney, qui avait ses entrées dans tout Hollywood, présenta sa femme partout. Celle-ci perdit peu à peu les derners restes de « province » qu'elle avait rapporté du Sud. Malheureusement, si Rooney avait tout pour plaire, il avait au moins un grave défaut : c'était un enfant aimant avant tout mystifier une audience. Du moins, est-ce ainsi qu'Ava Gardner finit par le juger :

— Finalement, je n'étais ni une épouse ni une compagne, mais seulement un auditoire attentif et étonné.

Et l'actrice de conclure :

— A part cela il était charmant. Et il aurait eu un corps magnifique s'il avait eu quelques pouces de plus...

Seize mois après, en 1945, ils étaient divorcés, et Ava Gardner définitivement lancée. Elle venait d'ailleurs de rencontrer un séduisant virtuose de jazz et chef d'orchestre : Artie Shaw.

Dostoïewsky et Tolstoï pour le voyage de noces

Artie Shaw était un intellectuel. A Hollywood, cela suffisait amplement pour qu'on le traite de « snob ». S'il aimait le jazz, il aimait aussi les symphonies classiques, et admirait Dostoïesky. Le malheur voulut qu'il entendît faire partager ces goûts à sa femme. Ava Gardner était arrivée à Hollywood avec un seul livre dans sa valise : c'était « Autant en emporte le vent », qu'elle rapportait du Sud. Shaw en fut horrifié.

— Tiens, dit-il en lui tendant une pile de livres : voilà qui est beaucoup plus utile. Tu verras que ça t'intéressera.

La pile comprenait les ouvrages de Tolstoï, Dostoïewsky, Sinclair, Lewis, Theodore Dreiser et Thomas Mann. Ce qui aggravait la situation, c'est que Shaw les avait emportés avec lui en voyage de noces pour les faire lire à sa femme. Obéissante, Ava lut tout.

— J'ai bien cru que je n'y arriverais jamais, soupire-t-elle.

Un jour, Artie Shaw la trouva en train de lire « Ambre ». Sans un mot, il arracha le livre de ses mains, puis lui dit, très calme :

— Si je te retrouve en train de lire ce genre de bêtises, tu n'es plus ma femme.

Il faut croire qu'Ava Gardner continua à lire ce « genre de bêtises » plutôt que Thomas Mann, car un an après le mariage, le divorce était prononcé. De tels efforts intellectuels avaient d'ailleurs fini par mener l'actrice au bord de la dépression neuveuse. Il fallut qu'un psychiatre y mette bon ordre. Elle eut au moins une consolation : quelque temps plus tard, Artie Shaw épousait Kathleen Winsor, une femme écrivain, qui était incidemment l'auteur d' « Ambre ».

— Mais Artie Shaw m'a malgré tout beaucoup appris, dit Ava Gardner. J'ai gardé de lui une impressionnante discothèque classique, et grâce à lui, j'ai lu « Mort dans l'après-midi », ce qui me donna plus tard de quoi ne pas avoir l'air complètement idiote devant Hemingway. Et puis lui au moins, il était sincère : il a épousé toutes les femmes qu'il a aimées. Cette sincérité lui valut d'être marié sept fois.

Ava Gardner, pour sa part, décida que le métier d'acteur était incompatible avec le rôle de mari.

— Je me remarierai, déclara-t-elle à qui voulait l'entendre, avec n'importe qui, mais surtout pas avec un acteur.

Et là-dessus, elle se dépêcha d'épouser Frank Sinatra.

II. — Pour l'Espagne, Ava Gardner est " La Bruja ", la Sorcière, celle qui ensorcelle toros, toreros, et danseurs de flamenco

Frank Sinatra avait connu ses heures de gloire. En tant qu'acteur bien sûr, mais surtout en tant que chanteur : il avait été « l'homme à la voix d'or » qui donnait à toutes les femmes le soir « l'impression de leur souhaiter bonne nuit en les embrassant sur le front, avant de les border dans leur lit et de quitter la pièce sur la pointe des pieds. »

Mais en 1950, cette gloire avait un peu passé d'éclat.

— Sinatra, vous savez bien, ce chanteur qui avait une si jolie voix, disait-on de lui.

Rageur, batailleur, le visage perpétuellement en mouvement, il lui arrivait de passer des soirées entières en compagnie de quelques bouteilles de whisky.

— Je suis Sinatra ! Vous entendez ? Sinatra !

C'était le seul discours qu'il tenait ces soirs-là.

C'est alors qu'Ava Gardner, nouvellement divorcée d'Artie Shaw, le rencontra un jour chez des amis communs, à Palm Springs.

Apparemment, ils furent l'un pour l'autre une découverte. Leur départ, dans la voiture de Sinatra, fit beaucoup de bruit, d'abord parce qu'il eut lieu une heure à peine après leur arrivée, ensuite et surtout parce que Sinatra salua ses hôtes en tirant des coups de revolver à travers la vitre de la voiture.

Des lunettes noires pour cacher des yeux au beurre noir

Commencée sous de tels signes, l'idylle ne pouvait qu'être exceptionnelle. Elle le fut. Et dépassa même toutes les prévisions en ce sens.

Le mariage devait avoir lieu le 6 novembre 1951. Personne ne manquait à l'appel ce jour-là : témoins, officiels, amis, confrères, et une belle proportion de curieux. Personne, sauf les intéressés eux-mêmes : ils s'étaient disputés.

— Jamais je ne t'épouserai, répétait encore Ava Gardner en fin d'après-midi.

Vers le soir, le calme se fit, et le mariage fut reporté au lendemain. Tout, cette fois, se passa bien. La mariée était ravissante. Elle avait l'air aussi heureuse qu'à ses deux précédents mariages.

Cela dura 15 jours. Puis le couple se transforma en ouragan, faisant déferler sur toute l'Amérique une impressionnante série de manchettes de journaux, toutes plus extraordinaires les unes que les autres. Celle qui causa le plus de sensation fut celle où l'on apprit que Frank Sinatra avait jeté sa femme et Lana Turner à la porte en pleine nuit.

Mais il allait y en avoir d'autres de ce genre. Un jour, c'était Ava Gardner qui sortait en plein hiver avec des lunettes noires et ne les quittait plus pendant 15 jours : elle avait les deux yeux au beurre noir. Un autre jour, en plein été, elle portait des manches lui couvrant les bras jusqu'au poignet pour cacher une floraison d'ecchymoses.

Mais entre deux disputes, les époux s'adoraient. Séparés, ils parcouraient des milliers de milles pour se voir pendant quelques heures. Ce qui ne les empêchait pas, à Reno, d'ameuter l'opinion publique par une spectaculaire bataille à coups d'oreillers.

Sur le plan professionnel, la cote d'Ava Gardner avait sensiblement baissé au Box Office de Hollywood. Sa popularité aussi d'ailleurs : on parlait de « tigresse », de « tourbillon ». Elle n'était plus la « Vénus de Hollywood », et elle n'était pas encore « le plus bel animal du monde ».

— Etre star m'ennuie. Je n'ai pas besoin d'argent, confessait d'ailleurs l'actrice.

Son visage mat, un peu lourd, aux grands yeux verts, n'en subjuguaient pas moins ceux qui l'approchaient. Robert Mitchum en devint inhabituellement timide.

— Oserais-je lui demander un rendez-vous ? demanda-t-il lors du tournage de « My Forbidden Past » à Howard Hughes, directeur de la R.K.O.

— Oser ? Mais il n'y a pas une minute à perdre ! Sinon on croira que vous n'êtes pas normal ! lui répondit le milliardaire qui s'était d'ailleurs fait chevalier servant de la vedette.

Louis B. Mayer était aussi sous le charme :

— Je ferai de vous une autre Garbo, lui dit-il.

— Ah non ! s'exclama Ava: j'ai envie d'être heureuse, moi !

Mais de Greta Garbo, elle avait au moins pris l'allure mystérieuse, les éternelles lunettes noires, et la hantise d'être reconnue ; Frank Sinatra lui avait appris que les gens — malgré les bienfaits de la publicité — doivent quand même conserver une « vie privée ». Cela valut à un photographe, à Acapulco, de recevoir le poing de Sinatra au menton.

— Et maintenant, laisse ce film ou je t'assomme, prévisa leur garde du corps mexicain.

" La Bruja " : la Sorcière

Les batailles de Sinatra contre Gardner étaient de plus en plus abondantes pour la grande joie de milliers de *fans* en quête de sensations fortes. Dans cette atmosphère de calme, de sérénité et de compréhension réciproque, la tension atteint son point culminant une nuit de 1952, quand l'inspecteur de garde au commissariat de Beverley Hills, stupéfait, vit entrer une jeune femme hagarde, vêtue d'un manteau jeté sur une chemise de nuit déchirée :

— Protégez-moi, mon mari me bat...

— Mais qui êtes-vous, Madame ?... demanda l'inspecteur.

— Mme Sinatra, Ava Sinatra.

— Bon. Ecoutez, vous allez rentrer chez vous...

— Mais je ne peux pas, interrompit l'actrice : il m'a jetée dehors !

Par la même occasion, Frank Sinatra avait téléphoné à son avocat, le réveillant au milieu de la nuit, pour demander le divorce.

C'est ainsi qu'Ava Gardner, fustigeant Hollywood, partit pour l'Espagne sans idée de retour.

« Frank était un charmant garçon la plupart du temps, mais la plupart du temps seulement, explique-t-elle. En fait, nous aurions pu être très heureux si j'avais voulu le partager avec toutes les autres femmes. Mais je ne voulais pas. »

Le quatrième homme allait bientôt entrer en scène, après un certain nombre de chassés-croisés: Walter Chiari, le « comique No 1 » d'Italie, qu'on décrivait avec enthousiasme comme « une mèche noire sur un front intelligent ».

En attendant, elle avait acheté près de Madrid une étonnante demeure, mi-villa, mi-château, comprenant seize pièces et des toits en terrasse. Construite près du petit village de La Morejala, sa plus curieuse caractéristique était de ne posséder ni l'électricité ni (surtout) le téléphone. Les invités y

[*Lire la suite page* 37]

LES PLUS BELLES VACANCES DE VOTRE VIE

L'Ontario vous offre un magnifique panorama. Endroits intéressants, villes trépidantes d'activité. Pour les plus belles vacances de votre vie, postez ce coupon.



explorez L'ONTARIO

GRATIS GUIDE DU TOURISME EN ONTARIO
Ce prospectus donne une liste complète des lieux à visiter et des endroits où loger à des taux raisonnables.
ONTARIO TRAVEL,
778 PARLIAMENT BLDGS., TORONTO, ONTARIO



NOM _____
RUE _____
VILLE _____ PROV. _____

CONNAISSEZ MIEUX L'ONTARIO

MINISTÈRE DU TOURISME ET DE LA PUBLICITÉ DE L'ONTARIO, Hon. Bryan L. Cathcart, Ministre

Le champion des rescapés

"Décapité" par les Japonais, il y a 14 ans, il travaille aujourd'hui paisiblement dans sa ferme

par Bernard Morrot

Les médecins anglais sont en majorité. Mais il y a aussi des Américains, des Français, des Indochinois, des Hindous. Tous les praticiens présents ce 10 juillet 1945 à Dibrugarassan (Inde) ont voulu assister à l'opération.

La salle qui les contient est trop petite. Il fait chaud. De temps en temps un médecin sort, fait quelques pas dans le couloir, et, silencieusement, reprend sa place près de ses confrères.

C'est le chirurgien de l'hôpital, un Anglais, qui opère. Il a le front ruisselant de sueur. Il ne quitte pas des yeux la plaie qu'il vient de rouvrir largement à la base de la nuque du patient :

— *Bad*, murmure-t-il.

Mauvais. C'est ce qu'il a dit, la veille à l'homme qui maintenant, inconscient, est étendu sur la table d'opération.

— Mauvais, mon vieux, très mauvais. Votre blessure est infectée, vous êtes dans un état physique déplorable. Si on essaye de vous « remettre à neuf », vous risquez d'y rester. Je préfère vous laisser comme vous êtes et bien nettoyer la plaie. Comme ça, aucun danger. Bien sûr, vous ne serez pas comme avant, mais...

Le blessé est un homme de petite taille, un soldat français dont le visage disparaît sous un amas de pansements. Il a coupé la parole au chirurgien.

— Je ne veux pas rester infirme. Je vous en prie. Allez-y. Moi je n'ai pas peur.

La discussion a duré un long moment. Presque excédé, l'Anglais a fini par capituler.

— Eh bien ! d'accord. Mais tenez, écrivez : « C'est pleinement conscient des risques courus que j'accepte d'être opéré. » Signez. Merci.

L'homme de l'art est parti en haussant les épaules. Le blessé l'a regardé s'éloigner en essayant de sourire. Pour l'instant, il n'est pas très solide, Fernand Cron, soldat de première classe à la 6e compagnie du 3e régiment de tirailleurs tonkinois.

Depuis son arrivée à l'hôpital, des centaines de personnes sont venues le voir, il a entendu des mots qui l'ont surpris : « héros... miraculé... extraordinaire... inimaginable », il a essayé en vain de se redresser quand le général Sabatier a épinglé sur sa chemise la médaille militaire et la croix de guerre avec palme. Sa blessure à la nuque l'empêche de dormir : il sait seulement que si l'on refuse de l'opérer, il va rester infirme toute sa vie.

" Rendez-vous compte . . . "

Toutes les forces qui lui restent, il les a employées lors de ses discussions avec le chirurgien anglais.

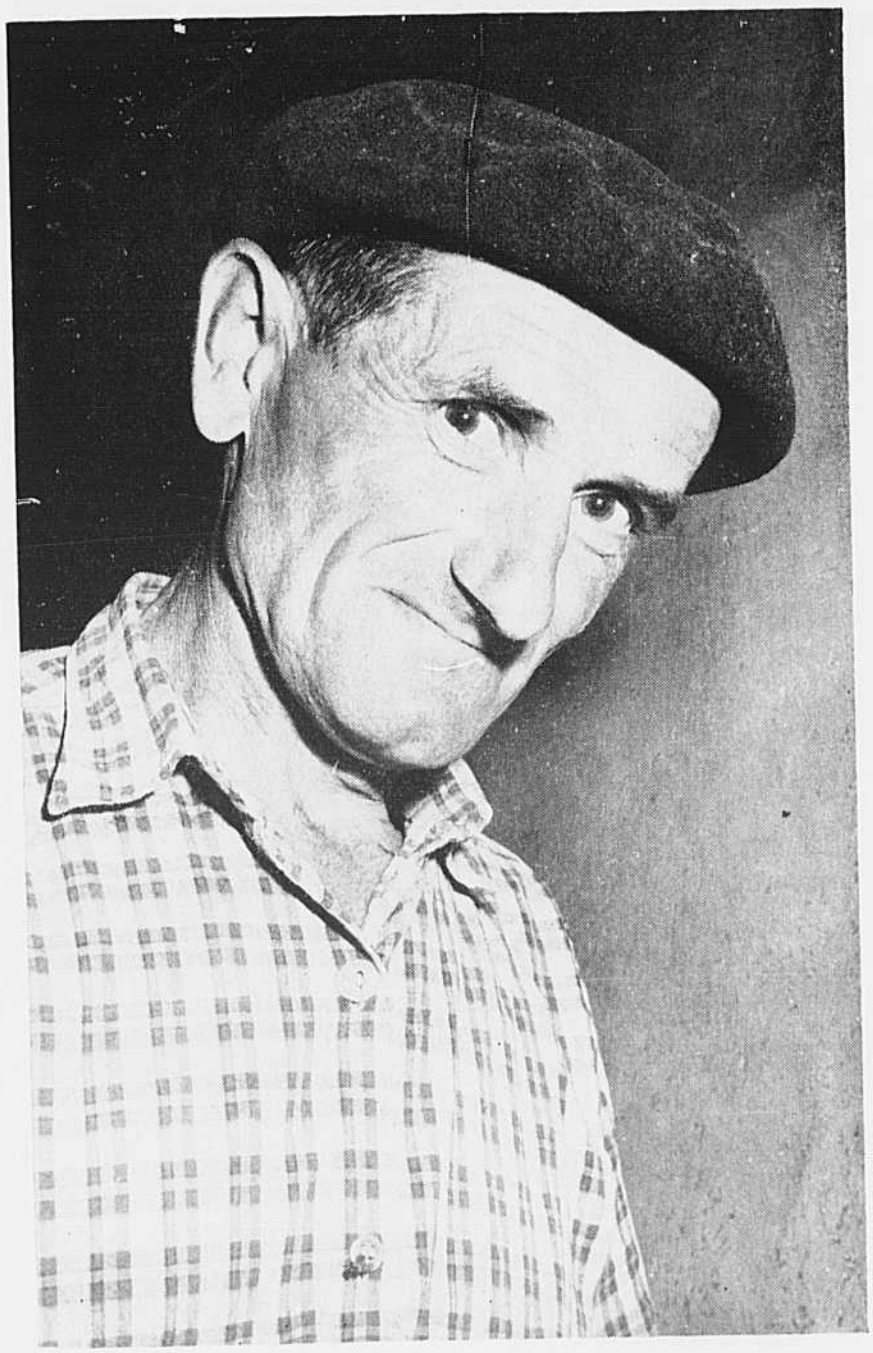
« Vous en demandez trop à votre bonne étoile, a dit un jour ce dernier, si vous vous en tirez, même avec un peu de casse, ce sera déjà bien : rendez-vous compte, mon vieux, vous êtes un décapité... »

Un décapité... Fernand Cron a frissonné. Il est presque content de ne pas pouvoir dormir. Parce que dès qu'il s'assoupit, il revoit « la » scène avec une précision effrayante, il sent sur sa nuque le contact du métal froid.

Dans la matinée du 15 juillet, les infirmiers sont venus le chercher et quand est arrivé le moment de l'anesthésie, Fernand Cron a compris que, cette fois-ci, il ne pourrait échapper au cauchemar. Les blouses blanches rassemblées autour de lui ont perdu leurs contours et se sont muées en une sorte de haut mur qu'il a tout de suite reconnu...

Les murs et les créneaux du fort de Dong-Dang sont peints en blanc.

Fernand Cron a 47 ans. C'est un petit homme sec, au visage tanné par le soleil. Il vient de gagner un concours organisé par une chaîne de radio. Tout simplement en racontant une histoire. Son histoire. Les concurrents qui lui étaient opposés avaient vécu des aventures extraordinaires. Comparées à l'odyssée de de Fernand Cron, elles paraissent presque banales... Dans son village de Charente, il a repris depuis quatorze ans son existence de paysan. Ses treize ans de vie militaire s'estompaient peu à peu dans son esprit. Mais cette histoire, l'une des plus extraordinaires de la dernière guerre, mérite d'être racontée comme si elle était arrivée hier. Car Cron reste aujourd'hui encore le champion de France des rescapés.



FERNAND CRON, le mort bien vivant.



FERNAND CRON a repris sa vie de cultivateur. Il a aujourd'hui huit enfants. La guerre est loin.

L'édifice, construit au sommet d'une colline, dessine de sa large masse uniforme les bâtiments de l'administration et les paillotes des indigènes. Tout autour, il y a la brousse.

Les Japonais tirent sans arrêt

Durant la nuit, du 8 au 9 mars, personne n'a dormi. Les postes de garde ont été doublés et le commandant Soulié, qui commande les 190 hommes de la garnison n'a pas quitté le téléphone. L'avance des Japonais est fulgurante dans tous les secteurs. Venant des Indes, de Birmanie, les soldats nippons, chassés de leur éphémère empire asiatique, déferlent sur l'Indochine.

Lang-Son, la dernière ville avant la frontière chinoise, est tombée. Peu à peu, les communications avec les postes voisins de Dong-Dang deviennent impossibles. Le commandant Soulié sait que d'une minute à l'autre les Japonais vont attaquer. Tout est prêt. L'officier ne se fait aucune illusion sur l'issue des combats : ce n'est pas avec deux canons de 75, quatre mitrailleuses et 190 fusils que l'on peut arrêter une invasion. En principe, la garnison de Dong-Dang a pour tâche de repousser les pillards venus de Chine. On se battra tout de même...

A 9 heures du matin, le commandant Soulié fait appeler le téléphoniste Fernand Cron, qui attend des ordres dans un bureau du rez-de-chaussée.

— Faites rassembler tout le monde dans le fort. Je crois que ça va barder...

A peine Cron est-il sorti du bureau que la canonnade commence. Un obus détruit la pièce qu'il vient de quitter. Le plus vite possible, s'éclairant avec une lampe tempête, il descend jusqu'à la galerie souterraine et, de là, téléphone aux occupants des bâtiments voisins. Les Japonais tirent sans arrêt ; les paillotes volent en éclats, des murs s'écroulent, les indigènes se ruent au milieu de la fumée jusqu'à l'entrée du fort. Déjà les Français ripostent.

Dans l'après-midi, neuf Japonais placent des échelles sur la façade du fort. Une dizaine de soldats sortent et un combat à l'arme blanche s'engage. Les neuf Japonais sont tués. Les Français laissent sur le terrain les cadavres du sergent Absalon et de l'ordonnance du commandant. La nuit est calme. Des deux côtés, on s'observe.

Le 10, c'est un dimanche, le sergent comptable Salmon réunit quelques soldats.

— Il me faut des volontaires pour aller enterrer les morts.

Cron se propose. A cinq, sous le tir des mitrailleuses japonaises, les Français inhument leurs camarades devant le fort.

Enfin, dans la nuit du 11, les Japonais donnent l'assaut. Le fort est presque complètement détruit par les obus. Un des canons est inutilisable. A l'aide des brûlots, les défenseurs s'éclairent tant bien que mal et attendent que les Japonais pénètrent sur l'espace découvert devant le fort pour tirer : l'ordre a été donné de ménager les munitions. Le commandant Soulié s'écroule, tué net. Le capitaine Anos prend la direction de l'opération.

A l'aube du 12, le fort n'est plus qu'une sorte de masse informe et grise, qu'un nuage de poussière et de fumée enveloppe. Il n'y a que huit morts de plus depuis la veille. Les blessés sont nombreux, mais à part deux ou trois, ils sont encore capables de se servir d'un fusil.

Après une visite aux créneaux défoncés, le capitaine Anos donne l'ordre d'arrêter le tir. Il charge Cron et un sergent-chef de rassembler tous les documents du fort dans la galerie souterraine et de les détruire. Et puis, le drapeau blanc est hissé.

Lentement, les Japonais sortent des fourrés, s'approchent du fort d'où les survivants sortent un à un, portant leurs blessés et leurs morts.

Un compliment et une balle

Pendant ce temps, les officiers japonais sont allés chercher des chaises et les ont rangées en demi-cercle devant le fort. Puis ils se sont assis et ont invité le capitaine Anos à s'asseoir en face d'eux. La conversation s'engage en anglais.

— Nous vous félicitons pour votre courage, monsieur, dit le général japonais. Allez donc dire à vos soldats que nous sommes fiers d'avoir combattu des hommes aussi braves. Dites-leur qu'ils sont de véritables lions...

Quand le capitaine Anos revient, un officier se lève et se place derrière lui. Le général fait un signe. L'officier tire son sabre et frappe le capitaine qui s'écroule. Un second officier se lève et l'achève d'une balle dans la tête.

La « cérémonie » (les Français, impuissants et désarmés, ont eu l'impression d'assister à la célébration d'un rite) n'a pas duré plus d'une minute. Le général se lève, suivi des officiers...

A partir de ce moment, l'attitude des Japonais change. Les frappant à coups de pied ou à coups de crosse, ils emmènent cinquante des 180 prisonniers et, après les avoir étroitement attachés deux par deux, les enferment dans le magasin de la douane. Cron fait partie du groupe. Il reconnaît parmi ses compagnons une dizaine de Français, les deux employés des postes et les deux Indochinoises, maîtresses du commandant Soulié et du capitaine Anos.

Dans une tranchée de D.C.A.

De temps en temps, un soldat entre dans le magasin et déshabille brutalement le prisonnier dont les vêtements lui conviennent. Cron ne peut garder que son slip et ses chaussures.

A 9 heures du soir, ils sont emmenés sur la route qui va à Lang-Son. Ils ne marchent pas longtemps. Cinquante ou soixante pieds à peine.

Une tranchée de D.C.A. a été creusée dans une clairière. Les prisonniers, les mains liées dans le dos, reçoivent l'ordre de s'agenouiller au bord de la tranchée.

Les officiers et sous-officiers japonais ont assisté de loin aux « préparatifs ». Ils s'approchent. Cron les voit tirer leurs sabres. Une peur atroce le saisit. Il pense : « Ce n'est pas possible, ils ne vont pas faire « ça ».

En se penchant un peu, il aperçoit au bout de la file, à gauche, un officier brandir son sabre au-dessus de la tête d'un Indochinois. Le corps du tirailleur bascule de lui-même dans la tranchée.



A l'hôpital, les infirmiers indiens et les médecins venaient contempler la blessure.

Le silence est soudain brisé par un cri aigu : une des deux femmes a roulé sur elle-même. Deux soldats se précipitent et la criblent de coups de baïonnettes.

Sur sa nuque, le fil du sabre

La tuerie reprend. Cron envie son camarade Bravaqui qui, à sa droite,

[*Lire la suite page 36*]



CINEMA

STAR, NONNE ET EPOUSE

● June Haver, devenue Mme Fred MacMurray, nous ouvre son coeur : « Mon mari est merveilleux ».

par François de Montfort

« Non, je ne regrette rien. Ni ma carrière d'artiste, ni le couvent des Soeurs de la Charité. Les deux m'ont appris beaucoup de choses, notamment à savoir ce qu'était le mal. Un peu d'expérience ne nuit pas au bonheur. Aujourd'hui, je suis, je me sens parfaitement heureuse. J'ai un mari merveilleux. J'ai deux fillettes ravissantes. Par chance, nous avons aussi un peu d'argent, ce qui nous permet de nous rendre souvent en Europe et, en Amérique, de recevoir souvent nos amis.

« Franchement, je ne me plains pas. J'ai certainement un sort très enviable. Ne croyez pas quand même que tout m'est arrivé facilement. Ce n'est pas vrai. J'ai dû lutter. J'ai souffert aussi sentimentalement. Mais c'est le passé et le passé est mort. Inutile d'en parler. »

Sept mois

June Haver se tait. Elle reste quelques minutes songeuse devant son verre de champagne. Son mari, Fred Mac Murray, se tait aussi. Tout autour de nous, ce ne sont que chansons, cris et fête. L'Acapulco n'engendre pas la mélancolie. Gaby, le patron, passe plusieurs fois devant notre table avec un tambourin.

A l'un de ses passages, sans lui demander son avis, il donne un tambourin à June. Alors celle-ci sort de son silence, oublie définitivement le passé qui était un peu remonté à la surface et se met au diapason de la fête. Elle n'est plus maintenant qu'une touriste parmi les autres touristes qui sont là.

Encore un peu de temps et elle coiffe un chapeau de papier tandis que Fred lance des confetti sur des voisins de hasard. C'est la vie qui reprend ses droits, la vie du « gay Paris » dont l'ancienne nonne, June, pendant huit jours, a été la vedette.

Pendant sept mois, en effet, June Haver, glamour girl d'Hollywood, a été dans un couvent. Et ce, tout à fait volontairement.

Une starlette parmi cent autres

C'était en mars 1953, à Hollywood.

Dans son bureau, un producteur qui veut lui faire tourner un petit rôle, interroge June :

« Alors, June, c'est vrai que vous entrez en religion ? »

« Oui. »

« Dans quel film ? »

A ce moment-là, dit la légende, June se mit à pleurer. Si le prolongement de cette petite histoire nous laisse sceptique, par contre nous croyons bien volontiers à son début. Comment, en effet, le Tout-Hollywood aurait-il pu croire que June Haver allait effectivement entrer en religion ?

Elle était arrivée trois ans plus tôt, starlette parmi toutes les autres starlettes, avec sa petite frimousse et son corps comme seul capital. Une jolie frimousse et un joli corps d'ailleurs : June Haver est blonde avec une poitrine bien rembourrée, un regard canaille que lancent deux beaux yeux noirs. Bref, à l'époque de Marlyn Monroe, elle fait partie du peloton de jolies filles qui loin derrière — car qui est comparable à Marilyn ? — peu espérer ramasser quelques miettes.

Elle avait (aussi) du talent

Hollywood est, à ce moment-là, en pleine folie. C'est l'heure des villas-piscines, en forme de piano, d'accordéon ou de guitare. Dans les surprise-parties, il est de bon ton de tirer des coups de revolver. Cher vieil Hollywood, toujours aussi excentrique et gai...

June Haver, dans cette ambiance, ne perd pas le nord. Tout ce qu'on peut faire sans outrager la bienséance, elle le fait. C'est le meilleur moyen d'attirer l'attention sur elle. Aujourd'hui encore, c'est ce que font toutes les starlettes dans la capitale du cinéma.

A ce petit jeu très fatigant pour le corps et pour l'esprit, June se révèle plus ingénieuse que les autres. Comment entrer dans le bureau d'un producteur, comment marcher sur le pied de Gary Cooper, comment se placer à la remise des « Oscars », comment sortir avec un prince en visite, comment intéresser les journalistes — très blasés — etc..., tout cela June le faisait parfaitement bien. Un aplomb imperturbable, des formes provocantes, l'impression qu'elle savait donner aux hommes que, peut-être... tout y était.

Et, très tranquillement, June Haver faisait une solide carrière au cinéma. Car, par hasard, elle avait aussi du talent.

L'homme de son coeur était mort

Un jour, pourtant, tout craqua.

L'homme de son coeur était mort.

Toutes les starlettes, en arrivant à Hollywood où elles savent très bien ce qu'elles veulent et ce qu'elles font, ont un alibi : leur sweetheart — leur chéri.

C'est un vieux truc qui n'est pas d'ailleurs spécialement américain. Mais, comme toutes les vieilles recettes, il réussit toujours. June Haver, comme tout le monde, disait donc qu'elle avait un sweetheart, un certain Jimmy, un brave gars qui l'attendait, dans une petite ville de l'Ouest, et avec lequel, naturellement, elle voulait avoir un « tas » d'enfants.

Par habitude — ou négligence — professionnelle, les journalistes spécialisés avaient donné à leurs journaux ce renseignement.

Hasard extraordinaire : il était vrai. Jimmy existait bien réellement dans une petite ville de l'Ouest. Seulemnet, il existait... au cimetière. Tout bêtement, Jimmy venait de se faire écraser par une voiture. Et June pleurait, pleurait au point d'en émouvoir « les chevronnés de la starlette » qui, brusquement, lui trouvaient un passionnant intérêt.

Chez les Soeurs de la Charité

Mais de là à croire qu'elle allait au couvent...

Non, c'était un peu trop fort...

Après le producteur, un journaliste le lui dit en ces termes :

« June, on t'aime bien. Tu nous as toujours fourni de la bonne copie et passé de bons tuyaux. Tiens, tu vois, ton gars Jimmy, c'est bon çà, je viens d'en faire une colonne... Mais pour ce qui est du couvent, ah ! ça non ! tu ne nous feras pas marcher. Alors, dis la vérité : qu'est-ce que tu comptes faire réellement ? »

June, que le journaliste était allé voir dans sa villa, à Beverley Hills — au



JUNE HAVER et son mari, FRED MACMURRAY.

début de sa notoriété — répondit entre deux sanglots :

« Mais... c'est vrai... J'entre au couvent. »

Et, effectivement, quelques jours plus tard, June Haver quittait Hollywood — ce qui ne convainquit aucun des spécialistes — mais surtout se faisait photographier lors de sa prise de voile en tant que novice au couvent des Soeurs de la Charité, en présence du cardinal Spellman.

Ce fut ce dernier nom qui convainquit définitivement tout le monde.

« Jusque là, dit tout un chacun, ce pouvait être encore du bluff. Mais pas avec Spellman... »

Mon cas est une exception

June Haver devait rester sept mois dans ce couvent. Mais l'ancienne starlette n'avait pas vraiment la vocation. Au bout de ce laps de temps, elle sortit et retourna à Hollywood. Mais discrètement et sans rien dire à personne. De toute façon, une certaine manière de vivre était terminée pour elle. C'est néanmoins dans un cocktail qu'elle rencontra Fred Mac Murray.

C'est un acteur très célèbre à Hollywood. Il a tourné plus de trente films, dont le célèbre « *l'Oeuf et moi* ». Agé de 47 ans, grand, athlétique, avec des yeux bleus, il était veuf et avait deux enfants. Le coup de foudre fut réciproque. En bonne Américaine, June, qui n'avait jamais pu « encaisser » les jeunes Américains de son âge encore enfantins, s'éprit de cet homme flegmatique, fort, rassurant, prêt à la combler.

Et elle l'épousa, stupéfiant encore une fois Hollywood, qui s'attendait à la voir faire un mariage extraordinaire, certes, mais disons-le franchement, un mariage encore plus extraordinaire que ça... par exemple, avec un maharajah qu'elle aurait converti à la religion catholique.

Mais non, il fallait s'y résigner. Fred Mac Murray n'était pas un maharajah.

Avec lui, June a eu deux fillettes, Katie et Laurie. Quand ils voyagent, les enfants restent à la maison.

« Mais aucune d'elles ne fera du cinéma, assure June Haver. C'est la seule chose dont je sois sûre en ce qui les concerne. Quand on fait du cinéma, voyez-vous, c'est très difficile d'être heureux. Mon cas est une exception... »

FRANÇOIS DE MONTFORT

TOUS LES SENS EN EVEIL

● Ouvrez les narines: voici le cinéma odorant.

par Denis Ribemont

Après l'avènement du cinéma odorant, il ne restera plus qu'à inventer le cinéma où l'on goûte et où l'on touche.

Pour un dollar et demi, les New-Yorkais ont eu le privilège d'assister aux premières projections du premier film odorant jamais tourné. A la sortie, deux sujets de conversation parmi les spectateurs ravis : le fait que tous n'ont pas toujours senti la même chose au même moment ; et la grande déception de Mike Todd Junior, qui s'apprêtait également à sortir un grand film odorant et s'est trouvé battu de vitesse. Gageons que Mike Todd père n'aurait pas subi pareille humiliation. Son équipe aurait été triplée, se serait tuée à la tâche jour et nuit, mais son film serait sorti le premier. Et dans plusieurs pays à la fois...

Bien entendu, les inventeurs du procédé « Aroma-Rama » le définissent comme « la découverte la plus révolutionnaire de l'histoire du cinéma depuis le film parlant ». Techniquement, cela peut se soutenir, mais il n'en reste pas moins que l'odeur demeurera au cinéma un élément aussi accessoire qu'elle l'est dans la vie. Il faut reconnaître d'autre part que le public s'est montré très sensible à l'action suggestive de l'odeur. D'autant plus sensible que la nouvelle technique a tout l'attrait de l'inédit. De temps à autre, dans la salle, on entendit fuser des exclamations : « L'orange ! Cela sent l'orange ! » « Sentez-vous le safran ? » Bref, tandis que l'odorat se réjouissait, l'audition en prenait un coup...

Si l'on en croit le prospectus publicitaire annonçant la sortie de « *Derrière la Grande Muraille* », nous sommes « irrémédiablement à l'écart du cours de l'histoire » pour n'avoir pas respiré les trente et une odeurs que le film offre à ses spectateurs. La longue file qui s'étire chaque soir devant le cinéma De Mille de la 48ème Rue montre que les New-Yorkais sont bien résolus à ne pas demeurer écartés du cours de l'histoire.

Le premier film odorant est très cosmopolite, puisqu'il s'agit d'une production italo-américaine tournée par les Italiens Lizzani et Bonzi en Chine communiste. « *Derrière la Grande Muraille* » est un excellent documentaire sur les vestiges historiques et pittoresques de l'ancienne Chine. Il fut primé à Bruxelles et à Venise où il avait été projeté « sans odeurs » puisqu'il faut compter 300,000 dollars pour aménager une salle

[*Lire la suite page* 31]

Puissance

Les performances de la Chevrolet ont atteint de nouveaux records. Vous vous en rendrez compte dès le premier coup d'accélérateur. Quelle puissance! Quelle nervosité! Quelle souplesse! Quelle sûreté à *toutes* les vitesses! Une légère pression sur le frein et elle s'arrête avec rapidité, douceur et précision. *Essayez* sans tarder une Chevrolet.



Coupé sport Impala

SOUPLESSE

La Chevrolet est faite pour la grand-route. Quel plaisir de la sentir bien en main prendre avec aisance les virages les plus aigus d'une simple caresse sur le volant. Faites un essai et vous conviendrez qu'aucune autre voiture de la classe de la Chevrolet n'offre cette fougueuse agilité.



Station wagon Nomad

élégance!

La ligne extérieure de la Chevrolet est un ravissement. A l'intérieur, c'est un émerveillement, tant elle est élégante et confortable. Faites en sorte de voir, conduire et évaluer aujourd'hui même, la Chevrolet '60, la voiture préférée des Canadiens. Passez sans tarder chez votre concessionnaire local autorisé Chevrolet!

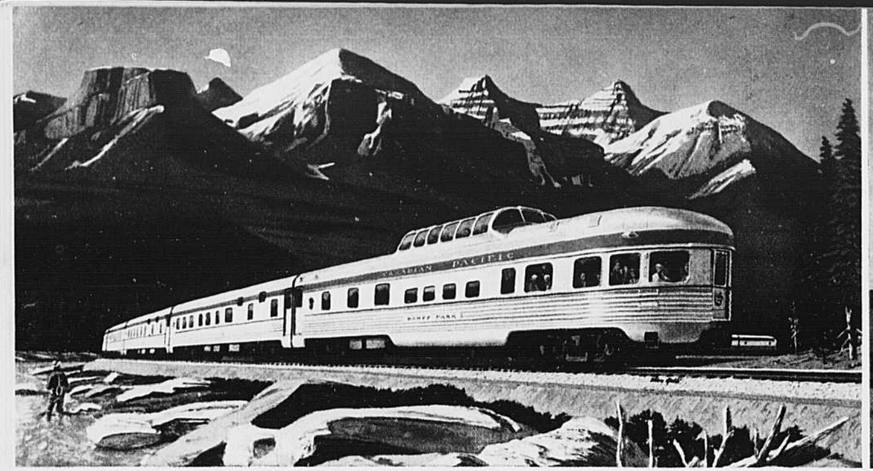


Sedan sport Impala

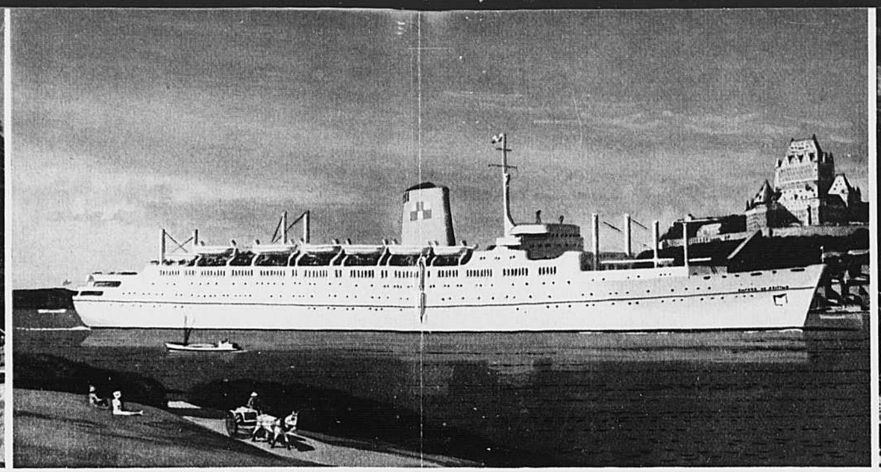
la voiture la plus excitante de l'année...

CHEVROLET

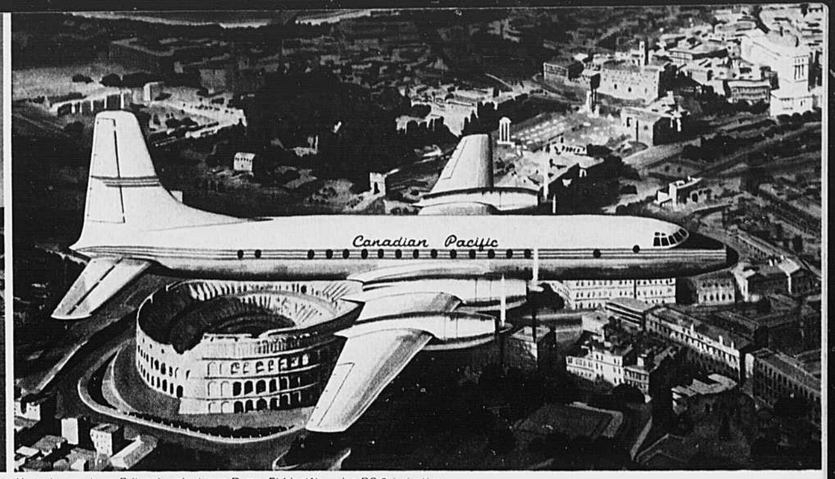
UNE VALEUR GENERAL MOTORS



Le "Canadian" sur la route Banff-Lac Louise dans les Montagnes Rocheuses.



Un "Empress" passe devant le Château Frontenac, à Québec, en route vers l'Europe



Un turbopropulseur Britannia volant vers Rome. Et bientôt . . . les DC-8 à réaction

Sur terre, sur mer et dans les airs, le Canadien Pacifique _ la compagnie de transport la plus complète du monde _ reliant cinq continents

Traversez le Canada à bord du "Canadian" . . .
naviguez vers l'Europe à bord d'un "Empress"
. . . volez à bord d'un turboprop' Britannia sur le réseau
reliant cinq continents! Laissez le Canadien Pacifique
vous conduire dans une atmosphère de luxe et de confort.

Le "Canadian" fait tous les jours le trajet entre Montréal, Toronto et Vancouver. Dans les wagons-dôme du "Canadian", vous voyez se dérouler le magnifique panorama des Montagnes Rocheuses. Et si vous séjournez à l'hôtel Banff Springs ou au Château Lac Louise, deux hôtels réputés du Canadien Pacifique, votre voyage sera inoubliable.

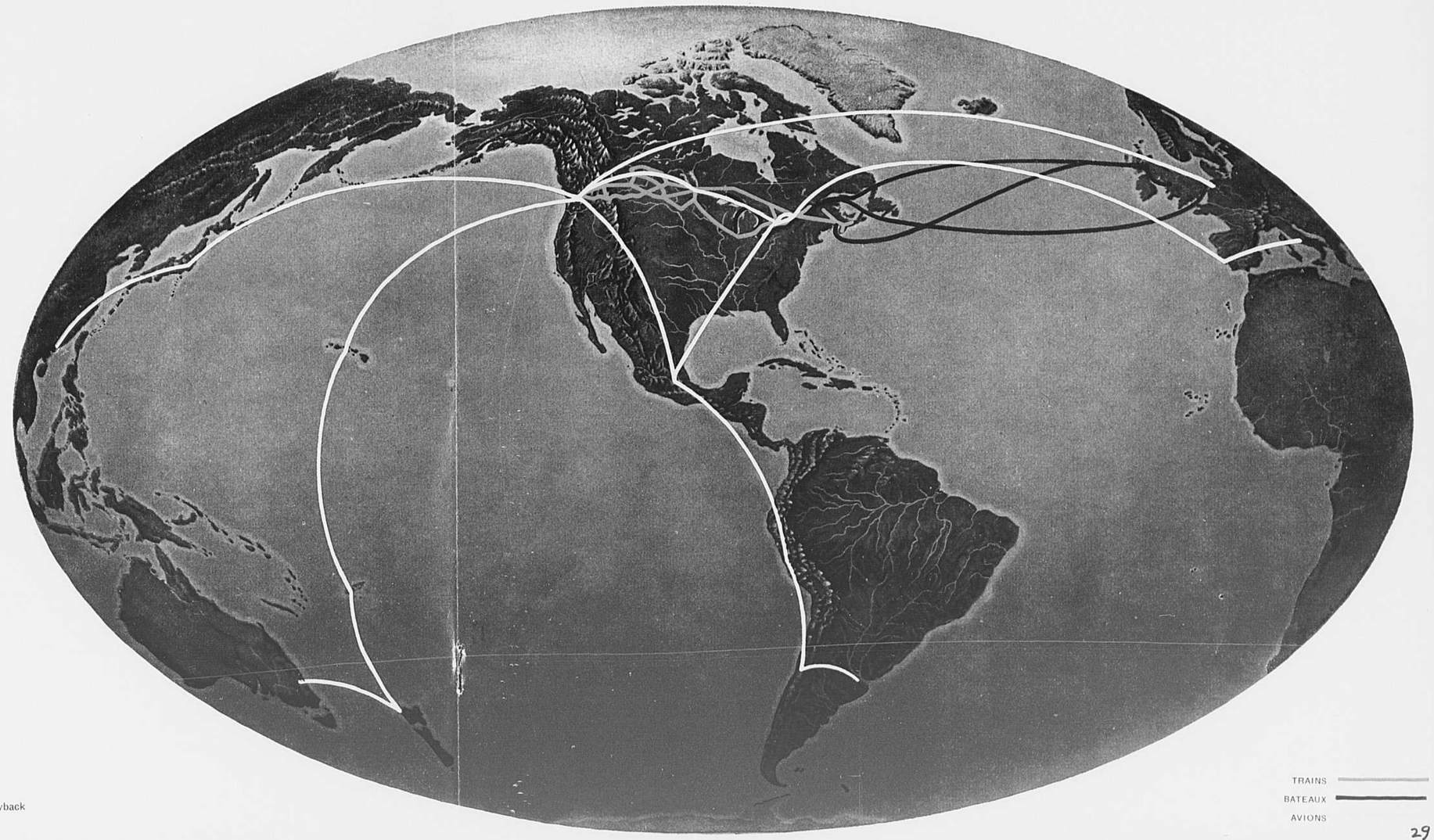
Durant la saison de navigation, les "Empress" blancs font la traversée vers l'Europe toutes les semaines. Avant de prendre l'Atlantique, vous naviguerez sur un parcours enchanteur de 1,000 milles, sur le majestueux Saint-Laurent. En hiver, les "Empress" vous amènent en croisière aux Antilles et en Amérique du Sud. Et bientôt, en 1961, le nouveau navire amiral du Canadien Pacifique, l'"Empress of Canada", jaugeant 27,500 tonnes, viendra se joindre à la flotte des paquebots blancs du Canadien Pacifique.

Dans les airs, les turbopropulseurs Britannia du Canadien Pacifique traversent tous les jours le Canada et, sur le réseau international reliant cinq continents, desservent Hawaii, le sud du Pacifique, l'Orient, Mexico et l'Amérique du Sud et l'Europe septentrionale par la route polaire. De plus, il y a maintenant le nouveau service vers Rome, sur la route ensoleillée du sud! Et bientôt, le Canadien Pacifique mettra en service ses nouveaux DC-8 à réaction.

Qu'il s'agisse d'un voyage d'affaires ou d'agrément . . . laissez le Canadien Pacifique vous conduire dans le confort et le luxe, sur son réseau de 85,000 milles de services de transport intégrés sur terre, sur mer et dans les airs!

Canadien Pacifique

LA COMPAGNIE DE TRANSPORT LA PLUS COMPLÈTE DU MONDE



TRAINS
BATEAUX
AVIONS

Trains • Bateaux • Avions • Hôtels • Télécommunications • Messageries • Camionnage • Piggyback



DERRIERE LES MURS...

[*Suite de la page* 21]

père avait tenu à lui donner un enseignement généralement réservé aux hommes. Elle était l'aînée de plusieurs garçons. La princesse H... m'apprit que la souveraine lisait, tous les jours, le Coran, dont elle entretenait souvent les femmes du palais. « Elle est d'une rare piété », me confiait la princesse. « Elle a fait trois fois le pèlerinage de la Mecque ».

S. M. me retint à déjeuner. C'était un rare privilège, car la reine reçoit rarement des étrangères. Le repas eut lieu dans une grande salle à manger où il y avait quatre réfrigérateurs.

Généralement, dans les harems, les repas ont lieu selon les traditions millénaires des Arabes, sur une natte, les convives assises en tailleur. Mais au palais de S. M. la reine, une table en bois de chêne avec un couvert mis à l'européenne occupait le milieu de la salle. Le menu était le menu habituel des Wahabites. Sur un immense plateau, un agneau farci au milieu d'une montagne de riz. S. M. me fit asseoir tout près d'elle. Elle toucha à peine aux aliments. Elle ne m'adressa pas une seule fois la parole durant le repas. Ainsi l'exigeait la coutume wahabite. Le silence le plus complet devait régner car, affirment les cheiks, à l'heure où l'homme mange, les djinns sont à ses côtés, et par respect pour ces êtres surnaturels, on doit garder le silence.

On ne nous servit pas de café, réservé aux hommes. Mais des jus de fruits avant, durant et après le repas.

C'était très curieux, ce « climat » de harem avec tous ses contrastes. Des femmes vêtues à l'européenne de couleurs éclatantes et parfumées jusqu'à la nausée. Des esclaves, à moitié nues, qui versaient sur nos mains un parfum signé Chanel... Un mobilier américain, surchargé d'arabesques. Des mains de Fatmah au-dessus des réfrigérateurs. Et la reine avec ses compagnes, très à l'aise au milieu de ce luxueux capharnaüm hollywoodien et musulman. Elles se servaient de couteaux et de fourchettes, regrettant peut-être les vieux usages de la table arabe qui permettaient à chacun de se servir à même le plat, en faisant des creux individuels au milieu des montagnes de riz.

Ce jour-là fut un des moments les plus attrayants de mes nombreux voyages en Arabie Séoudite. La reine me raconta son enfance. Elle se rappelait les heures héroïques de la conquête du Nejd et du Hedjaz. « C'était » m'avait-elle dit, « une époque où les femmes partageaient la vie des guerriers ».

La « reine sans visage » d'Arabie Séoudite, bien que le roi ait pris plusieurs épouses et divorcé à maintes reprises, est demeurée la première dame du royaume. Elle est inconnue, puisque personne ne la voit, mais le peuple l'entoure d'un grand respect. On sait qu'elle a souvent donné des conseils au souverain et qu'elle a su élever des princes. Elle vit en souveraine au milieu de toutes les princesses et les esclaves qui l'entourent. Elle possède un « masbaha » un chapelet d'ambre : et au fil de ses grains elle balbutie une prière, tout en contemplant les parterres de roses de son palais. Elle est heureuse, dit-on, puisqu'elle a su acquérir cette philosophie admirable des hommes des sables qui savent que la résignation est un don d'Allah. L'épouse No 1 de S. M. Séoud Ibn Abdul Aziz, qui avait connu l'infini des sables d'Arabie, passe ses jours dans la méditation et dans la prière ».

V. – C'est hors du harem que, lentement, s'accomplit l'émancipation des femmes.

Depuis quelques années, une révolution s'est faite dans les moeurs des princes arabes. Cependant, ils ne sont pas encore nombreux, ces émirs qui décident d'épouser une seule femme et de renvoyer leurs concubines. Le premier des princes séoudites qui ait décidé de se contenter d'une seule femme est l'Emir Talal, frère du roi Séoud. Il y a de cela quatre ans. Le prince avait choisi pour femme une des filles d'un célèbre homme d'Etat libanais, H. Riad Solh. Mona, son nom évoque les reflets de la lune, était aussi belle que fine. Elle avait fait ses études au Lycée français de Beyrouth. C'était une jeune fille très moderne. Dévoilée comme la plupart des musulmanes de la haute société, elle n'avait naturellement nul désir d'être enfermée dans un harem, même auprès d'un prince aimé. Mona avait posé ses conditions. Le prince Talal — qui était alors ministre des Communications — avait promis de donner sa démission et d'emmener son épouse dans une des capitales d'Europe. Après avoir acheté une très belle villa au Liban pour sa femme, et avoir couvert celle-ci de bijoux dignes des sultanes des Mille et Une Nuits, l'Emir Talal demanda à son frère de le faire nommer ambassadeur à Paris. Quelques semaines après son mariage — célébré à Beyrouth dans un des palaces de la capitale — Talal et Mona partirent en Europe passer leur lune de miel... à l'ambassade de Paris. Le jeune couple princier séjourna en France jusqu'à la rupture diplomatique provoquée par l'Arabie Séoudite au lendemain de la campagne de Suez. Depuis, Talal et Mona sont retournés en Arabie. Ils vivent dans un palais d'Er-Riad. Et de temps à autre, le prince emmène sa femme en voyage. « Afin », dit-il, « que ma femme ait toujours le sentiment de sa personnalité ! Et qu'elle se retrouve dans son milieu... »

La princesse Mona — il est vrai — habite un palais-harem. Nul en pays séoudite ne saurait désobéir à la loi sévère du Wahabisme, qui est l'expression de l'Islam le plus orthodoxe. Mais l'épouse de l'Emir Talal est la seule maîtresse de céans. Au palais, aucune autre femme ne lui dispute l'amour de son mari. Une foule d'esclaves n'est là que pour la servir. La princesse vient au Liban pour visiter ses parents. A son dernier passage dans la capitale libanaise, elle a commandé de très belles toilettes. C'est une femme heureuse, qui n'a rien à envier à personne.

Le prince Khaled, neveu de Talal, vient d'épouser, lui aussi, une jeune fille de la famille el-Sohl. Une cousine de Mona.

Khaled et Férial eurent leur roman d'amour. Le roi Séoud était venu, en visite officielle au Liban, en 1957. Il avait rencontré chez l'ancien chef du gouvernement, M. Sami el-Solh, une jeune fille brune de toute beauté. Le vieux roi l'avait trouvée à son goût. Le soir même, il confiait à M. Solh qu'il serait heureux de la prendre pour épouse. Les journaux libanais, à l'époque, lancèrent le bruit que le roi d'Arabie Séoudite allait épouser Férial. Mais le chef du gouvernement fit saisir les photos de sa nièce. Et ordre fut donné d'empêcher les jour-

[*Lire la suite page* 36]

CINEMA

[*Suite de la page* 26]

normale en « salle odorante ». Le film mène de Hong-Kong en Mongolie, en passant par Kwang-Si, Suchong, le désert de Gobi, le Pékin du 1er mai.

Les odeurs ? Ce sont celles de la terre mouillée par l'orage ; des bazars de Hong-Kong (épices et huile) ; de la transpiration humaine mélangée aux alcools et aux drogues dans une boîte de nuit ; du goudron, de l'essence et de la brise marine dans le port de Hong-Kong (l'ennui fut que les odeurs de ces deux dernières séquences se mélangèrent un peu, faute d'expérience des opérateurs, sans doute). L'odeur de musc du tigre que l'on chasse, la dynamite, le marécage, le cheval, la torche à la résine, tout cela au cours de cette même chasse au tigre. L'encens d'une cérémonie dans un temple bouddhiste, les torches qui y brûlent dans un parfum de résine et de santal. Le foin, le thé, la cuisine chinoise, les fleurs, le cuir, la fumerie d'opium...

Dans la salle, beaucoup de Chinois nostalgiques qui approuvent assurément cette pensée de Kipling inscrite au programme : « Les odeurs font plus sûrement vibrer les coeurs que les visions ou les sons. »

Les réactions du public, nous l'avons dit, sont très individuelles. Evoquant telle ou telle séquence, à la sortie, tout le monde ne s'est pas trouvé d'accord. Certains ont confondu les odeurs, d'autres ne les ont pas toutes senties ou reconnues. Les privilégiés qui assistèrent à l'avant-première, avec un public restreint, sentirent des odeurs nettes sur un fond d'air neutre. Mais un critique new-yorkais se plaignit d'être sorti avec un mal de tête provoqué par des mélanges entêtants. Sensibilité particulière, ou mauvaise humeur causée par l'interdiction de fumer, inhabituelle à un spectateur américain ?

Le film rival de « *Derrière la Grande Muraille* » a été présenté à la fin du mois dernier à Chicago. Il s'intitule : « *Scent of Mystery* » *(Odeur de Mystère)*, et fut tourné dans le procédé « Smell O Vision », différent de l' « Aroma-Rama ». Mais, comme son rival, il a pour but d'arracher le public à ses postes de télévision, puisqu'il n'est pas encore question de TV odorante...

Dans le procédé « Aroma-Rama », la distribution des odeurs se fait au moyen de machines trieuses électroniques, placées dans les combles, aux emplacements des bouches d'air conditionné, et qui libèrent automatiquement dans la salle, le moment venu, les odeurs sélectionnées pour chaque séquence. Signalons que ces odeurs ne sont pas, en l'occurrence *importées* de Chine, mais synthétiquement produites aux Etats-Unis. La séquence terminée, les odeurs sont chassées par un purificateur électronique d'air, pour laisser place à la prochaine « vague de senteurs ».

Dans le procédé « Smell O Vision », dû à l'ingénieur suisse Hans Laub, une bande odorante s'ajoute aux bandes stéréophoniques du film. La machine à odeurs est ici placée dans le sous-sol de la salle de projection. Egalement électronique, elle sélectionne dans les flacons qui lui sont confiés ceux qui produiront le mélange odorant, lequel sortira par des tubes perforés placés dans les dossiers des fauteuils.

Pour réaliser « *Scent of Mystery* », Mike Todd choisit une quarantaine d'odeurs (donc quelques-unes de plus que dans le film rival) parmi les quelque dix mille essences mises au point par Hans Laub. Comme il ne s'agit pas d'un documentaire, mais d'un film policier, l'odeur est destinée à augmenter le suspense... ou à faire rire. Digne fils de son père, Mike Todd Junior a en effet inventé la « bouffée hilarante » pour accompagner les gags ! Le film n'est pas moins cosmopolite que son concurrent, puisqu'il fut tourné en Espagne par une troupe internationale comprenant tellement de nationalités différentes qu'il fallut lui attacher une quinzaine de traducteurs.

Elizabeth Taylor, qui a des intérêts de productrice dans le film de son ex-beau-fils, lui a fait d'amers reproches pour le retard pris sur le concurrent. Mike Todd Junior a une bonne excuse. Alors que son propre film avait été créé pour être parfumé, l'odeur a été ajoutée après coup au film rival. Mike Todd Junior aurait été prévenu du tournage d'un autre film odorant, il n'avait pas prévu que l'odeur pouvait être rapidement ajoutée à un film déjà présenté aux Festivals. Il s'y attendait d'autant moins que la chose s'est faite sans publicité, afin de ne pas éveiller son attention, en utilisant un procédé mis au point après onze années de recherches par la Rhodia Incorporated et par M. Charles Weiss.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, la grande difficulté ne fut pas de créer les odeurs synthétiques ni de les « synchroniser » comme un air musical, mais de mettre au point le système électronique d'évacuation de chaque gamme d'odeurs. En outre, il fallait créer des odeurs qui ne soient pas susceptibles de provoquer des malaises parmi les spectateurs. Ce qui n'a pu être complètement évité, car il est des personnes particulièrement sensibles, et même allergiques à certaines odeurs. Et l'on ne saurait trop déconseiller le cinéma odorant à toutes les futures mamans. On frémit au passage de l'idée d'un futur cinéma publicitaire odorant... Au cinéma De Mille, on aperçoit par instants la grimace d'un voisin un peu écoeuré par telle ou telle senteur, et lors de la séquence du temple bouddhiste, l'odeur d'encens, beaucoup plus forte que celle des églises occidentales, fit éternuer de nombreux spectateurs.

L'événement « historique » de la première de l' « Aroma-Rama » débuta par la présentation sur l'écran d'une énorme orange dont le parfum se répandit dans la salle, doucement d'abord puis avec une intensité croissante, et se conclut sur la distribution de parfums exotiques. Quant au présentateur de la soirée, un célèbre commentateur de la TV, il avança la théorie que, sans les parfums et les épices de l'Orient, réclamés par une Europe qui n'avait pas encore découvert les désodorisants, Marco Polo n'eût pas été jusqu'en Chine, et Christophe Colomb n'eût pas découvert l'Amérique...

Ajoutons encore que le cinéma odorant à ses débuts a ses petits inconvénients dus à l'inexpérience du public. Celui-ci renifle bruyamment pour ne rien perdre des odeurs qu'il a payées assez cher, et commente en famille ou entre amis ses impressions personnelles. Parmi ceux dus à la nouveauté de la technique, une certaine confusion se produit parfois entre deux gammes d'odeurs, en dépit du mystère d'évacuation censé agir en deux secondes. Il est certain qu'avec le temps ces deux genres d'inconvénients disparaîtront.

En fait, le cinéma odorant fait appel au physique plus qu'à l'intelligence et à l'imagination, et en ce sens il ne constitue pas un progrès réel sur les chefs-d'oeuvre du simple cinéma en noir et blanc.

DENIS RIBEMONT

TELEVISION

MICHEL LOUVAIN

● Grand, mince, bien campé et beau garçon.

par Gabriel Langlais

L'incident du 23 janvier, au studio du *Club des autographes*, alors qu'on aurait bousculé plus que de raison, le jeune chanteur de charme Michel Louvain, indiquerait que notre jeunesse souffre de maniérisme américain, si nous ne savions qu'il y a eu exagération.

De l'avis de Michel Louvain, que nous interrogeons pour vous : « Il n'y a pas eu de bagarre, loin de là. Il s'agissait d'une panne d'électricité au studio vers 7 h. 15, alors que nous faisions la générale. L'électricité ne nous est revenue qu'à 8 h. 20, soit vingt minutes après l'heure du programme. Les artistes invités ont donc fait comme d'habitude leur tour de chant devant les 400 jeunes gens présents, et ce n'est que lorsque le moment des autographes est arrivé que, dans mon cas du moins, on m'a bousculé d'un peu trop près. Je m'en suis tiré avec l'aide des commissaires. »

— C'est évidemment la rançon de la gloire, mais toutes ces bousculades, ces cris, cette ruée vers l'autographe, doivent être fort ennuyeux ?

— Oui, je l'admets. C'est pour cela que j'évite d'aller dans les foules. Je me prive aussi d'aller dans les grands magasins. A la sortie des cabarets, je demande de la protection. Il s'agit alors de faire vite, de sauter dans un taxi et de filer à l'anglaise. A Sorel, tout récemment, j'ai chanté devant 1,200 personnes, et il m'a fallu attendre trois bons quarts d'heure dans ma loge, avant de déguerpir. Et malgré cela, il restait encore un fort groupe de jeunes qui m'attendait à la sortie. J'y ai laissé quelques pans de mon paletot.

« Il me semble invraisemblable que 1,200 spectateurs ne comprennent pas, que même avec la meilleure volonté du monde, il serait impossible de signer tous les calepins d'autographes, et de conserver assez de souffle pour chanter encore le lendemain soir ! Ce doit être, comme vous dites, la rançon de la gloire. Mais il faut prendre les moyens de se protéger. A Montréal, personne ne sait où je demeure et, encore moins, mon numéro de téléphone !

* * *

C'est en ces termes que Michel Louvain, le jeune chanteur de 23 ans, natif de Thetford Mines, répondait à mes premières questions. Grand, mince, bien campé et beau garçon, Louvain n'a pas pour deux sous de prétention. Il fait même un peu gosse ; c'est probablement ce qui explique son succès auprès des jeunes filles et des femmes plus âgées, en mal de sentimentalité.

Michel Poulin, puisque c'est son vrai nom, termine sa 10e année et se lance, à Thetford Mines, dans la décoration d'intérieur qui ne l'occupe que pendant une couple d'années. Quatrième enfant d'une famille de 7 (quatre soeurs et deux frères), Michel a un frère aîné (25 ans), André Roc, qui chante lui



CHEZ VOTRE PHARMACIEN

Un MAL de DOS peut être un Avertissement

Le mal de dos est souvent dû à la paresse des reins. Quand les reins ne fonctionnent pas, l'excès d'acidité et les déchets restent dans l'organisme. Un mal de dos, un repos brisé ou cette sensation de fatigue et de tête lourde peuvent s'ensuivre. C'est le moment de prendre des Pilules Dodd's pour les Reins. Les Dodd's stimulent les reins. Vous vous sentez mieux, dormez mieux —travaillez mieux. Achetez des Pilules Dodd's pour les Reins maintenant. 59F



Chez tout bon cordonnier

PROPRIETES, TERRE OU TERRAIN

à vendre

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR. 6 - 3718 1250, rue Villeray, Montréal

Ne pas négliger les

FAUSSES DENTS

qui glissent

Votre dentier tombe-t-il, glisse-t-il ou se désajuste-t-il quand vous parlez, mangez, riez ou éternuez ? Oubliez ces ennuis et malaises. FASTEETH, une poudre *alcaline* (non acide) que vous saupoudrez sur votre dentier, le fera tenir en place plus fermement. Procure une sensation de sécurité et de confort supplémentaire. Pas de goût gommeux, pâteux ni autres sensations du même genre. Procurez-vous aujourd'hui FASTEETH dans n'importe quelle pharmacie. 6

aussi et qui semble lui paver la voie dans ce domaine.

— C'est mon frère qui m'a donné l'idée de chanter. A la maison, nous nous amusions à faire du chant ensemble, mais un soir que j'étais allé l'entendre chanter dans un cabaret, il m'invita à interpréter avec lui en duo : « *I Love Paris* ». C'est depuis ce temps-là que j'ai décidé d'embrasser la carrière. Au départ de mon frère de Thetford Mines, j'ai pris sa relève dans les cabarets où il avait des contrats.

— En fait d'études de chant ou de diction, à qui vous êtes-vous confié ?

— A la tutelle de Simone Quesnel et aux bons soins de mon pianiste-accompagnateur, Romain Jourdan, avec lequel je travaille depuis huit mois.

Radio et cabarets

A la radio, Michel Louvain a connu le baptême du feu à CKAC. Il a aussi chanté à tous les autres postes locaux ainsi qu'à Radio-Canada, à *Pont des arts*, il y a de cela environ un an et demi. Il est devenu rapidement populaire, à titre d'artiste de cabaret, au *Casa Loma*, à Montréal ; *Chez Gérard*, à Québec ; au *Fleur-de-Lys*, aux Trois-Rivières ; à l'hôtel *La Salle*, à Grand-Mère et à l'hôtel *Sorel* de Sorel.

Les bienfaits de la TV

— Y a-t-il un événement spécial qui ait contribué à vous faire connaître du public ?

— Oui, c'est à la télévision que je dois de m'être fait connaître si rapidement. On m'avait invité à chanter au couronnement de Béatrice Picard, lors du *Gala des splendeurs* de 1958 qui était télévisé. J'y avais interprété : « *Buenas noches, mi amor* » ; Sésame venait de s'ouvrir ! A partir de ce moment, ce fut une pluie de contrats : *Porte ouverte*, avec Colette Bonheur ; *Music-Hall* ; le *Club des autographes* ; *Pique atout* ; *GM vous invite* et *Rendez-vous avec Michelle*.

Cabaret versus TV

— Comme vous le comprenez certainement, je préfère chanter au cabaret plutôt qu'à la télévision. J'ai besoin du contact, de la chaleur du public. Je vous dirai toutefois que la télévision est incomparabale au point de vue publicitaire. Sans elle, je ne serais pas ce que je suis. Malheureusement, chanter une chanson d'amour devant une caméra ou un micro n'a, à mon sens, rien de bien romantique.

— Si vous envisagez la question bien importante pour un jeune, du cachet, du gagne-pain, est-ce que la télévision ne paie pas plus que le cabaret ?

— Non, pas dans mon cas du moins. Je me suis fait jusqu'à $1,000 par semaine au cabaret *Chez Gérard*, à Québec, à titre de chanteur et de maître de cérémonies. J'en profite pour vous dire ici que les Québecois sont formidables. Ils forment un auditoire en or. Ils sont plus chaleureux qu'ailleurs. Grand-Mère est aussi un endroit où le public réagit très bien. A ces deux endroits, on écoute et on applaudit. Mais il y a d'autres cabarets que je ne nommerai pas, où les cris et les sifflements sont très énervants. Chaque ville, chaque endroit, a évidemment sa façon d'exprimer son appréciation. Montréal, ma ville d'adoption, est un milieu bien sympathique.

Paris et les disques de Louvain

La radio, le cabaret et la télévision ne sont pas les seules cordes que Louvain a à son arc, il enregistre aussi des disques. Jusqu'ici, il a à son crédit six disques de 45 tours, un microsillon intitulé « *Michel Louvain* » et cinq autres disques de 33 tours qu'il se partage avec d'autres vedettes. Quand cet article paraîtra, le marché se sera emparé d'un microsillon intitulé « *Ici, Michel Louvain* », qui contient entre autres quatre des chansons qu'il a enregistrées à Paris, au cours de son premier voyage, en novembre 1959 : « *Linda* », « *Credo d'amour* », « *Monsieur Liszt* » et « *On s'amuse à l'amour* ».



— Dites-moi, ces quatre chansons, sont-elles de votre composition ?

— Non, je n'ai jamais composé de chansons. Ce sont de nouvelles chansons françaises que j'ai choisies à Paris, parce qu'elles me plaisaient.

— On m'a dit que vous retournez à Paris ?

— Oui, dans la deuxième semaine d'avril, après mon séjour aux Trois-Rivières. J'y vais pour enregistrer d'autres chansons, dont deux d'André Pathé avec lequel j'ai déjà répété. Je ne sais pas combien de temps je resterai à Paris. J'en profiterai certainement pour étudier, faire des enregistrements et peut-être aussi, cette fois, du cabaret.

— En fait de projets ?

— J'aimerais composer une chanson. Jusqu'ici, je n'ai fait que de la création.

Presley et les beatniks

— Quelle opinion avez-vous d'Elvis Presley ?

— Pour vous dire franchement, je ne l'ai pas bien connu. Je trouve qu'il date un peu... Et je ne raffole pas beaucoup, du reste, du rock'n'roll.

— Les beatniks, c'est de votre génération ?

— Possible, et cela m'amuse de les voir. Je considère que ce sont des possédés de la musique. A part de cela, ils ne m'intéressent pas du tout, car, comme bien du monde, je ne les comprends pas.

La vie sentimentale

— Vous songez au mariage ?

— Non, pas pour le moment du moins. Je ne me suis jamais arrêté à y penser. Je considère que j'ai beaucoup de temps devant moi. Avec tous mes voyages et mes déplacements, ce serait une vie difficile. Je me marierai le jour où je me « brancherai ». A cause de mon métier, il me faudra une femme qui me comprenne et ne soit pas jalouse... Quand je rencontrerai cette femme, on verra !

Un dernier mot

— Voulez-vous transmettre un message à vos admiratrices ?

— Oui et je vous remercie de m'en fournir l'occasion. Je voudrais dire aux gens qui me font l'honneur de m'entendre et de me suivre que je ne mérite pas les reproches que l'on me fait souvent de ne pas être aimable, quand je refuse de signer 600 calepins d'autographes d'un seul coup. Je voudrais que ces gens-là comprennent ma situation et se mettent à ma place. Entre gens intelligents, il y a, n'est-ce pas, toujours moyen de s'entendre ?

Et Michel Louvain reprit ses hardes.

Il partait pour Sherbrooke chanter sa jeunesse, embrasser sa maman Jeannette et faire roucouler les fillettes de sa génération !

GABRIEL LANGLAIS

SANTE

PRINTEMPS: SAISON DE LA ROUGEOLE

● Une maladie bénigne, mais attention aux complications.

par Raoul Duon

Une fièvre subite, accompagnée de frissons, de sueurs et parfois d'agitation. Un peu plus tard, l'enfant se plaint de la gorge : si vous examinez ses amygdales, vous les trouverez légèrement congestionnées, vous apercevrez à leur surface un pointillé d'un rouge-brun. L'enfant présente toutes les apparences d'un gros rhume : éternuements, toux rauque. Dans certains cas, il a de la diarrhée.

Au bout de trois à quatre jours survient l'éruption, généralement à la racine du cou : ce sont de petites taches rouges de la grosseur d'une lentille qui s'étendent peu à peu au visage puis aux membres. Tel est le début de la rougeole. Vous pouvez vous demander alors si votre enfant n'a pas été en contact deux semaines plus tôt avec un camarade chez qui la rougeole s'est déclarée dans l'intervalle. L'incubation, en effet, dure quatorze jours, et la rougeole est extrêmement contagieuse.

Ce qu'il faut craindre

La maladie en soi n'est pas très grave. La fièvre décroît assez rapidement. Les taches deviennent des papules (petits boutons) qui se dessèchent au bout de cinq jours et tombent en écailles très fines. La rougeur de la peau peut durer de une à deuà semaines ; la toux aussi est parfois lente à disparaître.

Ce qu'il faut craindre ce sont les complications, car ce sont elles qui font toute la gravité de la rougeole. La laryngite est très fréquente, la bronchite aussi. Le grand danger est la bronchopneumonie, surtout chez les jeunes enfants ; elle survient vers le troisième jour, par une brusque élévation de la fièvre.

Une poussée de fièvre peut aussi annoncer une otite. L'enfant se plaint alors de douleurs du côté des oreilles. Il faut se méfier des douleurs de tête, surtout avec fièvre et troubles nerveux (convulsion, stupeur, délire) qui peuvent indiquer une atteinte méningée.

Les complications intestinales (entérite, colite) sont moins dramatiques, mais fréquentes.

Ce qu'il faut faire...

Sitôt la maladie déclarée, il faut isoler l'enfant dans une chambre chauffée à température constante et modérée. De bonnes conditions hygiéniques doivent eniourer le petit malade : linge propre, toilette quotidienne. Surveillez les oreilles, afin de prévenir les otites et désinfectez fréquemment le nez et la gorge.

Le médecin prescrira les remèdes appropriés : aspirine contre la fièvre, peut-être sérum de convalescent (l'action de celui-ci est très efficace si le sérum est employé dans les neuf jours après la contagion, mais une fois la maladie déclarée, il est souvent trop tard). La pénécilline et les surfamides doivent être réservés aux complications. Si vous prenez les précautions nécessaires, leur emploi peut le plus souvent être évité.

...et ce qu'il faudra faire

L'enfant malade a généralement peu d'appétit. Il ne faut pas chercher à le forcer, mais simplement patienter. Au début de la maladie, le régime lacté est préférable ; on peut ensuite y ajouter une alimentation légère : purées, compotes, légumes cuits dans plusieurs eaux.

Lorsque l'enfant commence à uriner abondamment, c'est signe de la guérison.

La convalescence est courte, huit à dix jours environ. Pendant ce temps, maintenez le repos et l'isolement, ainsi que l'alimentation légère, mais vous pouvez commencer à donner un peu de viande grillée et de poisson maigre.

La vie normale peut reprendre au bout de huit jours mais l'enfant et ses frères et soeurs ne rentrent en classe qu'au début de quatorze jours (la rougeole, étant très contagieuse, est obligatoirement déclarée).

Rougeole ou scarlatine ?

On peut confondre le début de la rougeole avec celui de la scarlatine. Voici les signes auxquels vous les reconnaîtrez :

Rougeole : Début : 3 à 4 jours de rhume. Eruption le quatrième jour. Taches rouges inégalement réparties, laissant entre elles un intervalle de peau normale.

Scarlatine : Début : mal de gorge sans préliminaire. Eruption le deuxième jour. Fin pointillé rougeâtre formant de grandes plaques qui recouvrent toute la peau.

Adultes, méfiez-vous

Les grandes personnes peuvent aussi attraper la rougeole ; elle est souvent plus grave chez elles que chez les enfants. Prenez donc vous-même des précautions si un des vôtres est atteint ; désinfectez avec soin vos voies respiratoires avant d'entrer dans la chambre du malade, ainsi que vos mains après chaque traitement.

RAOUL DUON

SPORTS

LES CHAMPIONNATS SE DEDOUBLENT

● Il y a reprise de ce phénomène

par Larry Ouellette

La surprise des surprises dans le sport en 1959 fut la victoire du Suédois Ingemar Johansson sur l'Américain Floyd Patterson dans une rencontre que plusieurs experts avaient qualifiée prématurément de fiasco et qui, de leur avis, allait porter le coup de mort à la boxe.

Ce combat a bel et bien porté un coup à la boxe, ayant provoqué une enquête qui a permis de débarrasser ce sport de certains éléments indésirables. Mais il ne s'agit pas d'un coup de mort. Au contraire, il semble qu'après plusieurs années d'indifférence, l'intérêt envers la boxe soit en hausse.

Le combat-revanche Johansson-Patterson est maintenant attendu avec impatience, d'autant plus qu'il ne semble plus faire l'objet du moindre doute. Selon toute vraisemblance il aura lieu durant la semaine du 19 au 25 juin au Polo Grounds de New-York. Le premier combat, rappelons-le, avait eu lieu au Yankee Stadium.

En dépit de la victoire convaincante par knockout du Suédois, nombre de nersonnes feront porter leurs paris sur Patterson pour la rencontre numéro deux. Nous sommes de celles-là, convaincu que n'eût été un coup de poing formidable que Patterson a encaissé dans un moment de « déconcentration » causée par une sur-dose de confiance, sa vaste expérience et son habileté auraient eu vite raison du Suédois.

Tout indique par ailleurs que le sport de la boxe va vivre une autre ère de deux champions par catégorie, résultat du geste qu'a posé la National Boxing Association en privant Archie Moore de son titre de champion mi-lourd du monde en février.

L'intervention de la NBA contre Sugar Ray Robinson l'été dernier et la décision subséquente de cet organisme de reconnaître Gene Fullmer comme titulaire après sa victoire sur Carmen Basilio, ont donné le signal du départ.

Dans la catégorie des moyens, Fullmer est reconnu champion par la NBA mais c'est Paul Pender, vainqueur de Robinson en janvier, qui est le titulaire légitime dans l'état de New-York et au Massachusetts. Archie Moore reste champion mi-lourd dans l'état de New-York, mais il reste à la NBA de lui trouver un successeur dans les autres Etats.

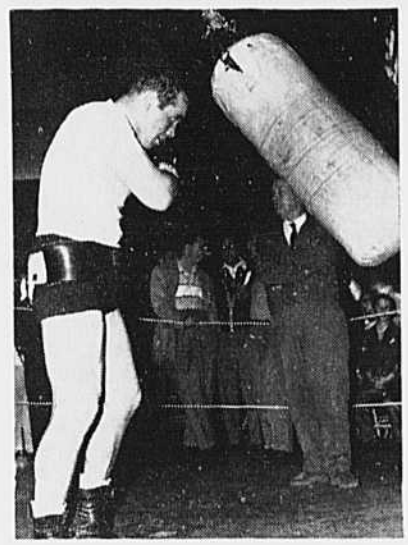
Dans la classe des mi-moyens, une situation analogue a été évitée de justesse, Don Jordan ayant annoncé, quelques heures seulement avant l'échéance du délai, qu'il s'était engagé à risquer sa couronne contre le Cubain Benny (Kid) Paret. Si la NBA avait enlevé le titre à Jordan par défaut, comme elle menaçait de le faire, nous aurions eu une autre catégorie de deux champions.

Il faut reconnaître que la National Boxing Association ne prend pas les choses à la légère quand il s'agit de faire respecter le règlement qui stipule qu'un champion doit défendre son titre contre un aspirant reconnu à tous les six mois. Le champion poids-lourd est généralement exempté de ce règlement et n'est requis de défendre sa couronne qu'une fois par année. Il s'est déjà écoulé huit mois depuis que Johansson a enlevé le titre à Patterson.

Le phénomène des deux champions par catégorie n'est pas nouveau dans la boxe.

La catégorie des poids-moyens, en effet, a connu deux champions pendant une période de cinq ans, de 1931 à 1936. L'état de New-York pendant ces années a reconnu tour à tour Ben Jeby, Lou Brouillard, Vince Dundee, Teddy Yarosz, Babe Risko et Freddy Steele, tandis que la NBA et l'International Boxing Union, organisme aujourd'hui disparu, ne reconnaissaient que Marcel Thil. La situation s'empira après 1936, mais elle s'éclaircit finalement par la victoire de Tony Zale sur Georgie Abrams en 1941.

En 1930, on comptait deux champions chez les mi-lourds. L'état de New-York reconnaissait à cette époque Maxie Rosenbloom, vainqueur d'un tournoi organisé après la retraite de



JOHANNSON à l'entraînement.

Tommy Loughran. Mais la NBA déclara George Nichols, champion. Tout comme dans le cas des poids-moyens, la situation fut réglée en 1941, année où Gus Lesnevich battit Anton Christoforidis, Billy Conn ayant abandonné la catégorie afin de rencontrer Joe Louis.

Chez les poids-légers, la confusion régna pendant plusieurs années et ne se dissipa qu'en 1947 alors que le champion de la NBA, Ike Williams, battit Bob Montgomery, champion reconnu par l'état de New-York. Les poids-plumes eurent aussi leurs deux champions simultanés en la personne de Chalky Writer et de Sal Bartolo. Chez les poids-coqs, la situation s'irrégularisa après la retraite de Jimmy Carruthers et ne fut éclaircie qu'à l'autmone de 1957, Alphonse Halimi, reconnu par l'état de New-York ayant vaincu le Mexicain Raton Macias, champion de la NBA.

CEUX DONT ON PARLE

Yvon Robert, rétabli de l'attaque cardiaque qui l'avait terrassé il y a deux mois, ne doute pas qu'il remontera éventuellement dans l'arène, mais comme arbitre et non comme combattant... Jacques Plante, Henri Richard et Claude Provost sont des mordus du golf et s'en promettent pour l'été qui vient. Un de leurs terrains favoris est celui du magnifique club de Ste-Dorothée, en banlieue de Montréal... Le comité olympique d'Italie a signé un contrat qui assure la vie de tous les athlètes, officiels et journalistes durant leur séjour à Rome pour les Jeux Olympiques de l'été prochain. L'assurance couvre quelque 6,200 athlètes, 1,300 journalistes et plusieurs centaines d'officiels. Chaque individu est assuré pour un million de lires, soit $1,600... La saison qui vient sera décisive pour le tennisman américain Barry Mackay, un géant d'homme sur qui reposent les espoirs des Etats-Unis pour la coupe Davis. Mackay, qui a 24 ans, s'est fixé deux buts, le championnat de Wimbledon et la coupe Davis. Il considère les Australiens Neale Fraser et Rod Laver comme ses principaux obstacles... L'Anglais Donald Campbell, surnommé le roi de la vitesse, possède maintenant une voiture capable d'atteindre une vitesse de 400 milles à l'heure. Il s'en servira pour tenter d'abattre le record mondial de 394.2 kilomètres à l'heure établi en 1947 par sir John Cobb de regrettée mémoire. La tentative sera faite sur les plaines de sel de Bonneville, dans l'état d'Utah, au mois d'août... Troy Ruttman, gagnant de la course de 500 milles d'Indianapolis en 1952, s'y est inscrit de nouveau cette année... L'Australie a joint sa voix à celle des Etats-Unis en favorisant les tournois de tennis omniums, ouverts aux professionnels comme aux amateurs. On croit que le premier tournoi de ce genre sera celui de Wimbledon en 1961... A l'époque où la reine Elizabeth, entourée de quatre médecins, attendait la naissance de son troisième enfant en février, plusieurs garçons d'écurie qui s'occupent des chevaux royaux faisaient la grève afin de protester contre la saleté, le manque de nourriture, leurs salaires affreusement bas et les conditions de vie extrêmement misérables qu'on leur faisait à l'hôtellerie qu'ils habitent à Newmarket. Ces garçons d'écurie, membres d'une fédération qui groupe des personnes de leur métier, ont de 15 à 20 ans et touchent, les moins fortunés .70¢ et les plus riches $4.20 par semaine, selon leur âge et leur expérience. Il faut dire qu'ils sont logés et nourris gratuitement... Les Titans de New-York de l'American Football League ont mis neuf joueurs sous contrat jusqu'ici... Roy McMillan, arrêt-court des Redlegs de Cincinnati, a signé son contrat de 1960. On sait qu'il avait subi une fracture de la clavicule au mois d'août dernier et n'avait pu terminer la saison. Il est l'arrêt-court régulier des Redlegs depuis 1952... Le frappeur de sûreté Ken Boyer, considéré comme un des cinq meilleurs joueurs de la Ligue Nationale, a signé son contrat pour 1960 pour un salaire de $35,000. En 1959 il a eu une moyenne au bâton de .309, ayant cogné 28 coups de circuit et fait compter 94 points... En dépit de ses 37 ans bien sonnés, Red Schoendienst affirme qu'il se sent jeune. Pour cette raison, il refuse d'accepter une réduction de salaire dans son contrat de 1960 avec les Braves de Milwaukee. Le fait qu'il se soit totalement rétabli de la tuberculose n'a pas réussi à dissiper les doutes des dirigeants du club au sujet de sa capacité d'assumer régulièrement son ancien poste au deuxième-but. Schoendienst déclare que la chose la plus dure pour lui sera de reprendre son « timing » au bâton. En 14 saisons entières, il s'est affirmé comme un des plus grands joueurs de tous les temps. Sa moyenne pour la vie au bâton est de .290... Les Dodgers de Los Angeles ont annoncé la mise sous contrat d'un nouveau joueur de premier but. Il s'agit de George Lago, de Kansas City... Vous rappelez-vous de Burleigh Grimes qui a joué pendant 19 ans dans les ligues majeures ? A la retraite depuis plusieurs années, il vient d'être mis sous contrat par les Orioles de Baltimore comme éclaireur. Durant ses années de baseball, Grimes avait été lanceur pour six équipes de la ligue Nationale. Il connut ses saisons les plus fructueuses avec les Dodgers de Brooklyn. En 1928, il avait gagné 28 parties et en avait perdu 14. Il a maintenant 64 ans.

LARRY OUELLETTE

FRANC-PARLER — PAR JACQUES SAURIOL

Fallait-il - ou ne fallait-il pas - dire "Mission"?

Les journaux, comme c'est leur devoir, ont fait un écho pressant à la courageuse initiative de Son Eminence le Cardinal Paul-Emile Léger, archevêque de Montréal, qui lance dans la province ecclésiastique dont il a la charge une « mission de prières » qui coïncide avec la fin du carême.

Voilà pourtant que Son Eminence a cru bon de mettre les fidèles en garde contre deux sortes d'abus : la propagande hétérodoxe, c'est-à-dire la propagande religieuse d'origine non catholique, et aussi contre la commercialisation de la « Mission du Cardinal » par la vente non autorisée d'objets religieux.

Il sera permis de faire, bien respectueusement, non pas certes une mise au point (car les laïques n'ont qu'à suivre, en ce domaine sacré, l'impulsion du clergé, et ne doivent évidemment pas la critiquer) mais peut-être une « recension », c'est-à-dire un résumé de l'attitude actuelle du public à l'égard de la Mission, attitude qui, d'ailleurs, se généralise, ce dont tout le monde se réjouit.

Faut-il blâmer ?

Faut-il blâmer les non-catholiques lorsqu'ils subissent l'influence de notre activité religieuse expansive et, disent-ils, même un peu envahissante ? C'est un fait. L'activité croissante de l'Eglise rejaillit sur les autres cultes. Et tout le monde sait qu'au Canada, si les protestants, même les juifs sont plus assidus à leur culte respectif, cela est dû incontestablement au bon exemple de nos catholiques, qui envahissent les églises tous les dimanches. Après tout, c'est le même Bon Dieu que prient toutes les âmes de bonne foi, et c'est la gloire de Dieu qui importe.

Il est donc naturel que les cultes protestants, qui ont comme nous organisé des cérémonies du culte les midis et les fins d'après-midi en semaine, saisissent l'occasion de la « Mission du Cardinal » pour multiplier leurs contacts, et la distribution toujours active de leur propagande écrite. Incidemment, c'est là un témoignage non équivoque de l'importance accordée à l'initiative catholique que de voir les autres cultes faire comme nous. Les catholiques sont tellement modestes qu'ils croient toujours que c'est l'autre, le gars d'en face, qui les influence ; nous ne nous apercevons pas encore combien, en retour, nous avons profondément influé sur le développement de nos compatriotes d'autres cultes. C'est pourtant un fait, et qui niera que ce fait soit heureux ? N'est-ce pas à cause de la ferme position de l'Eglise catholique, sur la question du mariage religieux par exemple, que même parmi nos protestants, le divorce est encore relativement rare ? Là encore, nous remportons des victoires dont nous ne nous apercevons pas, manque d'information, manque d'esprit d'observation, et un peu aussi manque de confiance dans le rayonnement pourtant si puissant de la vraie religion. Si nous étions vraiment, mais là absolument convaincus de la supériorité de l'éducation religieuse catholique, nous ne craindrions pas le contact du voisin protestant ; loin de bouder ce progrès, nous tendrions la main à nos voisins, et nous nous réjouirions de les voir faire un peu comme nous, selon leurs moyens.

Ne blâmons donc pas les protestants ou les Juifs de faire, à l'occasion de la Mission du Cardinal, un peu de propagande de leur bord. Tout cela tournera à la plus grande gloire de Celui qui aime tous les hommes, et qui est venu sauver ceux que nous croyons dans l'erreur, aussi bien que nous, nous qui savons être dans la vérité.

Bien entendu, et c'est ce que Son Eminence a voulu dire, les catholiques ne doivent pas prêter l'oreille, ni l'oeil à des propagandes faussement religieuses, qui ne sont que des tentatives, parfois bien maladroites, de troubler les consciences en faussant crûment les textes sacrés. Tel par exemple le fanatisme incroyable des malencontreux *Témoins* qui refusent la transfusion du sang, même en cas de danger de mort. Un de ces cas pitoyables vient encore de se produire en Ontario : un enfant est mort parce que ses parents refusaient de lui accorder une transfusion de sang, affirmant sur la foi de leurs mauvais prédicants, que la transfusion du sang serait défendue par la Bible. Ces cruelles erreurs, qui sont des mensonges, devraient être prévenues par l'autorité.

Le mot "Mission"

Cependant, il y a autre chose. Certains observateurs avaient prévu que le mot « mission » choisi par imitation de ce qui s'est fait récemment à Milan, par le cardinal Montini, ami intime du Cardinal Léger, prêterait à confusion chez-nous.

Sans nous prononcer sur cette polémique, il faut admettre, que pour nous, le mot « Mission » sonne comme un anglicisme, comme un vocable protestant. C'est le nom par lequel on désigne fréquemment les temples protestants. C'était le nom des célèbres campagnes anti-alcooliques du malheureux abbé Chiniquy, lequel finit hérétique, en dépit des efforts de Monseigneur Bourget pour le retenir. Ces faits datent bien entendu d'un siècle. Mais le dernier usage connu que l'on avait fait du mot « mission » dans le sens de « retraite catholique », est plus ancien encore : sauf erreur, le mot « mission » date chez-nous des retraites paroissiales prêchées au Canada, au début du dix-neuvième siècle, par Monseigneur de Forbin-Janson, qui avait fondé la Société des Missionnaires de France. Le grand missionnaire est d'ailleurs resté célèbre chez-nous par sa belle définition des Canadiens, « peuple au coeur d'or, et aux clochers d'argent ! »

Que cela ne soit pas, le moindrement, pris pour une critique, mais enfin, il est incontestable que pour notre peuple, le mot « mission » sonne anglais. Et, bien à tort mais c'est un fait, pour nos gens, ce qui est « anglais » est ordinairement considéré comme « protestant ». De là sans doute une confusion qui est plus le fait d'un vocable controversé que d'aucune intention malveillante de la part des protestants eux-mêmes.

Nous avons depuis longtemps cessé d'imiter « les Anglais », mais notre « vocation de copieurs » n'est malheureusement pas terminée, et nous imitons trop « les Américains », puis « les latins d'Amérique », puis même « les Italiens », jusqu'à l'abus du titre d'« Excellence » qui ne vaudra jamais notre très digne « Monseigneur », si simple et si français. Les « italianismes » ne valent pas mieux pour nous que les « anglicismes » ne valaient pour la génération canadienne d'hier, qui avait fini par s'en débarrasser. Quand donc saurons-nous, même en religion, nous montrer avec un caractère original, montrer bien sincèrement le vrai visage de la religion caractérisée ici, parmi nous, c'est-à-dire dans toutes ses circonstances légitimes de temps, de personnes, de lieu et de nation ? Cela n'est pas du nationalisme outrancier, c'est une fierté légitime de n'avoir besoin d'imiter personne pour rester bon chrétien.

Et le "commerce" ?

Il faut enfin féliciter bien respectueusement, et bien chaudement, Son Eminence pour avoir mis le public en garde contre les « marchands de piété », qui trafiquent de tout, et qui à l'occasion de la « Mission du Cardinal », vont aller de porte en porte vendre toutes sortes de bibelots, porte-cigarettes de la P'tite Thérèse, cendriers de St-Joseph, boucles d'oreilles des Martyrs, et autre « toc » d'un genre aussi douteux.

Si un pauvre se présente chez vous, faites-lui simplement la charité. Il faut toujours donner, même au passant dans la rue. Mais le trafiquant, qui exploite la bonne foi des simples, comme ce métèque qui annonçait dans une vitrine pouilleuse : « Apprenez à prier avec des médailles », ce farceur-là, il faut lui fermer la porte au nez.

Les autorités religieuses sont formelles : nul n'est autorisé à faire aucun commerce, à l'occasion de la « Mission du Cardinal ». La religion ne doit pas être une affaire d'argent.

EDUCATION

PROBLEMES DE L'ENFANCE

● Questions et conflits de caractères.

par **Marthe Desbuissons**

Quand les parents discernent en leur enfant un penchant qui ne leur convient pas — bien noter que je ne dis pas « un mauvais penchant » — ils entreprennent de le corriger. Soit parce que ce penchant indique une différence entre eux et lui alors qu'ils voudraient que leur enfant leur ressemble ; soit parce que ce penchant ne coïncide pas avec l'orientation qu'ils voudraient donner à leur fils, à leur fille. En somme, ils cherchent à adapter l'enfant à leurs goûts et à leurs besoins ; c'est assez naturel. Mais il ne faut pas pousser trop loin cette recherche...

Les cas sont innombrables. Leur importance est variable à l'infini. Un enfant nonchalant, un peu lent tout en demeurant absolument normal, donne bien du souci à ses parents simplement parce qu'ils sont vifs : ses petites lambineries sont cause de constantes irritations, de constants conflits. Un enfant nerveux, remuant, contrarie sans cesse des parents. Un enfant léger, gaîment superficiel, en apparence tout au moins, irrite facilement des parents graves, qui aiment à aller au fond des choses. Et ainsi de suite. A un degré plus fort, un enfant normal, toujours, mais peu enclin à l'intellectualité, né de parents intellectuels, peut redouter des conflits, tout autant qu'un enfant à tendances intellectuelles né de parents peu portés aux études. Et en poussant les choses à l'extrême ont sait bien qu'il y a des filles dont les parents auraient voulu qu'elles fussent garçons, et réciproquement ; déception dont les petits malheureux ne sont vraiment pas responsables, mais qui peut avoir de fâcheuses conséquences.

Une vérité d'évidence, c'est qu'« il faut prendre les gens comme ils sont », même si ces gens se trouvent être nos propres enfants. Cela veut-il dire qu'il faut, non seulement les prendre, les accepter tels qu'ils sont, mais encore ne pas chercher, fût-ce dans leur seul intérêt, à modifier leur caractère ? Non ; mais cela veut dire que si les enfants doivent s'adapter à leurs parents, la réciproque existe, et les parents doivent aussi s'adapter à leurs enfants. Car c'est précisément ainsi qu'ils pourront agir sur leur tempérament. Vouloir faire d'un petit nonchalant un actif, par le doux moyen de la persuasion ou par le moyen plus énergique de la punition, n'a guère de chance d'aboutir au succès, pas plus que de vouloir par les mêmes procédés faire d'un nerveux un paisible. Au contraire. Bousculé, harcelé, le petit lambin perd tous ses moyens, est dix fois plus lambin encore. Contraint au silence, à l'immobilité, le petit nerveux sort de l'épreuve dix fois plus énervé. Nous connaissons tous aussi de ces enfants qui se rongent d'ennui stérile, les uns au fond d'une classe où se dispense un enseignement qui n'est pas fait pour eux, les autres, symboliquement, à la porte

de cette classe où ils voudraient tant entrer, où ils pressentent que serait leur place.

Quand nos enfants témoignent, ne disons ni de défauts ni de qualités, mais simplement d'un tempérament, d'une manière d'être qui ne répond pas à ce que nous avions imaginé, acceptons-le et plutôt que de chercher à les ramener de gré ou de force dans le chemin idéal que nous leur avions tracé, voyons quel parti nous pouvons tirer, pour leur éducation, de leurs dispositions. Il n'en est guère qui ne puissent, dûment canalisées, être mises à profit. Le nerveux est entreprenant, actif, mais enclin à abandonner ses entreprises, à changer d'activité : encourageons-le à entreprendre et à agir car c'est le bon côté de son humeur ; ne le peinons pas, ne le déprimons pas en prédisant à l'avance échec ou renoncement. Le seul fait d'être approuvé, « compris », l'engagera à persévérer. L'enfant nonchalant, lambin, volontiers qualifié de paresseux, est souvent appliqué. Il fait les choses lentement mais les fait, il n'apprend pas vite mais retient ce qu'il a appris. On obtiendra plus de lui en le complimentant lorsqu'il l'a mérité qu'en le rabrouant pour qu'il se hâte. Permettons au premier de changer souvent d'occupation, puisque c'est le début de toute activité nouvelle qui le stimule.

J'ai connu un père, méthodique et pondéré, qui exigeait, assez naturellement, de son fils qu'il passe ses devoirs l'un après l'autre. Or, régulièrement, l'enfant, intelligent, mais instable, commençait bien, et au bout de peu de temps se fatiguait ; la première difficulté le rebutait, et tous ses devoirs, bons au début, étaient pleins de fautes à la fin. Le père eut le bon esprit de tenter d'un autre procédé : il permit au petit de faire le début de sa version latine, puis de tracer le plan de sa composition française, puis d'apprendre le commencement de sa leçon de géographie, puis de revenir à la version latine, etc. Et cela réussit fort bien. Cette façon de faire, en apparence anarchique, convenait à la forme d'intelligence du garçon.

J'ai connu aussi une mère, vive et primesautière, qui était en conflit perpétuel avec sa fille, indolente, un peu lymphatique. Elles avaient chacune leur mot favori, c'était pour l'une « Vite ! » et pour l'autre « Attends... » « Vite, mets ton manteau, il ne pleut plus, nous allons sortir », s'écriait la mère. « Attends », répondait la petite sans lever le nez de son occupation du moment. « Vite, il est midi moins cinq, cours (« cours » était aussi un de ses mots familiers) chercher le pain ! » — « Attends, maman, je n'ai pas fini de ranger mes jouets »... Et la mère, qui n'aimait pas attendre et estimait d'ailleurs que ce n'était pas son rôle, se fâchait, s'emportait, secouait la petite, qui ne se galvanisait pas pour autant, mais se mettait à pleurer, immobile et les bras ballants. Je conviens qu'elle était irritante : mais cependant la mère était dans son tort. Il aurait été si facile, connaissant sa fille, de s'y prendre à l'avance ! En l'interpellant à la dernière minute, elle n'obtenait rien. En lui disant « Nous sortirons dans un quart d'heure, commence à te préparer » ; « Il est onze heures et demie, n'oublie pas qu'on déjeune à midi et que tu dois aller chercher le pain », elle aurait acquis le droit d'exiger l'exécution de ses instructions dans un délai approprié au rythme des réactions de sa fille, et n'aurait probablement pas eu à se fâcher, car la petite n'y mettait aucune mauvaise volonté. Le père du petit garçon s'était adapté au tempérament de son fils ; la mère de la petite fille n'avait pas su en faire autant ; des deux, c'était lui le meilleur éducateur.

MARTHE DESBUISSONS

LECTURES

"LE PROCES DE NUREMBERG" DE JOE HEYDECKER ET JOHANNES LEEB

● Ce document met en scène les principaux dignitaires du régime nazi. Voici, racontée la fin de Heinrich Himmler.

... « Himmler ne figurera pas parmi la brochette des accusés de Nuremberg. Il n'aura pas le courage de répondre de ses crimes.

Probablement, il se cache d'abord à Flensbourg même, dans l'appartement d'une de ses maîtresses. Un commandant de brigade S.S. prétend l'avoir rencontré dans la rue à la date du 21 mai, quarante-huit heures seulement avant la liquidation du dernier gouvernement allemand.

Les services secrets alliés ont déjà constaté que, du jour au lendemain, son nom a cessé de figurer dans les communiqués diffusés par Radio-Flensbourg. Les meilleurs limiers anglo-américains et plus de cent mille hommes de troupe sont en alerte. Sans aucun doute, Himmler va tenter de se glisser à travers les lignes pour se terrer quelque part à l'ouest, dans les régions déjà occupées. Le filet se resserre autour de l'enclave, et Himmler ne tardera pas à s'empêtrer dans les mailles.

Son camouflage est d'une naïveté puérile : il s'est rasé la moustache, et collé un carré noir sur l'oeil gauche. En guise de papiers, un laissez-passer de la Sécurité de l'armée de terre, au nom de Heinrich Hitzinger. Ce qui est particulièrement stupide : de toute manière, la Sécurité de l'armée de terre fait partie des organisations dont les membres seront automatiquement arrêtés.

Accompagné de deux aides de camp, vêtus comme lui d'un mélange d'habits civils et militaires, il se présente au poste de passage et de contrôle britannique de Meinstedt, dans la région de Brême. Des milliers d'hommes et de femmes attendent à l'entrée du pont sur l'Oste, petit sous-affluent de la Weser : des réfugiés, des blessés, des soldats démobilisés, des prisonniers libérés, des ouvriers étrangers. Himmler et ses compagnons s'insèrent dans l'interminable défilé. Arrivé devant le poste, Himmler présente son laissez-passer.

Erreur stupide et, en même temps, caractéristique. Pour Himmler, policier dans l'âme, tout homme dépourvu de papiers est forcément suspect. Or, la plupart des malheureux qui veulent franchir le contrôle ne possèdent aucune pièce d'identité. Son geste suffit donc pour le faire remarquer. Surpris, le Tommy examine le laissez-passer, dévisage d'un regard méfiant l'homme au pansement sur l'oeil et lui ordonne d'attendre à côté de la barrière.

Pour le moment, les Anglais sont encore loin de penser qu'ils ont peut-être fait une prise sensationnelle. Ils décident toutefois de garder le dénommé Hitzinger, d'abord parce que ses papiers sont trop neufs, trop bien pourvus de tampons et de signatures, ensuite parce qu'il appartient à la Sécurité de la Wehrmacht. On l'expédie dans un camp dont le commandant, ne sachant trop que faire de lui, l'enferme dans une cellule individuelle. En même temps, son dossier — encore bien maigre — parvient au contre-espionnage de la IIe armée. Les officiers émettent des sifflements éloquents : Heinrich Hitzinger... Heinrich Himmler... même prénom, mêmes initiales..., et aussi la même taille, la même coupe de visage... c'est sûrement lui. Le soir même, trois officiers supérieurs se mettent en route pour examiner de plus près ce prisonnier qui promet.

En arrivant au camp, ils apprennent qu'il y a eu un coup de théâtre. Dans l'après-midi, le détenu a sollicité une entrevue avec le commandant. Celui-ci, bon bougre, l'a fait introduire dans son bureau et renvoyé les soldats de garde.

Le commandant. — Eh bien ?

Alors, d'un geste sec, le prisonnier arrache son pansement, sort de sa poche une paire de lunettes qu'il se met sur le nez, et claque les talons.

Himmler. — Je me présente : Heinrich Himmler.

L'Anglais ravale sa salive. Peut-être doit-il réprimer un frisson d'horreur. Mais, déjà, Himmler enchaîne :

Himmler. — Il faut que je puisse m'entretenir avec le maréchal Montgomery. C'est urgent.

Le commandant s'est ressaisi.

Le commandant. — J'aviserai le Q.G. de l'armée, gronde-t-il.

Puis, coupant court aux protestations du prisonnier, il le fait reconduire dans sa cellule et ordonne de doubler les sentinelles.

On ne saura jamais pour quelle raison Himmler a brusquement renoncé à sa fausse identité. Mais on peut supposer qu'il se croyait toujours appelé à négocier avec les vainqueurs. A condition, bien entendu, de se faire connaître...

Un peu plus tard, les officiers du Q.G. arrivent, prennent livraison du prisonnier et le ramènent à Lunebourg. C'est là que les espoirs insensés de Himmler vont définitivement s'effondrer. L'attitude des Britanniques montre clairement qu'ils n'ont pas du tout l'intention de le traiter en interlocuteur.

Pour commencer, ils le déshabillent. Un médecin militaire, le capitaine Wells, fouille ses vêtements et son anatomie. Dans une poche de sa vareuse, on découvre une ampoule de cyanure presque aussi grosse qu'une cigarette. Puis, on lui donne un vieil uniforme anglais et on l'enferme dans une mansarde.

Tard dans la soirée, arrive le colonel Murphy, du 2e bureau de Montgomery. Il est chargé de contrôler les mesures de sécurité prises par le commandant du camp, et de procéder à un premier interrogatoire. Comme les officiers lui font leur rapport, il les interrompt :

Murphy. — Vous l'avez fouillé, je pense. Avait-il du poison sur lui ?

Wells. — Oui. Une ampoule, dans la poche. Rien d'autre. En tout cas, il ne pourra pas se suicider.

Murphy. — Je l'espère. Avez-vous songé à bien regarder dans sa bouche ? Non ? Alors, veuillez le faire immédiatement. Peut-être l'ampoule qu'il portait dans la poche devait-elle simplement détourner l'attention.

On extrait donc Himmler de sa mansarde et on l'invite à ouvrir la bouche. L'espace d'une seconde, il se raidit, ses yeux se rétrécissent. Ses mâchoires se mettent à bouger, d'un mouvement de meules qui broient. L'instant d'après il s'effondre comme une masse.

Le médecin se jette à genoux, s'efforce de glisser les doigts entre les dents du mourant pour lui arracher les restes de l'ampoule. Le colonel Murphy hurle des ordres. Un autre médecin accourt et administre au prisonnier, déjà inconscient, un puissant vomitif. On lui fait un lavage d'estomac, on tente l'impossible. En vain. Au bout de douze minutes, les médecins abandonnent. Himmler est mort.

Toute la journée du 24 mai, le corps restera à l'endroit où il est tombé. Quelques centaines de soldats anglais, une dizaine de journalistes et de photographes viennent le contempler. En silence, ils passent devant le cadavre, fixent le visage rigide de l'antéchrist bureaucrate, ressortent et, dehors, aspirent goulûment l'air frais. Même mort, Himmler inspire encore la répulsion de l'épouvante.

A présent, se pose la question de savoir ce que l'on fera du corps. Au G.Q.G. de Montgomery, quelques farfelus envisagent sérieusement des obsèques militaires, en présence de plusieurs généraux allemands. Des aumôniers se demandent s'il convient de donner à l'enterrement un caractère religieux !

C'est sans doute Montgomery lui-même qui prend la seule décision sensée : Himmler sera enterré dans un endroit tenu secret, sans aucun cérémonial militaire ni religieux. Ainsi, sa tombe ne pourra devenir un lieu de pèlerinage pour fanatiques d'aujourd'hui ou de demain. Le matin du 26 mai, une simple camionnette transporte le corps dans un bois près de Lunebourg. L'endroit n'est connu que de l'officier de Sécurité qui l'a choisi, du chauffeur et des trois sergents chargés de creuser la fosse. Himmler sera enterré dans la tenue qu'il portait au moment de son suicide : un pantalon de l'armée britannique, une chemise kaki à col ouvert, des chaussettes grises qui proviennent des magasins de la Wehrmacht.

Les sergents jettent le corps dans la fosse, tassent soigneusement la terre, remettent en place les mottes de gazon et de mousse. Quand ils repartent, les dernières traces du monstre à lunettes sont effacées. Personne ne retrouvera la tombe du plus affreux bourreau de l'Histoire.

Quelques semaines plus tard, un dernier écho se glissera dans les colonnes des journaux : sous une grange, près de Berchtesgaden, les Américains découvrent le trésor privé de Himmler. D'une valeur approximative d'un million de dollars, il se compose de devises venant de tous les coins du monde : cent trente-deux dollars canadiens, près de vingt-six mille livres anglaises, huit millions de francs français, trois millions de francs algériens et marocains, un million de marks, autant de livres égyptiennes, deux pesos argentins, un demi-yen japonais... sept mille cinq cent livres palestiniennes ! »

DERRIERE LES MURS...

[*Suite de la page* 30]

nalistes d'approcher Férial, qui fut enfermée chez la fille de M. Sami el-Solh. Férial — qui avait fait ses études au *Junior College for Girls* de l'Université américaine — devenait l'objet de la curiosité de la presse. On sut qu'ele était sportive, musicienne, aimait à lire des romans à suspense. Après le départ du roi Séoud, on oublia la demande en mariage, que l'ambassade d'Arabie Séoudite avait démentie. Et on ne parla plus de Férial jusqu'au jour où elle fut fiancée à un des fils de Séoud.

L'Emir Khaled avait également rencontré la jeune fille. Il en était tombé amoureux. De retour à Er-Riad, il s'était confié à son père. Le roi — avec un sourire serein et détaché comme il en a le secret — avait dit à son fils : « J'aurais pu moi-même épouser cette enfant. Elle est en effet belle. Mais le père, cette fois-ci, se sacrifiera pour le fils. Tu peux la prendre comme femme, avec toute ma bénédiction ». Les journaux du Proche-Orient relatèrent le fait. Séoud renonçait à Férial pour la donner à son fils : en principe, dans les pays arabes, c'est toujours au fils de se sacrifier quand pareille occasion se présente, selon les coutumes ancestrales. Khaled était revenu à Beyrouth. Et il avait demandé Férial en mariage. Les deux jeunes gens s'étaient plu. Pour rendre Férial heureuse, Khaled s'était décidé à renvoyer son épouse, une jeune Libanaise, et à divorcer d'une jeune Syrienne de toute beauté qui n'avait jamais habité le palais-harem : au dernier moment elle avait renoncé à rejoindre le prince devenu son époux légalement à la signature du « ketab », le contrat de mariage. Amal — une blonde ravissante comme les aime les princes des sables — par patriotisme (c'était à l'époque où Séoud fut accusé de comploter contre le Syrie) avait juré de ne plus revoir le prince Khaled qu'elle avait pourtant passionnément aimé. Par amour pour Férial, Khaled décidait, à l'exemple de son oncle Talal, d'être époux d'une seule femme. La robe de mariée, signée Pierre Balmain, coûta plus de 5 mille dollars. Les bijoux atteignirent pour plus de cent mille dollars, notamment un diamant ornant une bague de platine et valant une fortune à lui seul. Le mariage se fit à Beyrouth, à l'ambassade d'Arabie Séoudite. Le prince, en smoking, avait reçu ses invités : il n'y avait que des hommes, selon la coutume musulmane. Le cheik était venu lui faire signer le contrat de mariage. Un des oncles de Férial avait signé le « ketab » au nom de sa nièce, car les femmes n'assistent pas à la cérémonie. Férial se tenait dans une pièce voisine au milieu de ses invitées.

Le lendemain, un avion spécial emmenait Férial et Khaled en voyage de noces. Tous deux étaient vêtus à l'européenne. Férial avait le visage dévoilé ; le prince souriait, heureux. Il avait donné le bras à son épouse, comme le ferait un homme d'Occident. Une révolution est née dans les mariages des princes d'Arabie. Et qui détruit l'image fabuleuse des Mille et Une Nuits...

RAYMOND LOIR.

"DECAPITE" PAR LES...

[*Suite de la page* 25]

gémit doucement : il a un éclat d'obus dans le mollet ; il souffre trop pour avoir peur.

Une interruption : les officiers japonais discutent avec les soldats. Cron comprend que ces derniers veulent aussi participer au massacre : les officiers leur « donnent » deux tirailleurs...

C'est le tour de Bravaqui. Juste après il y a Cron. Celui-ci voit son camarade, qui s'était un peu affaissé sur lui-même, se redresser au premier coup de sabre et crier : « Vive la France ! ». Au troisième coup, il n'est pas encore tombé. Excédé, l'officier lui tire une balle dans la tête.

Cron, tous les muscles de son corps tendus à l'extrême, regarde du coin de l'oeil d'officier s'approcher de lui. Il sent sur sa nuque le fil du sabre : l'officier vise, comme un bûcheron qui va abattre un arbre... Les bottes du Japonais craquent, il y a un sifflement. Cron bascule dans la tranchée au moment où le sabre le frappe. Presque au même instant, un corps tombe sur lui, l'écrase à demi. C'est Makoussoudi, son voisin de gauche. Il hurle :

— Tais-toi, murmure Cron, ils vont t'achever...

Un soldat s'approche, enfonce sept fois sa baïonnette dans le corps du blessé.

Cron attend, les yeux fermés. Le sang de sa blessure lui coule dans le dos, mais il sait que rien de vital n'a été touché.

Les Japonais sont partis. Il fait nuit. Cron attend dix minutes et le plus doucement possible, repousse le cadavre de Makoussoudi, se lève, sort de la tranchée et court vers la brousse.

Deux ombres surgissent. Cron reconnaît deux tirailleurs. L'un des deux s'enfuit. L'autre s'écroule à ses pieds.

— Je vais mourir, gémit-il, portez-moi. Il a reçu une dizaine de coups de baïonnette dans les reins et dans la poitrine.

La frontière chinoise est à cinq cents pieds. Il y a une petite rivière à traverser. Cron place le blessé sur son dos et part dans la nuit.

— Mes parents habitent par là, dit l'Indochinois.

Par là, c'est la nuit, la brousse. Cron avance toujours le long de la frontière chinoise. Il entend, pas très loin, le bruit régulier des convois japonais sur la route de Lang-Son.

Dans une pagode

Enfin, au bout de quatre milles environ, ils arrivent près d'un village. Quatre paillotes, tout au plus, et des habitants tremblants de terreur devant l'uniforme de Cron.

— Si vous restez, les Japonais vont nous tuer.

Les deux hommes sont emmenés jusqu'à une petite clairière et là passent des vêtements indochinois. Cron est de petite taille et sa barbe hirsute lui dissimule une partie du visage : on peut s'y tromper...

Des compatriotes du tirailleur viennent le chercher.

— Pour vous, disent-ils à Cron, nous ne pouvons rien.

— Indiquez-moi le chemin qui va à la mission catholique.

— Mais c'est plein de Japonais partout ! Restez là, nous vous apporterons de quoi manger.

Cron insiste. Sa blessure le fait souffrir. Il veut absolument trouver les médicaments nécessaires. On le dirige jusqu'au sentier qui doit le mener à la Mission. Encore trois milles ! Quand il aperçoit le bâtiment, il a envie de crier de joie. Il court presque. Un sifflement discret l'arrête : il regarde autour de lui et aperçoit soudain un Indochinois qu'il connaît pour avoir joué au basket-ball avec lui. Il veut lui expliquer...

— Ne bougez surtout pas, dit l'homme, les Japonais ont pris la Mission.

Cron entre précipitamment dans une petite pagode. L'Indochinois le rejoint.

— Vous allez marcher jusqu'au sommet de cette colline. J'ai des amis là-haut. Ils vous soigneront.

Effectivement, Cron trouve un homme qui, sans lui poser de questions, lave sa plaie et lui donne des vivres. En venant, il a croisé trois patrouilles japonaises : pour les deux premières il s'est caché. A la troisième, il n'a pas bougé : les soldats ne l'ont même pas regardé. Le déguisement est bon...

"Impossible de vous soigner ici"

Le 14 au matin, il prend la piste qui mène au poste français le plus proche, à près de quinze milles de la Mission. Sur son chemin, toutes les heures, il rencontre un vieillard ou un enfant portant un bol de thé, de l'alcool de riz ou des vivres. De village en village une nouvelle le précède :

— Aidez ce Français. Il a sauvé un des nôtres...

Bien entendu, quand il y arrive, le poste est vide. Tout a été saccagé. Les habitants sont partis.

Pendant 28 jours, lavant le plus souvent possible sa plaie maintenant gonflée et douloureuse à l'eau des ruisseaux, Cron va marcher dans la brousse. Le dixième jour il a rencontré un détachement de soldats français commandés par le capitaine Michel : ils viennent de Lang-Son et sont encore armés.

A la frontière chinoise, ils doivent donner leurs fusils aux soldats qu'ils rencontrent et ceux-ci acceptent de les conduire à la 14e mission française.

Le calvaire de Fernand Cron est terminé. Du moins, il le croit. Mais le premier médecin qui l'examine lui dit :

— Impossible de vous soigner ici. Nous n'avons pas le matériel nécessaire.

Il reste quelques jours dans des hôpitaux chinois où on lui répète la même chose. Il va à Chandernagor et de là, on l'expédie à Dibrugarassam.

« Un peu plus fort, un peu plus haut, pense le chirurgien anglais, et il était tué net. C'est incroyable !...

L'opération est finie : elle a duré 6 heures ! Malgré son épuisement le blessé a bien réagi.

Fernand Cron va encore rester quinze jours dans le plâtre. Il veut rentrer en France. Il doit encore passer par Calcutta et Ceylan où a lieu une visite médicale extrêmement sévère. Les convalescents les plus valides sont renvoyés en Indochine. Cron est « écarté ».

Il retourne à Chandernagor où il a la chance de trouver un médecin français qui lui donne les certificats médicaux nécessaires à son repatriement.

Fernand Cron n'est pas revenu dans son village natal. Il s'est établi quelques milles plus loin, chez sa belle-mère, à Montigné (Charente). Il a huit enfants.

Dans une grande enveloppe, il a rangé tous les papiers qui concernent son extraordinaire aventure : la pièce à laquelle il tient le plus est une lettre bordée de noir. En 1948, le général de Gaulle, en deuil de sa fille, lui a écrit pour le féliciter de sa miraculeuse aventure.

Un détail encore : Fernand Cron est né en juin 1912. Un vendredi 13.

CONSULTATION GRATUITE

Un monsieur arrive tout essoufflé au sixième étage d'un immeuble dont l'ascenseur est en panne.

— Docteur, dit-il, je suis asthmatique. Ecoutez-moi souffler...

— A mon avis, vous devriez faire du sport, ne prendre qu'un repas par jour et ne plus du tout fumer. J'ajoute que vous devriez porter des lunettes, parce que, le docteur, c'est à l'étage au-dessus ; moi, je suis avocat.

EX... TRADITIONS

Un Anglais installé à New-York reprochait à son tailleur de ne pas lui avoir fait parvenir sa note.

— Oh ! monsieur, se défendit l'autre, je ne réclame jamais d'argent à un gentleman.

— Dans ce cas, il doit arriver souvent que vous ne soyez pas payé.

— Non, parce qu'au bout de six mois je conclus que mon client n'est pas un gentleman, et je réclame.

AVA GARDNER...

[*Suite de la page 23*]

dansaient le fandango et la séguedille jusqu'aux petites heures du matin, à la lueur des chandelles : Ava Gardner la baptisa « La Bruja » — la Sorcière.

C'est d'ailleurs ainsi qu'on appelle l'actrice dans le pays : « la bruja », la sorcière, c'est-à-dire « celle qui ensorcelle ». C'est qu'elle étonnait les gens du pays par sa façon de passer des nuits entières dans des cafés, hypnotisée par les flamencos effrénés. Ava Gardner vit la nuit. Son activité incessante (on l'a vue, à Hollywood, faire trois parties de tennis après dix heures de tournage dans les studios) la conduit parfois à visiter toute une ville, de nuit, de cabaret en cabaret, étirant souvent sa ballade pendant 36 heures, voire 48 heures consécutives. A ce train-là, d'ailleurs, ses cavaliers ont depuis longtemps disparu, morts de fatigue, quand la « tournée » touche à sa fin.

Mais l'Espagne, c'est aussi la tauromachie, et Ava Gardner se découvrit passionnée des toros. Et incidemment des toreros. Elle fit le tour de toutes les fermes d'élevage, de toutes les arènes privées, descendit même un jour dans l'une d'elles (à cause d'un défi qu'elle se crut obligée de relever au nom du « pundonor » — point d'honneur) pour se faire cueillir par l'animal et recevoir en pleine joue le sabot d'un cheval. Elle crut en rester défigurée à vie, et ne sortit plus pendant trois mois.

Le quadrille de Rome

L'un de ces toreros s'appelait Mario Cabre. Il estocadait à ravir, mais ce n'était pas son seul charme : il écrivait aussi des poèmes passionnés, pour Ava bien entendu, avec laquelle il avait tourné « Pandora ».

Frank Sinatra l'apprit, arriva comme une flèche de Hollywood pour se rendre compte par lui-même, fut édifié, et repartit tout aussi vite.

— Bing Crosby chante mieux, mais je préfère Frank parce qu'il a plus de cheveux, dit Ava Gardner à cette occasion.

C'est du moins le bruit qui courut. Ensuite Sinatra ne se dérangea plus quand son ex-femme rencontra le matador espagnol Chamaco Silveti, puis le matador américain Harry Whitney. D'ailleurs la vedette avait maintenant une réputation de conquérante si bien établie que Sinatra se serait ruiné en se dérangeant chaque fois. Apparemment, la sagesse hindoue elle-même était impuissante contre le charme d'Ava Gardner : le danseur hindou Ram Gopal faillit mourir de désespoir. Clark Gable était loin de rester insensible, le milliardaire et producteur Howard Hughes tenait un avion personnel à la disposition de la vedette, lord Granville, un Anglais, dépensait des trésors d'ingéniosité pour que rien ne transpirât, tandis que George Raft, Broderick Crawford et Howard Duff se déclaraient prêts à attaquer n'importe qui en duel à l'arme blanche.

D'ailleurs, Ava Gardner — qui venait de tourner « La Comtesse aux pieds nus » de Mankiewicz et voyait sa popularité remonter en flèche avec son qualificatif de « plus bel animal du monde » — entretenait des amitiés discrètes et purement intellectuelles avec une pléiade d'hommes célèbres : Sir Malcolm Sargent, Hemingway, Noel Coward, Robert Graves, Tennessee Williams, et même Adlai Stevenson.

Mais ce ne sont pas les qualités intellectuelles seules qui l'attirèrent chez Luis-Miguel Dominguin, le célèbre et séduisant toreador.

— L'amour, le seul, celui d'une vie, je l'ai rencontré trois fois, soupirait l'actrice.

Ce qui laissait entendre qu'elle pourrait encore le rencontrer une quatrième fois. Dominguin lui dédiait en Espagne toutes les oreilles de ses toros vaincus. Et à Rome, elle le suivait de palace en palace. Dominguin à l'époque n'avait pas encore rencontré Lucia Bosé et Ava Gardner ne connaissait Walter Chiari que de nom. Mais Lucia Bosé et Walter Chiari, par contre, ne se quittaient pas d'une semelle : le bruit courait d'un mariage imminent.

C'est à Rome que se dénoua l'intrigue. Lucia Bosé, en proie à une crise de conscience, était partie se reposer chez ses parents à Milan. Dominguin estocadait en Espagne. Chiari, fiancé momentanément délaissé, décida de tuer le temps un soir en allant au cocktail de presse organisé en l'honneur de « La Comtesse aux pieds nus ». Et bien entendu, il y rencontra Ava, héroïne de la soirée. C'est un producteur qui présenta Chiari à l'actrice :

— Voilà le plus jeune comique d'Italie, dit-il.

— Et le plus sympathique, acheva gravement Ava.

Les nouvelles allant vite, Dominguin arrivait le lendemain à Rome. Lucia Bosé aussi. Incertain, le quadrille évolua prudemment pendant quelque temps, puis tout rentra dans l'ordre : Dominguin épousa Lucia Bosé, et Chiari prit Ava par la main pour lui faire visiter Rome. « Ava était beaucoup trop jeune pour moi », commenta Dominguin (elle a cinq ans de plus que lui...).

Elle était surtout trop infatigable. Chiari s'essouffla vite à suivre son rythme de vie frénétique. Encore faisait-il l'admiration des amis d'Ava : ils n'avaient jamais vu quelqu'un *tenir* aussi longtemps. Mais après le tournage de la « Petite Hutte » (avec Chiari dans le rôle du Sauvage) et de la « Maja nue », Walter Chiari réunit la presse pour donner un démenti.

— Non, il n'a jamais été question de mariage entre Ava Gardner et moi. Cette supposition nous empoisonne à tous les deux la vie.

A vrai dire, c'était le dixième démenti de ce genre. Ce qui n'empêcha pas l'actrice de préciser :

— Oui, je me remarierai. Je ne sais pas avec qui. Et si mon mariage n'est pas heureux, j'en mourrai. Et si je n'en meurs pas, je me tuerai.

Puis rêveuse :

— Je voudrais être Reine d'Angleterre : elle a un mari, deux enfants, tout le monde l'adore. Et tout le monde la respecte !

Car Ava, qui refusait d'être une nouvelle Garbo parce qu'elle « voulait être heureuse », aime autant les paradoxes que les équipées nocturnes : elle a fait trois fois le tour du monde sans se fixer nulle part, mais il lui arrive de professer, aux heures creuses, que son idéal est une vie bourgeoise...

LIRE
c'est se distraire
LIRE
c'est s'enrichir
LIRE
c'est progresser
SEMAINE CANADIENNE DES BIBLIOTHEQUES 3-9 AVRIL

LES DIX POINTS FAIBLES...

[*Suite de la page 8*]

tivité qui paralyse leurs mouvements ou bien les pousse à faire exactement ce qu'il ne fallait pas. Les conductrices — les statistiques le prouvent — sont particulièrement sujettes à cette émotivité. L'émotivité se soigne : mais, aussi longtemps que vous ne serez pas parfaitement maître de vos nerfs, il serait bon que vous demandiez à votre médecin de vous prescrire le tranquillisant le plus efficace, compte tenu de votre tempérament. On parvient également à calmer son émotivité en respirant à fond plusieurs fois.

Le bon sens contre le démon du volant

10) *Une personne calme et sage dans la vie courante se transforme souvent, quand elle se trouve au volant, en démon du volant qui entend étonner par ses prouesses et, pour satisfaire sa vanité, engage des compétitions, aussi stupides que dangereuses : l'un ne veut pas se laisser dépasser, l'autre veut dépasser. Conduire agressivement est l'une des causes fréquentes d'accident. Le bon sens doit être votre remède. A quoi cela avance-t-il d'étonner les gens que vous ne connaissez pas et que vous ne reverrez jamais ? Soyez plus intelligents que les autres. Mieux vaut ralentir pour laisser passer « le fou » et conserver tête et jambes. En conduisant, ne ruminez pas non plus vos soucis personnels. Relaxez votre esprit afin de vous sentir détendu.*

* * *

Si vous observez bien ces dix règles, vous conduirez avec toutes les chances de votre côté. Votre récompense : conduire ainsi vous gardera « jeune ».

C'est, en effet, un médecin, le Dr Capette, qui, bien qu'âgé, conduit toujours et bien, qui a déclaré, lors d'un récent congrès médical :

« Conduire entretient la jeunesse en exerçant les réflexes, les yeux, les oreilles et la vivacité de l'esprit ».

Alerte au fantôme

Les soldats du quartier général des forces armées de Singapour sont au bord de la dépression nerveuse : chaque nuit quelqu'un vient les tirer du lit, par les pieds, sème les couvertures, les gamelles et les bidons dans les chambrées, larde de coups de bayonnette certaines parties charnues de leur individu — de sorte qu'ils éprouvent des difficultés à s'asseoir.

Le plus curieux, le plus démoralisant est que les persécutés savent parfaitement qui est leur persécuteur : c'est — assurent-ils — le fantôme d'un soldat japonais, sans tête mais en grand uniforme et armé de pied en cap. Toutes les tentatives entreprises jusqu'à présent pour « capturer » le fantôme se sont révélés vaines.

Le feuilleton du Samedi

LES MAINS VENGERESSES

par Pierre Maël

No 9

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Gilbert Vanier, femme de Francis, jeune chimiste, sont mariés depuis trois ans et coulent un parfait bonheur. Léon Gurtain, pharmacien génial, inventeur de l'« Upastientine », poison foudroyant, est follement amoureux de Gilberte. Francis Vanier, aide et second de Léon Gurtain, sont les deux seuls à connaître la formule secrète.

Francis Vanier meurt empoisonné dans le laboratoire par suite d'une erreur dans le dosage des éléments du mélange, mais non sans qu'il ait eu le temps d'accuser à mi-mot son patron d'assassin.

Madame Green, une Anglaise et femme de chambre accomplie à l'emploi de Léon Gurtain, soupçonne ce dernier d'être l'auteur de ce crime.

Gilberte épouse Léon Gurtain mais devient amoureuse du docteur Robert Clermont de Courbevoie, brillant savant en matière de pathologie nerveuse, connu et respecté de tous. Le docteur Clermont a perdu les deux êtres les plus chers de sa vie : sa femme et sa fille et, depuis huit ans, il est seul.

"Mais, fit observer Robert, dont la voix tremblait d'émotion, Jeanne aurait donc connu cette femme sous un autre nom que vous, Fanny ? »

— Là, git, en effet, tout le problème, répliqua la jeune fille avec un visible embarras.

— Pardon, intervint Paul d'Escrennes. Me permettez-vous une toute petite remarque ?

— Je vous en prie, mon ami, insista le docteur.

— Voici donc ce que je me rappelle fort bien. Un jour que je venais chez vous, mon cher maître, j'y rencontrai deux enfants, votre gentille Amy et un petit collégien de dix à onze ans. Or, je me souviens qu'Amy, répondant à une de vos questions, je ne sais plus laquelle, vous déclara que ce collégien était le pupille de sa tante Georgy et se nommait Jean Frénoy ou Frénois.

— C'est vrai, s'exclama Clermont, en proie à un trouble profond. J'avais oublié cela.

Et, se tournant vers sa nièce :

— Pourquoi, ma chère enfant, ne m'avez-vous pas remis cette lettre plus tôt ? Il est clair que la vérité se dégage du rapprochement même des faits. Il est certain, en effet, que Georgina Green n'est autre que Georgina Frénois.

A peine rentré, il se fit remettre par Fanny l'enveloppe que Benoît avait trouvée.

Et lui aussi, au travers des buées de sa vue, reconnut l'écriture de la pauvre enfant abandonnée. Un éclair déchira la nuit de son doute.

— Oh ! murmura-t-il en pressant l'une contre l'autre ses mains frémissantes, Jeanne aurait-elle écrit, en mourant, des lettres que cette misérable femme n'aurait point remises à leurs destinataires ? Si elle avait fait cela !...

Il n'alla pas jusqu'au bout de la malédiction.

— Non. Que Dieu lui pardonne ! Elle a voulu donner sa vie pour Amy.

XVII. — Gurtain démasqué

Quarante-huit *heures s'étaient écoulées...*

Mme Gurtain venait de rentrer de Neuilly, où, cette fois, elle avait adressé quelques encouragements à Georgina, enfin sortie de l'état comateux, et de la guérison de qui les médecins croyaient pouvoir répondre désormais.

Elle était seule dans le petit salon familial, n'ayant pas échangé plus de dix paroles avec son mari, depuis le terrible « accident » de la ménagerie Nolson.

Affaissée sur un fauteuil, le menton dans les mains, elle méditait sur le dramatique événement, moins pourtant que sur l'occasion à elle offerte de voir presque quotidienement le docteur Clermont.

Et, son amour, accru à chaque rencontre, la faisait palpiter d'un désir effréné de liberté et de bonheur.

Libre ! Libre ! Si elle pouvait redevenir, si elle pouvait se rendre libre !

Mais, par quel moyen ?

Une pensée plus insidieuse pénétrait en elle.

Même après le divorce, serait-elle libre ?

Tel qu'elle connaissait Clermont, elle ne le jugeait pas disposé à accueillir une femme ayant appartenu à un autre homme, son ennemi, du moins tant que cet homme vivrait.

Un second veuvage pourrait seul l'affranchir entièrement.

Gilberte se prit le front, comme pour y broyer l'horrible pensée qu'elle y sentait sourdre et grandir depuis des mois déjà.

Misère ! Est-ce qu'à vivre dans une maison de criminels, dans une atmosphère de crime, on en peut contracter la maladie ?

Oh ! cet homme, comme elle l'exécrait, comme il lui pesait ! Qui la délivrerait de cet homme ?

La porte du petit salon s'ouvrit.

« Cet homme » entra.

Il entra, voulut sourire à sa femme et ne parvint qu'à grimacer. Il dit :

— Vous n'êtes guère prodigue de votre personne, au moins chez vous. Vous êtes continuellement dehors.

— Il me paraît assez naturel que je sois dehors le plus souvent, après le drame qui vient de se jouer à Neuilly.

— Qu'appelez-vous un drame ? Cet accident tout à fait normal dans une ménagerie ?

— Ah ! Vous trouvez « normal » que la grille d'une cage qu'on n'ouvre jamais, se soit trouvée ouverte précisément ce jour-là ?

— Bah ! une grille endommagée, déjà branlante, qui glissait trop aisément sur sa tringle.

Gilberte fixa sur lui un regard qu'il ne put soutenir.

— Vous me paraissez bien informé pour un homme qui n'est pas encore allé prendre des nouvelles de la victime ?

Il balbutia :

— Je savais la chose par l'aide de la ménagerie, le valet des cages, que j'avais vu, il y a quelques jours.

— Ah ! par le valet des cages, ce Leroux qui s'est enfui et qui n'a pas reparu depuis l'accident. C'est drôle.

La poitrine de Gurtain battit tumultueusement. Sa face violacée verdit. Il venait de sentir le soupçon de sa femme pénétrer en lui comme la lame d'un poignard.

— Il n'a pas reparu ? Il aura eu peur des conséquences. Son patron ne le ménageait pas ; il le rouait de coups quelquefois.

— Ah ! ça ! reprit la jeune femme, vous le connaissez donc bien, ce mauvais garnement, pourqu'il vous ait ouvert ainsi son coeur ?

Il se détourna.

— Vous ne me répondez pas ? poursuivit-elle, âprement. Prenez garde Cet « accident », comme vous l'appelez, a été bien... opportun, bien conforme à vos désirs. Georgina Green va peut-être mourir. En tout cas, elle ne parlera pas de longtemps. Justifiez-vous, si vous le pouvez ?

— Silence ! ordonna-t-il brusquement. On vient.

Le pas d'un domestique résonnait dans le corridor.

Un valet de pied parut et dit :

— Il y a dans le salon un prêtre qui demande à parler à Madame.

— Un prêtre ? s'exclama Gilberte. Qui est ce prêtre ?

— Un vieux prêtre. Il n'a pas donné sa carte. Il insiste pour que Madame le reçoive. Il dit que c'est urgent.

Mme Gurtain restait indécise. Ce fut Léon qui décida.

— Introduisez-le ici. Je le recevrai avec Madame.

— Vous voulez assister à l'entretien ? demanda la jeune femme, quand le domestique se fut éloigné.

— Je le veux, répondit brutalement le mari.

Ils ne purent échanger d'autres paroles, le valet introduisait le prêtre.

C'était un vieillard. La tête, couronnée de cheveux blancs, était fine et douce, la voix onctueuse et pleine de mansuétude.

Il salua et dit :

— C'est à Mme Léon Gurtain que j'ai désiré parler.

Avant que Gilberte pût répondre, Léon intervint grossièrement.

— Je suis M. Gurtain, le mari de Madame. J'ai le droit d'entendre ce qui peut être dit à ma femme et j'use de ce droit.

Le prêtre répondit poliment :

— Vous n'en sauriez user toujours, monsieur. Il est des limites au pouvoir conjugal.

— Je n'en connais pas, moi, monsieur, gronda le fabricant d'Upastientine.

L'ecclésiastique hocha paisiblement la tête.

— Je viens accomplir une oeuvre de réparation et de justice. Je suis d'ailleurs, tout prêt à me retirer.

— En ce cas, monsieur, ne perdons pas de temps aux préambules. Dites vivement ce que vous avez à dire ?

Gilberte, outrée, vint offrir elle-même un fauteuil.

— Asseyez-vous, monsieur l'abbé, je vous prie.

— Non, madame, fit doucement le prêtre. Ma venue sous ce toit y est accueillie d'une manière trop peu digne de mon caractère, et, surtout, de la mission que je remplis, pour que je m'y puisse tenir autrement qu'en passant, en messager de... pardon.

Gurtain eut un geste d'impatience.

— Assis ou debout, n'importe ! Expliquez-vous ?

L'ecclésiastique se tourna vers la jeune femme.

— Madame, dit-il, je suis curé d'une paroisse aux environs de Paris. J'ai reçu, hier, la visite d'un couple de... pauvres gens, désireux de conserver l'anonymat tout en réparant une faute grave, à votre préjudice.

« Ils m'ont prié de vous restituer une somme de vingt mille francs qui leur est venue en possession par des moyens coupables.

« Je vous la rapporte telle que je l'ai reçue de leurs mains.

Ce disant, il retirait de sa soutane un porte-monnaie mal fermé, qui s'ouvrit de lui-même, laissant voir l'épaisseur des billets de banque dont il était surabondamment gonflé.

Gilberte tenait fixés sur son interlocuteur des yeux pleins de stupeur.

Il était visible qu'elle ne comprenait rien à ses paroles, que celles-ci n'éveillaient en son esprit aucun souvenir d'événement les justifiant.

Elle ne se pressait pas de prendre le dépôt que lui tendait la main du prêtre.

[*Lire la suite page* 47]

Commencé dans l'édition du 19 décembre 1959. Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms des personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

Une grande affaire criminelle

Roméo dans un grenier

par ALAN HYND

L'étonnante ville de Los Angeles semble avoir depuis de nombreuses années une prédilection particulière pour des crimes extraordinaires commis par des gens qui ne le sont pas moins. Son livre d'or est tacheté de chapitres rouges où revivent des créatures fascinantes. Telle fut Clara Phillips qui, après avoir brisé avec un marteau le crâne d'une femme dont elle était jalouse, rentra chez elle et dit à son mari : « Je crois que je vais me coucher tôt ce soir ». Telle fut Madalynne Obenchain, une divorcée qui dut passer en justice après la mort suspecte d'un de ses amants, et qui annonça après son acquittement qu'elle partait vers les mers du Sud pour s'installer chez les lépreux. Telle fut aussi Winnie Ruth Judd qui avait pris pour habitude de voyager avec une malle où s'entassaient les cadavres de deux jeunes filles dont l'une portait un pyjama de soie orange. Telle fut enfin cette Louise Peete qui donna toutes les preuves d'un coeur compatissant en enterrant une de ses victimes sous un avocatier, parce que, disait-elle, ce monsieur aimait à se reposer sous cet arbre.

L'année 1922 (année du crime de Clara Phillips et de l'assassinat du metteur en scène William Desmond Taylor) devait être marquée par un autre crime tout à fait conforme à cette tradition, et qui était bien fait pour conserver à Los Angeles une réputation unique en ce domaine exceptionnel. Bien que ce troisième meurtre ne relève pas spécialement d'un genre d'activités dont puissent s'enorgueillir les brochures du syndicat d'initiative, il devait néanmoins devenir un mets de premier ordre pour les amateurs de macabre.

Si ce ragoût fatal fut servi à point dans la ville des Anges aux environs de 1922, il avait été mis sur le feu dix-neuf ans plus tôt, en 1903, à plus de deux milles milles vers l'est, dans la ville de Milwaukee, cité confortable et tranquille du Wisconsin.

Dans cette cité vivaient alors un gros Allemand au visage rond, au parler bruyant, du nom de Fred Oesterreich, et sa femme Walburga. Il avait quarante ans, elle trente-quatre, et après maintes entreprises, ils s'étaient lancés dans la fabrication des tabliers. Fred Oesterreich était le directeur général de cette entreprise qui employait plusieurs centaines d'ouvriers et d'ouvrières. Son épouse était une femme aux formes épanouies, aux yeux noirs et brûlants qui possédaient un magnétisme assez inexplicable, si l'on essayait de le lier à la beauté de son visage. Elle était dans l'affaire une sorte de superpatronne.

Oesterreich était un personnage arrogant qui avait l'habitude de parcourir à longueur de journée son usine pour s'assurer que ses employés lui donnaient bien soixante minutes de travail pour chaque heure.

Dans ces inspections, Mme Oesterreich suivait son mari pour ramener à la tâche ceux qui, volontairement ou non, s'étaient égarés hors de leur lieu de travail, et rétablir un ordre qui avait singulièrement tendance à se disperser.

Les Oesterreich vivaient seuls, ayant perdu le seul enfant que la nature leur eût accordé.

Chez eux (c'est-à-dire une maison de bois assez disgracieuse, couleur de moutarde, selon toute vraisemblance bâtie successivement par plusieurs architectes ou par un seul qui eût plusieurs fois changé ses plans), la vie était semblable à celle de beaucoup de ménages, vie qu'on peut approximativement qualifier de normale. Le mari qui ne manquait pas d'avoir conscience de ses insuffisances, cherchait dans l'alcool d'abusives consolations, ce qui l'amenait souvent à comparer ses forces à celles de sa femme.

Aussi, de temps à autre, la police rendait-elle visite aux Oesterreich pour s'assurer que Madame — qui en dix-sept ans de ménage avait développé à l'extrême un système vocal naturellement provocant — n'était pas en train de se faire enfoncer le crâne. Ce souci officiel du bien-être de la dame était superflu. Mme Oesterreich, instruite par une longue expérience, savait se protéger le moment venu en donnant un coup de genou à son mari, à l'endroit où elle jugeait lui apporter le plus grand bien. De plus elle avait acquis une extrême habileté dans l'art de faire danser le petit mobilier.

Un jour un incroyable petit personnage, dont la seule originalité était de ne rien avoir d'original, entra simultanément dans l'usine et dans la vie du ménage Oesterreich. Il s'appelait Otto Sanhuber. Cet individu, de sexe apparemment indéterminé, aux cheveux hirsutes, au menton fuyant, dissimulait sous des lunettes des yeux glauques assez inexpressifs. Haut de cinq pieds à peine, il avait alors dix-sept ans mais en paraissait bien davantage. Il était employé à la compagnie des machines à coudre Singer. Ces machines étaient fort nombreuses dans l'usine de tabliers, et Otto avait été envoyé pour réparer l'une d'elles. Walburga Oesterreich, en accompagnant le jeune garçon jusqu'à la machine défaillante, fit faire à Otto les premiers pas d'un étrange voyage qui devait demeurer comme un cas unique dans les annales du crime. En ce jour gris de 1903, Otto Sanhuber s'engageait dans une aventure qui devait justifier au-delà de toute espérance l'adage selon lequel la réalité dépasse souvent la fiction.

Walburga était une de ces femmes qui ne peuvent s'empêcher d'exercer sur tous les êtres auxquels elles s'intéressent une tyrannie dont les limites demeurent absolument indéfinissables. Cette sorte de créature a d'ailleurs un génie particulier pour discerner chez certains hommes des vertus qu'un regard ordinaire ne saurait apercevoir. Dieu seul sait ce que cherchait Walburga, mais elle le trouva en Otto Sanhuber. Si les filles de l'âge d'Otto qui le fréquentaient dans le quartier des brasseries ne lui portaient pas le moindre intérêt, il y avait maintenant une femme deux fois plus âgée que lui qui décida de le mettre sous clef — et c'est très littéralement ce qu'elle fit.

Walburga avait autant de patience que d'adresse pour tisser autour d'Otto qui n'en soupçonnait rien la toile où elle désirait l'enfermer. Elle s'arrangea pour qu'il y eut toujours dans la fabrique des machines à réparer, et il y a lieu de penser, à la lumière des événements ultérieurs, qu'elle aidait souvent le matériel à se détraquer. Un jour, la machine que Madame Oesterreich possédait dans sa chambre à coucher eut subitement besoin du mécanicien. La dame demanda à son mari ce qu'elle devait faire, à quoi il fut répondu qu'elle n'avait qu'à s'adresser au gosse qui était bien là pour réparer les machines en panne. Ayant donné ce conseil à sa femme, Fred Oesterreich ne jut jamais — d'un point de vue purement technique — nier qu'il avait bien cherché tout ce qui devait arriver par la suite.

Oesterreich était un de ces individus qui ont un sentiment très développé de la fascination qu'ils exercent sur les femmes. Aussi ne lui venait-il jamais à l'idée que sa femme pût s'intéresser à quelqu'un d'autre que lui. Trois ans se passèrent donc avant qu'il ne commence à soupçonner qu'il y avait autre chose que de l'amitié entre sa femme et le petit réparateur de machines.

Ces premiers soupçons prirent naissance lorsque Oesterreich s'aperçut que la machine à coudre de la chambre à coucher se détraquait avec une constance déconcertante. Chacune des réparations provoquait évidemment la présence d'Otto Sanhuber dans la maison, et quand Fred suggérait à son épouse de se procurer une machine neuve, elle répondait : « Non, j'aime cette machine ». Mais la manière dont elle baissait les yeux en parlant ainsi lui laissa penser peu à peu que tout n'était pas exactement à sa place dans l'existence de sa femme.

Walburga Oesterreich s'aperçut que l'esprit de son mari commençait à vagabonder dans des directions gênantes et (d'après une déclaration qu'Otto devait faire par la suite) elle proposa à Otto de faire un voyage avec lui. Quand elle eut tourné le seul obstacle qu'Otto voyait dans cette entreprise — l'argent — ils partirent tous les deux. Ils s'installèrent à Chicago et sous de faux noms louèrent une chambre ; mais ils eurent rapidement la désagréable sensation d'être surveillés. Ils se rendirent alors à Saint-Louis, où Mme Oesterreich crut reconnaître à plusieurs reprises un individu qu'elle avait fréquemment remarqué à Chicago. Au lieu de s'inquiéter de ce que toute évidence son mari avait lancé sur leurs traces un détective privé, elle laissa, comme on dit au théâtre, « monter le sentiment ». Elle reprit immédiatement le chemin de Milwaukee avec Sanhuber, lui dit un adieu provisoire sur le quai de la gare, se précipita chez elle et frappa violemment sur la tête de son mari avec un bougeoir d'argent.

« Ça t'apprendra, dit-elle, à me faire suivre ! » La réaction d'Oesterreich peut difficilement être qualifiée de normale. Il se jeta à genoux, embrassa la jupe de sa femme et jura qu'il ne pourrait jamais vivre sans elle. « Très bien, dit-elle. Nous oublierons toute cette histoire ». Mais en ce domaine elle pouvait difficilement tenir parole. Un jour où son mari était à l'usine de tabliers, tandis qu'elle, soi-disant malade, demeurait à la maison, elle introduisit subrepticement Otto Sanhuber au domicile conjugal.

« J'ai tout arrangé », lui dit-elle.

Par « tout », la dame voulait dire qu'elle avait pris ses dispositions pour qu'Otto vive dans la maison avec elle et son mari — sans que le mari le sache. Otto allait s'installer dans le grenier où l'on accédait par une trappe qui s'ouvrait dans la chambre à coucher. Otto devait trouver là-haut tout ce qui pouvait lui être agréable, y compris une lampe d'éclairage spéciale pour lire la nuit. Il n'avait pas à travailler ni à se soucier de quoi que ce fût. Il pouvait descendre par la trappe quand sa maîtresse lui en donnait le signal — elle grattait alors trois fois avec ses ongles — et tirait le verrou. Naturellement sa liberté n'était pas sans limites. Il ne pouvait sortir de la maison ou y rentrer que la nuit, et seulement les nuits où Fred était à une réunion de son cercle ou à son travail. Otto avait par contre une liberté sans bornes quand Oesterreich n'était pas là. Comme son avarice interdisait au fabricant de tabliers d'avoir une bonne, le petit Otto pouvait jouir de la maison dans la journée en toute quiétude, que la dame fût là ou non. Cette dernière ne manquait pas de montrer à son jeune amant les agréments d'un long après-midi d'hiver, quand son mari avait été expédié à l'usine et qu'il feignait d'être malade, tandis que la neige recouvrait la ville et qu'ils pouvaient demeurer ensemble jusqu'à la nuit tombante.

Si Fred et Walburga Oesterreich étaient des personnages relativement étranges par rapport à la moyenne des individus, ils pouvaient en face d'Otto Sanhuber passer pour exceptionnellement normaux. Ce jeune homme était extrêmement séduit à l'idée d'être un prisonnier d'amour. Il avait commencé son existence dans un orphelinat et jusqu'à sa rencontre avec Mme Oesterreich il avait eu le sentiment d'être dans l'existence comme une cheville carrée dans un trou rond. En réalité il aurait eu le plus grand besoin de cinq ou dix ans de traitement chez un aliéniste, comme on appelait alors les psychiatres. Epouvanté par les dures réalités de la vie, Otto voyait sans aucune trace de déplaisir un avenir limité par les quatre murs d'un grenier, où tous les besoins de l'existence se trouveraient résolus, y com-

AUTOS-NOUVELLES...

● Chiffres officiels de la production automobile américaine en 1959 : Production totale des voitures : 5,590,000 (contre 4,244,045 en 1958) ; total général, voitures et véhicules : 6,713,619 (contre 5,114,807 en 1958) ; total de Ford : 1,743,965 ; total de la General Motors : 2,553,884 ; total du groupe Chrysler : 735,365 ; total American Motors : 401,403 ; total Studebaker-Packard : 153,811. Les fabricants américains sont unanimement convaincus que 1960 sera une nouvelle année-record, et qu'ils sortiront environ 7,000,000 de voitures, le record de 1955 ayant été de 7,200,000. ● La Chine abandonne rapidement le char à boeufs pour l'automobile et à fin 1958 (dernière statistique), elle comptait déjà 3,465,107 voitures, camions, autobus et autocars, soit 21.8% de plus qu'en 1957. Mais pour 1959, l'augmentation serait d'environ 30%, soit 1,200,000 véhicules de plus en un an ! ● Un nommé Giancarlo Marini de Milan a déclaré au juge qu'il était obligé de voler au moins une voiture par jour pour pouvoir manger et... boire. Au juge curieux, il a détaillé sa consommation (non celle des voitures) journalière : 30 cognacs plus 5 pintes de vin...

● Le développement du tourisme automobile en Angleterre a remis en faveur les vieilles auberges anglaises, et les syndicats de tourisme provinciaux et locaux ont publié un annuaire des 300 plus célèbres vieilles auberges dont la plupart sont en exploitation depuis 2, 3, 4 et même 5 siècles. Dans ces établissements, le décor n'a guère changé, à part l'éclairage moderne et parfois la radio. Aux week-ends et pendant la belle saison, elles ne désemplissent pas, car l'Anglais aime profondément l'atmosphère et la tradition. Une société s'est constituée pour la restauration et même la réouverture des auberges anciennes : c'est la « Trust Houses Ltd. ». Certaines de ces auberges valent réellement une visite. Beaucoup ont été illustrées par des chansons et des légendes populaires connues de tous les enfants anglais. ● On vient de commémorer les débuts, il y a 35 ans, de l'industrie automobile russe. Le premier constructeur national fut un ancien sergent (Allemagne) a demandé au ministre de la Justice d'assimiler la mort involontaire d'autrui causée par un conducteur ivre au volant à « l'assassinat pur et simple ». Rappelons à ce sujet que jusqu'à la guerre, Hitler lui-même avait fixé la peine de mort pour les chauffards ayant provoqué un accident mortel. ● Des agents de police de Francfort (Allemagne) chargés d'opérer un contrôle systématique mais sans sévérité des piétons ont dû dresser en une journée 6,000 contraventions pour imprudence graves.

● A Trente, le jeune agent de police Mario Avancini est sur un lit d'hôpital après avoir été renversé par une voiture. Le pauvre Avancini se demande encore s'il doit dresser contravention contre le coupable, qui n'est autre que le chef de la police de Trente... qui venait de le proposer pour un avancement. La loi sera-t-elle la loi ● « La police de Rome participe aux *bénéfices* des contraventions ». « Les agents obligés de dresser un minimum de contraventions, sous peine de sanction ». « Scandale dans la police romaine ». C'est avec de tels titres que la presse de gauche de Rome a révélé des faits surprenants existant à la Préfecture de Police et que celle-ci n'a pas démentis... loin de là. Il est exact que les agents préparés à la circulation étaient obligés de dresser « un minimum de contraventions », en-dessous duquel ils risquaient des sanctions. Il est vrai qu'ils étaient « intéressés » sur les montants des contraventions. Les experts en circulation s'étaient étonnés du nombre élevé de contraventions dressées à Rome : 56,000 à Rome en un mois contre seulement 21,280 à Milan, qui compte pourtant 50,000 véhicules automobiles de plus que la capitale. A Rome, la police a ainsi encaissé 649,000,000 de lires en un mois, celle de Milan seulement 220 millions. Ce curieux règlement de travail de la police romaine va être discuté au Parlement.

● Depuis le 1er janvier, les véhicules étrangers pénétrant en Italie doivent être munis d'un triangle rouge

...DU MONDE ENTIER

nommé Likhachev qui avait longtemps, auparavant, comme tous les anciens mécaniciens ou garagistes, réparé les modèles européens importés.

● Un quotidien de Moscou vient de dénoncer ce « scandale public » du marché noir des automobiles d'occasion qui se tient, depuis des années, sur la Place Spartak les dimanches matins. Les prix pratiqués seraient supérieurs à ceux demandés pour les voitures neuves qui sont introuvables, d'ailleurs. Le journal affirme qu'une simple « Moskvitch » coûterait 37,000 roubles de plus que le prix officiel de la même voiture neuve. ● Un brave Bruxellois, Henri D..., rangea sa voiture le long du trottoir pour dormir un peu. Il était si fatigué qu'il dormit jusqu'au lendemain à 7 heures précises où il fut réveillé par la sonnerie d'un réveil... placé sous le capot par des inconnus qui en avaient enlevé le moteur. ● Un seul chien a été admis au Salon de l'Automobile de Bruxelles... ont raconté plusieurs journaux : celui de la Princesse Paola venue visiter avec le Prince Albert le stand d'une marque de voitures-sport dont le directeur s'est empressé de reconduire les Princes dans l'une de ses voitures jusqu'à la leur, qui stationnait loin de là...

● Une grande station-service de Cologne a créé deux cabines où les clients peuvent laver eux-mêmes leur voiture, sans autres frais que la consommation d'eau... ● Toutes les 6 minutes, une voiture automobile est volée en République Fédérale allemande. Pour 1959, le nombre total des vols de véhicules à 4 roues a été de 85,000 dont seulement 25,000 ont pu être retrouvés ; 67% des vols se sont produits dans les grandes villes, 22,000 des voleurs ont été arrêtés. A Munich, une seule bande comptant 12 hommes avait volé 1,200 voitures. ● Le procureur de Deux-Ponts métallique destinés à signaler les pannes. Cet accessoire prescrit désormais par le code routier italien est fourni aux automobilistes étrangers aux postes-frontières... au prix imposé. ● Dans la plupart des villes allemandes, il est permis de garer sa voiture sur les trottoirs, mais à condition de laisser suffisamment de place pour ne pas gêner les piétons. ● A San José, au Brésil, une discussion animée avait éclaté au conseil municipal au sujet de la consommation des voitures du service d'enlèvement des ordures ménagères. Une vingtaine de conseiller décidèrent de vérifier eux-mêmes si l'essence municipale était utilisée bien à propos et, pendant deux jours, ils conduisirent chacun l'un des camions incriminés. Le résultat de l'expérience établit que les conseillers avait consommé une quantité d'essence double de celle des chauffeurs municipaux. Et les 200,000 habitants de cette ville ont bien ri...

● A Montréal, une blonde élégante nommée Georgette D... a brisé sur la tête de l'agent qui collait un billet de stationnement sur le pare-brise de sa voiture le nouveau parapluie qu'elle était allée acheter pendant le stationnement. Au lieu de 2 dollars d'amende, il lui en a coûté 25 dollars plus des frais de justice élevés. ● M. « K » a son plan au sujet du développement de l'industrie automobile russe qui, ne l'oublions pas, produira cette année plus d'un million de voitures et véhicules utilitaires. Il veut créer d'immenses « flottilles » de taxis à prix très bas, ce qui permettrait à tout le monde de louer une voiture en cas de besoin et résoudrait en même temps le problème du stationnement. Pour les voyages de week-end, les voitures seraient offertes en location à un prix dérisoire. Mais M. « K » ne pourra pas empêcher les encombrements ni les difficultés de stationnement aux heures de pointe, qui sont partout les mêmes...

pris ceux que le désir amoureux pouvait inspirer à son adolescence prolongée. D'autre part l'arrangement mis au point par sa maîtresse devait lui apporter la solitude considérée comme nécessaire pour devenir écrivain. Et c'est ainsi qu'à l'âge de dix-neuf ans, Otto Sanhuber s'installa dans les combles de la maison couleur de moutarde, à Milwaukee, entrant ainsi dans une existence qui devait se trouver pendant de nombreuses années privée de lumière — ou, plus simplement, disparaissant pour tous, excepté pour Walburga Oesterreich.

Il y eut certes, quelques complications. En dépit de sa petite taille, Otto avait l'appétit d'un Falstaff. Mais après sa dix-septième année et à cause du régime très éprouvant que lui imposait sa fougueuse maîtresse, il ne grandit pas d'un pouce et ne grossit pas d'une livre. Ce n'était point faute d'avoir essayé : sa bien-aimée lui glissait de grandes quantités de viande et de poisson en boîte, des fromages entiers, des saucissons de Bologne, du pâté de foie, des légumes, de la mayonnaise, et des bouteilles de bière et de lait ; il avait cependant toujours faim. Parfois, quand les Oesterreich sortaient le soir, Mme Oesterreich venait gratter à la trappe, poussait le verrou et, dès qu'ils étaient partis, Otto se précipitait à la cuisine pour piller la glacière. Ces jours-là, quand Walburga apportait sur la table, pour le dîner, un reste de rôti froid de la veille, son mari avait un regard un peu étonné. « Qu'est-il arrivé à toute cette viande ? » demandait-il, « nous n'en avons pas tant mangé hier soir ! ». Mme Oesterreich lui expliquait alors qu'il s'était lui-même jeté sur le rôti en rentrant la veille, mais qu'il était trop ivre pour en avoir gardé le souvenir.

Parfois, la nuit, Oesterreich, qui manquait de sommeil, se tournait et retournait dans le grand lit qu'il partageait avec sa femme. Il croyait entendre d'étranges bruits, juste au-dessus d'eux dans le grenier.

— Qu'est-ce que c'est ? demandait-il en se dressant violemment sur son lit, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Dors, Fred, dors, c'est seulement ton imagination, répliquait Walburga.

Une nuit, on entendit un grand choc.

— Cette fois, ce n'est pas mon imagination ! s'écria Oesterreich.

— C'est probablement quelque chose qui est tombé, dit Mme Oesterreich. Je m'en occuperai demain. Maintenant, dors !

Apparemment Fred Oesterreich n'était pas un homme très soupçonneux.

Il y avait une petite fenêtre dans le coin du grenier où Otto Sanhuber avait élu domicile. Elle était presque opaque tant y était épaisse la poussière, mais Walburga avait bien recommandé à Otto de ne jamais s'en approcher. Un soir d'été, pendant que Fred Oesterreich brûlait des herbes dans le jardin, son regard se posa par hasard sur la fenêtre du grenier au moment précis où le jeune homme désobéissait aux ordres de sa maîtresse. Ce que Fred vit à la fenêtre n'avait pas de forme précise mais ça bougeait. Il se précipita dans la maison en hurlant : « J'ai vu quelque chose dans le grenier : il y a quelque chose là-haut ! » Walburga avait une façon de regarder Fred qui le faisait se sentir idiot. Et il était trop amoureux de sa femme, il craignait trop qu'elle ne s'enfuie à nouveau avec un homme, pour la contrarier.

Walburga laissa entendre, de-ci, de-là, que son mari perdait sa raison, probablement à cause de l'alcool. Oesterreich s'effraya car il n'avait jamais eu de telles pensées, mais il vint peu à peu à admettre qu'il avait eu certainement des visions. La disparition

des victuailles, du whisky et des cigares était le pur fruit de son imagination. De même il avait imaginé que les rats et les souris toussaient et se raclaient la gorge et que quelque chose bougeait derrière la vitre du grenier. Dès lors, profondément alarmé par la perspective de sa prochaine démence, Oesterreich n'osa plus parler des bruits bizarres qui peuplaient les combles, ni de la rapidité avec laquelle alcool et nourriture disparaissaient de la cuisine. Mais pour donner à ses phantasmes les apparences de la raison, il décida que la maison était hantée. C'est pourquoi il entreprit de déménager. Otto, qui vivait dans son grenier depuis trois ans, s'inquiétait beaucoup de cette métamorphose, car il avait maintenant aménagé l'endroit entièrement à son goût, mais il n'avait que vingt-trois ans et pouvait encore facilement s'adapter à une nouvelle existence.

Fred Oesterreich espérait que dans sa nouvelle maison il serait délivré de ses vagues et troublantes inquiétudes, mais il dut bien vite déchanter. Trois ans encore, il entendit d'étranges rumeurs dans son grenier ; il vit disparaître tout ce qui se mangeait, se buvait ou se fumait. Il consulta un médecin qui lui conseilla de voyager. Mais les affaires marchaient de mieux en mieux et Fred ne pouvait songer à délaisser son entreprise, même provisoirement. Puisqu'il ne pouvait voyager, Fred décida de déménager une fois encore. Otto déménagea aussi. C'était maintenant la septième année de son existence de chauve-souris ; il vivait dans une complète solitude, isolé de toute la vie qui remuait autour de lui. Durant ses premières années de réclusion, il n'avait pas réalisé son ambition de devenir écrivain. Il avait passé tout son temps à lire, à lire tout ce qu'il pouvait trouver, de l'histoire à la philosophie. Mais à présent, quand il ne dormait ni ne mangeait, il écrivait. Il vivait dans un univers où les intrigues et les dénouements étaient également imaginaires, où se côtoyaient l'amour sacré et l'amour profane. Son naturel le portait surtout vers les récits d'aventures qui, pour la plupart, se déroulaient dans les mers du Sud.

Walburga encourageait vivement Otto dans ses tentations littéraires et lui donnait de temps à autre des suggestions pour les scènes d'amour, suggestions nées de sa riche expérience personnelle. Elle faisait dactylographier les manuscrits et les envoyait à des revues, signés d'un pseudonyme. Pour tous ces échanges de correspondance littéraire, elle avait loué une boîte postale particulière. Au début, tout ce qu'Otto reçut des éditeurs, ce fut des avis de retour. Otto était un auteur si prolifique qu'il aurait pu, avec ces avis, tapisser les murs de son grenier. Enfin, vers 1916, quand Otto eut vingt-neuf ans, alors qu'il séjournait depuis onze ans parmi les poutres, il connut ses premiers succès. Les éditeurs de romans feuilletons trouvèrent que ses histoires des mers du Sud correspondaient exactement à ce que cherchaient des lecteurs avides de dépaysement, au moment où l'Amérique essayait de porter ses regards ailleurs que vers cette première guerre mondiale où elle allait s'engager. Et Walburga commença à glisser des chèques en même temps que des vivres à son romancier inconnu. Il endossait les chèques au nom de la dame et se mit, par ce moyen, à gagner sa vie.

Bien que tout parût s'arranger pour le mieux, Otto commença à protester auprès de Walburga en affirmant qu'il entendait parfois un autre homme que le mari dans la chambre de la dame. Celle-ci nia et elle était si persuasive dans ses dénégations qu'Otto dut renoncer à ses protestations.

Une nuit, Fred qui était sorti avec sa femme rentra seul à l'improviste. Il entendit du bruit dans la cuisine et s'y rendit. Il trouva Otto en train de fouiller dans la glacière. Bien que le fabricant de tabliers n'ait pas vu le jeune homme depuis dix ans, il le reconnut immédiatement. Avec une maîtrise qu'on ne saurait trop louer, il se retint de réduire en poussière le petit mécanicien, et se contenta de le rouer joyeusement de coups et de le jeter hors de la maison sans se rendre compte qu'il privait ainsi Otto du seul endroit qu'il eût pour vivre.

Otto Sanhuber partit pour Los Angeles où il s'engagera comme concierge. Après tant d'années passées dans les greniers, il ne pouvait s'accoutumer à la lumière du soleil, et il aurait sans doute préféré la ville actuelle avec ses fumées industrielles. Il avait encore un lien avec Mme Oesterreich : la boîte postale dont elle se servait pour sa correspondance littéraire. Il lui écrivit au plus vite et bientôt ce fut entre eux un échange épistolaire enthousiaste.

Fred Oesterreich, en apprenant qu'Otto vivait depuis des années dans ses greniers, fut complètement anéanti par la trahison de son épouse. Mais son amour fut plus fort que son écoeurement ; il aimait cette femme et payait le prix de son attachement. Il lui demanda seulement de ne jamais revoir Otto Sanhuber. Mme Oesterreich promit, tout en correspondant de plus en plus fréquemment avec le jeune homme.

Fred glissa de plus en plus vers le malheur. Quand il se promenait dans son usine de tabliers, il n'avait plus le courage de surveiller la tâche des ouvriers ou de stimuler leur zèle défaillant. Chaque fois que son regard tombait sur une machine à coudre Singer, il pensait à Otto, le petit réparateur, et chaque fois qu'il pensait à Otto son coeur commençait à se déchirer. Il refusa la nourriture, perdit le goût du whisky et des cigares. Finalement il consulta trois docteurs. Bien que d'un avis différent sur la nature de sa maladie, ils étaient d'accord sur un point : Oesterreich avait besoin d'un changement d'air complet. Tant pis pour les affaires. Fred demanda à sa femme, qui venait précisément d'achever la lecture de la dernière lettre d'Otto, où, à son avis, ils devraient aller pour jouir d'un véritable changement d'air. C'était provoquer une seconde fois les événements. La route de Los Angeles s'ouvrit largement pour eux.

Les Oesterreich s'installèrent dans une grande maison fastueuse, North St. Andrews Place, dans l'une des avenues les plus élégantes de la ville des Anges, pendant l'été 1918. Ce changement eut un effet thérapeutique certain sur Oesterreich qui avait maintenant cinquante-sept ans. Il se remit bientôt aux affaires et reprit la direction de l'usine de vêtements Oesterreich, tabliers, robes et lingerie. Il offrit à sa femme une domestique qu'elle refusa. Elle s'arrangeait aussi bien avec une femme de ménage deux ou trois fois par semaine. Elle se hâtait de trouver une solution pour restituer à Otto, qu'elle n'avait pas vu depuis deux ans, sa place habituelle. Elle découvrit dans son nouveau grenier une partie emmurée qui, comme autrefois, se trouvait juste au-dessus de la chambre à coucher. Pendant que son mari était à l'usine, elle fit venir des menuisiers pour aménager en cet endroit une entrée secrète. Ce fut une trappe qui s'ouvrait dans un des placards.

Otto Sanhuber retrouva bientôt son ancienne tranquillité, hors du danger, hors du soleil. Ce qui manquait à son nouveau logis quant à l'air et à la lumière, fut compensé par un confort inhabituel. Il avait l'électricité et une radio avec écouteurs. Il retourna à son travail d'écrivain. La vie du ménage Oesterreich fut également très différente à Los Angeles de ce qu'elle avait été à Milwaukee. Oesterreich ne retrouva jamais son ancienne vitalité, et bien qu'il continuât à boire le soir, il avait perdu toute agressivité. Aussi ses voisins n'étaient-ils nullement préparés à ce qu'il devait arriver dans la nuit du 22 août 1922, quatre ans après l'installation des Oesterreich dans leur nouvelle demeure. Cette nuit-là on entendit successivement une violente altercation entre deux hommes, des cris de femme, puis plusieurs coups de revolver.

Quand la police arriva, elle trouva Fred Oesterreich étendu sur le parquet du salon. Une balle avait traversé la tête, une autre était logée dans la poitrine. Il était aussi mort que possible. Quant à Mme Oesterreich, elle était enfermée à clef dans le placard de sa chambre à coucher. Elle raconta que, revenant avec son mari, ils avaient été attaqués par un inconnu qui avait tué M. Oesterreich quand ce dernier avait cherché à l'attraper. Puis il l'avait poursuivie tandis qu'elle s'enfuyait dans sa chambre à coucher et il l'avait enfermée dans le placard. Un inventaire des biens révéla la disparition d'une belle montre incrustrée de diamants. On supposa que l'assassin s'en était emparé.

Le chef de la police de Los Angeles était alors Herman Cline, un homme qui, au départ, soupçonnait tout et tout le monde ; ce qui était une attitude d'esprit fort légitime étant donné les étranges activités des cercles criminels de la ville autour de 1920. Ses soupçons se portèrent immédiatement sur Mme Oesterreich — les balles qui avaient tué Fred provenaient d'une arme de calibre 25, un pistolet de dame, dont les cambrioleurs ont rarement l'habitude de se servir. Cline s'attacha donc à mieux connaître la femme du défunt. L'existence de Mme Oesterreich ne pouvait guère résister à un examen approfondi. Personne évidemment n'était au courant de la prédilection qu'Otto Sanhuber nourrissait pour les greniers. Mais à Milwaukee, Cline découvrit que Mme Oesterreich était loin d'avoir une réputation sans tache et que, décidément, elle n'adorait pas autant son mari qu'elle l'avait laissé croire à la police.

Malgré ses soupçons, Cline n'avait aucune des preuves nécessaires pour inculper Walburga Oesterreich. Trois mois après l'assassinat, la dame requit les services d'un avocat, Hermann Shapiro, pour administrer les biens de son mari. Comme beaucoup de gens riches, Oesterreich avait laissé ses affaires dans une grande confusion, bien que sa richesse fût évaluée à plus d'un million de dollars.

« Prenez, dit un jour Mme Oesterreich à l'avocat en glissant dans sa main, une montre incrustrée de diamants ; elle appartenait à mon mari, je veux vous l'offrir ».

Le crime avait eu lieu au mois d'août ; en janvier suivant, Mme Oesterreich vendit la maison de North St. Andrews Place en disant qu'elle lui rappelait trop de mauvais souvenirs. Elle s'installa dans une maison plus petite dans North Beachwood Drive. Cette maison avait aussi un grenier. A un de ses amis qui était acteur, elle donna un revolver de calibre 25.

« S'il vous plaît, débarrassez-m'en. C'est avec un revolver identique que l'assassin a tué mon Fred ».

Puis elle donna un autre pistolet de calibre 25 à un de ses anciens voisins, avec la même explication et les mêmes instructions. L'acteur jeta l'arme dans les fosses de goudron du quartier de La Brea, quartier qui devint plus tard le terrain d'élection des émissions comiques radiodiffusées de Jack Benny et Bob Hope. Quant au voisin, il enterra le revolver dans son jardin, sous un rosier.

Mme Oesterreich et Me Shapiro, son avocat, durent quelque temps après se rendre à Milwaukee pour mettre de l'ordre dans les affaires de l'entreprise. Avant leur départ, Mme Oes-

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

(Pour 12 mois)

	Canada	Etats-Unis
☐ CES TROIS MAGAZINES.....	$5.50	$8.00
OU A VOTRE CHOIX		
☐ LE SAMEDI (bi-mensuel)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.50	1.50

IMPORTANT : — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

☐ Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

MA CUISINE...

...à votre goût

par MARIE NORBERT

POTAGE A L'OIGNON
(4 à 6 portions)

2 c. *à table de beurre*
2 c. *à table de farine*
½ c. *à thé de poivre*
2 t. *de lait*
1 b. *de 10 onces de soupe à l'oignon condensée*
Fromage Cheddar canadien, râpé
Rondelles de pain grillé

1. Fondre le beurre dans la partie supérieure d'un bain-marie. Ajouter la farine et le poivre ; remuer jusqu'à ce que lisse.
2. Incorporer graduellement le lait. Cuire, remuant sans arrêt, jusqu'à épaississement.
3. Juste avant de servir, ajouter la soupe à l'oignon et continuer de remuer jusqu'à ce que chaud.
4. Saupoudrer du fromage sur les rondelles de pain rôti, et les disposer sur le potage au moment de servir.

POISSON CUIT AU FOUR DANS DU PAPIER D'ALUMINIUM
(6 portions)

2 *livres de poisson*
1 c. *à thé de sel*

Essuyer le poisson avec un linge humide et le saupoudrer de sel. Envelopper le poisson dans du papier d'aluminium graissé. Fermer les bouts du papier au moyen d'un double pli pincé pour le rendre étanche à la vapeur. Mettre le paquet dans un plat à four peu profond et cuire dans un four chauffé d'avance à une température de 450°F. Compter environ 10 minutes par pouce d'épaisseur du poisson frais et environ 20 minutes par pouce du poisson congelé.

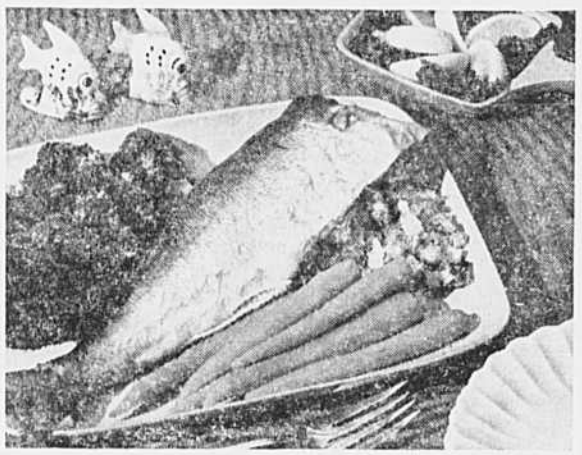
COMPOTE DE PRUNES

1 t. *de sucre*
1½ *à* 2 t. *d'eau*
1 *pinte (2 livres) de prunes*

Mêler le sucre et l'eau et faire bouillir, 5 minutes. Ajouter les prunes et faire bouillir doucement, 10 minutes environ ou jusqu'à ce que les fruits soient tendres.

GELEE AUX PRUNES

1 c. *à table de gélatine*
¼ t. *d'eau froide*
1½ t. *de jus de prunes cuites et sucrées*
t. *de sirop de blé d'Inde*
6 c. *à table de sucre blanc*
¼ t. *de jus de citron*
1 c. *à table de zest de citron râpé*
1½ t. *de prunes nature, cuites et dénoyautées*
¼ c. *à thé de sel*



Faites tremper la gélatine dans de l'eau froide pendant 5 minutes. Mélangez le jus de prunes, le sirop, le sucre et le sel dans une casserole ; chauffez jusqu'à ébullition. Versez la gélatine trempée et brassez jusqu'à dissolution. Ajoutez le jus et le zest de citron râpé. Brassez le mélange jusqu'à épaississement ; ajoutez les prunes. Refroidissez jusqu'à consistance ferme. Servez seul ou avec de la crème fouettée. 6 portions.

BLANC-MANGER

2 t. *de lait chaud*
4 c. *à table de fécule de maïs*
¼ t. *de sucre blanc*
⅛ c. *à thé de sel*
¼ t. *de lait froid*
½ c. *à thé de vanille*
2 *blancs d'oeufs (facultatif)*

Faites bouillir 2 t. de lait dans la partie supérieure d'un bain-marie. Mélangez la fécule de maïs ; le sucre et le sel avec le lait froid. Ajoutez lentement au lait chaud, et remuez constamment jusqu'à bonne consistance. Couvrez et continuez la cuisson pendant 10 minutes en brassant de temps à autre. Retirez du feu ; ajoutez la vanille. Mélangez fermement les blancs d'oeufs battus. Versez dans les plats à servir et mettez au froid. Servez avec du sirop de maïs, des confitures, de la gelée, des fruits nature ou en conserve, de la crème ou avec une sauce cossetarde au citron. 4 ou 6 portions.

NOTE : L'emploi des blancs d'oeufs n'est pas nécessaire mais leur addition rend le pouding plus léger.

terreich demanda à l'avocat d'aller chercher un grand nombre de boîtes de conserves qu'elle rangea dans la cuisine.

« Que voulez-vous faire de toute cette nourriture, puisque vous partez en voyage ? » demanda l'homme de loi. La dame avoua qu'elle avait un demi-frère, une sorte de vagabond excentrique qui parfois venait chez elle mendier un bon repas. « Je ne veux pas qu'il ait faim, si jamais il passe quand je ne suis pas là ».

Le voyage de Walburga et de Me Shapiro dura trois semaines. Quand ils revinrent, toutes les provisions avaient disparu.

En juillet 1923, le chef de la police Cline apprit que Shapiro se promenait avec une montre incrustrée de diamants. C'était celle que l'assassin était censé avoir dérobée. L'avocat déclara : « Mme Oesterreich m'a dit qu'elle avait retrouvé la montre sous un fauteuil après le crime. Elle ne l'avait pas mentionné pour éviter que les journaux ne reparlent de l'affaire ».

Evidemment la presse s'empara de cette découverte et très vite des soupçons de plus en plus précis s'accumulèrent sur la tête de Walburga Oesterreich. Les deux amis à qui la dame avait remis les pistolets pour qu'ils s'en débarrassent prirent contact avec la police. Cline déterra l'arme enfouie sous le rosier mais un examen scientifique du revolver révéla que ce n'était pas l'arme avec laquelle Fred avait été tué. Le second pistolet qui avait été jeté dans les fosses de goudron ne put être récupéré. Ces fosses du quartier de La Brea renferment sans doute plus de secrets que tous les divans des metteurs en scène d'Hollywood. Et si ces fosses pouvaient parler, un certain nombre de gens honorablement connus à Los Angeles seraient tenus de fuir au plus vite ou de sauter eux-mêmes dans le goudron.

Bien qu'il n'eût guère de preuves, Cline arrêta Mme Oesterreich en espérant que la suite des événements confirmeraient ses soupçons, et il l'accusa d'avoir tué son mari. Le fait qu'on l'ait trouvée enfermée dans le placard n'était pas la preuve de son innocence. Elle avait pu tirer sur son mari puis s'enfermer elle-même puisque la serrure du placard pouvait fonctionner des deux côtés. Le clef se trouvait à l'extérieur, et Cline pensait que Mme Oesterreich, ayant fermé la serrure, avait glissé la clef sous la porte.

Maintenant emprisonnée, Mme Oesterreich avait deux avocats : Shapiro, qui s'occupait de ses affaires, et Frank Dominquez, un avocat criminel très célèbre. Un jour elle pria Shapiro, qui était venu la voir dans sa cellule, de lui rendre un service très important. Elle lui demanda d'aller chez elle, d'entrer dans le placard de sa chambre à coucher et de gratter trois fois sur un panneau qui se trouvait au-dessus de la dernière planche.

« Attendez là, et un homme viendra », lui dit-elle. « C'est mon demi-frère, le vagabond dont je vous ai parlé. Dites-lui que je me porte bien et qu'on s'occupera de lui ».

Otta Sanhuber était là quand l'avocat entra dans le placard. Il approchait maintenant de la quarantaine et il avait la couleur et la personnalité de la colle de bureau. Sa voix était douce, il se montrait aimable et familier, et il appelait Shapiro par son prénom car Mme Oesterreich lui avait souvent, disait-il, parlé de l'avocat.

Toute cette affaire d'assassinat avait été une sorte d'accident. Les Oesterreich étaient rentrés ce soir-là exceptionnellement tôt, en se disputant. Otto, qui était en train d'errer dans la maison, avait entendu cette dispute et il avait décidé d'intervenir. Il s'était ainsi trouvé face à face avec Oesterreich. Tout à fait par hasard il avait dans la main un petit pistolet sur lequel Fred s'était précipité et, pendant la lutte, l'arme était partie toute seule. Ensuite, sous l'effet de la tension nerveuse, Sanhuber avait tiré trois fois encore. Il avait, grâce à sa pratique littéraire, imaginé l'histoire du cambriolage, enfermé Mme Oesterreich dans le placard puis il s'était réfugié dans le grenier.

L'écrivain ne ménagea pas Cline, qu'il avait entendu plusieurs fois en train d'interroger Walburga dans la chambre à coucher. « Je n'aime pas cet homme », dit Otto qui semblait pourtant bien incapable de détester qui que ce soit. « Je crois que je vais prendre son nom ». Ce dernier propos devait rester obscur bien des années encore.

Shapiro, avocat civil, consulta Dominquez, avocat criminel, et lui demanda ce qu'il fallait dire à Sanhuber. « Diltes--lui de s'en aller de ce grenier. Qu'il aille où il voudra mais qu'il sorte du grenier ».

Otto disparut. Dès lors les charges retenues contre Mme Oesterreich purent aisément être dissipées et elle sortit de prison.

Sept années passèrent. Puis les rapports entre la dame et Shapiro s'envenimèrent et Walburga, un jour de 1930, menaça l'avocat. Inquiet, ce dernier entra en rapport avec la police. Il dit qu'il craignait d'être assassiné et qu'il voulait faire une déclaration sous serment au sujet du meurtre de Fred Oesterreich.

Cette déclaration de Shapiro fut le premier contact de la police avec ce petit personnage que les journaux ne devraient plus appeler que le fantôme des greniers. Shapiro révélait qu'Otto Sanhuber avait avoué, sept ans auparavant, donc un an après le meurtre, avoir tué Fred Oesterreich. Il révélait aussi qu'Otto vivait toujours à Los Angeles et travaillait comme concierge dans un immeuble de la ville. Pour comble de l'humour, il avait pris le nom du chef des détectives Cline, maintenant à la retraite, en se contentant de l'écrire différemment. Il était connu sous le nom de Walter Klein. Otto Sanhuber, alias Walter Klein, eut bientôt les poignets entourés des bracelets officiels. Cline sortit de sa retraite pour se remettre à cette vieille affaire. Otto accepta d'aller devant le grand jury et d'avouer avoir tué Oesterreich lors d'une querelle. Il raconta aux jurés qu'une fois sorti de son grenier, il était parti pour Vancouver, dans l'état de Washington, où il s'était livré à toutes sortes de petits travaux, car, privé de la sollitude de son grenier, il ne pouvait plus s'adonner à la littérature. Puis il était venu à Portland, Oregon, où il avait rencontré une charmante dactylo qu'il avait épousée. Il était encore marié. Il avait raconté à sa femme, sans lui en donner l'explication profonde, les années passées parmi les poutres. Il avait dit qu'un accident l'avait rendu amnésique et qu'il avait oublié tout ce qu'avait été son existence entre 1903, où il avait rencontré Walburga, et 1922, année où il avait tué Fred Oesterreich.

Après cette confession, le juge d'instruction put inculper simultanément Otto et Walburga. Ils furent jugés séparément. Au mépris de toute galanterie, Otto passa le premier. Le choix de son avocat fut particulièrement heureux — c'était Earl Seeley Wakeman, un homme qui n'avait jamais perdu une cause. Otto revint sur ses aveux et prétendit qu'il y avait eu un malentendu. Le jury le reconnut coupable d'homicide involontaire. Mais après trois ans, l'homicide involontaire était effacé par la prescription. Comment Otto pouvait-il donc être

[*Lire la suite page* 46]

LE CRIME DE DENISE

[*Suite de la page 16*]

— De retour, Lanthelme ? Vous avez eu tort de ne pas suivre mon conseil. Le repos, pour la fièvre, est avec la quinine le...

— Je n'ai pas la fièvre.

M. Maquet referma le dossier et considéra attentivement son secrétaire.

— Asseyez-vous, Lanthelme. Qu'est-ce qui ne va pas ? Je vous connais suffisamment pour voir que vous êtes mal en point.

Robert attira une chaise à lui et s'assit en face de son directeur.

— J'ai des ennuis, Monsieur Maquet, dit-il sourdement. De gros ennuis.

— Argent ?

— Non. C'est plus grave.

— Oh ! oh !

M. Jacques Maquet alluma une cigarette et s'enveloppa de fumée.

— Allez-y, mon petit. Dites-moi ce que vous avez sur le coeur. Vous savez que j'ai beaucoup d'estime et d'amitié pour vous. S'il est en mon pouvoir de vous aider, je le ferai volontiers.

— Vous le pouvez.

— Parfait. Que désirez-vous ?

— Je veux quitter Paris et la France immédiatement.

M. Maquet haussa les sourcils.

— Eh là ! Comment voulez-vous...

— Le moyen existe, monsieur. La semaine dernière, nous avons étudié les possibilités de développement de la Société dans de nouveaux secteurs malgaches. Vous aviez envisagé de créer, pour commencer, un poste de prospection dans la région de Fianarantsoa. Acceptez ma démission de secrétaire et confiez-moi ce poste. Je vous promets au surplus de mettre en valeur en quelques mois tous les terrains que notre agence générale a déjà achetés.

La tête renversée, M. Macquet caressait machinalement ses cheveux aux tons argentés.

— Je ne mets pas en doute votre réussite si je vous envoie prospecter ce coin-là, dit-il après un silence, mais vous me ferez défaut ici, et, en outre, le poste que vous occuperiez à Fianarantsoa serait beaucoup moins important que votre poste actuel.

— Personne n'est irremplacable, Monsieur. Vous trouverez un autre secrétaire, et Lebrun, tout irrégulier qu'il soit dans le travail, connaît très bien son affaire. Quant à l'importance du poste, je m'en moque.

— Ah ! ça ! plaisanta le directeur, une pareille hâte à déguerpir va me donner à croire que vous avez la police à vos trousses, Lanthelme !

Aucun sourire n'éclaira le visage du jeune homme et M. Maquet, repoussant son fauteuil, vint à Robert et le prit cordialement aux épaules.

— Sapristi ! Dites-moi au moins de quoi il retourne !

— Je romps avec ma fiancée, Monsieur Maquet.

Le directeur, éberlué, eut un haut-le-corps.

— Qu'est-ce que vous me chantez là ?

Il s'assit sur le bord de la table — sa pose favorite — et partit soudain d'un rire jeune qui découvrit sa denture aurifiée.

— Le voilà donc, l'ennui si grave... plus grave que tous les autres ennuis de la terre !

Comme le jeune homme restait sombre et muet, Jacques Maquet redevint sérieux et enveloppa Lanthelme de son regard chaud et bienveillant.

— Vous vous emballez avec la fougue du gamin que vous êtes encore. Quel âge avez-vous ? Vingt-six ans, si mes souvenirs sont exacts. Et Mlle Denise Rougier n'a sûrement pas plus de vingt-quatre ans. Moi, j'ai dépassé la quaranatine et je sais ce que c'est que la vie. Si chaque querelle d'amoureux entraînait une rupture solennelle et définitive, où irait le monde !

Robert baissa la tête et, après une courte hésitation, lâcha :

— Il ne s'agit pas d'une querelle d'amoureux. Denise me trompe.

— Allons donc ! s'écria M. Maquet. Je suis sûr qu'il y a erreur de votre part. Je connais suffisamment Mlle Rougier, votre toute charmante fiancée, pour ne pas croire un mot de ce que vous me dites !

Robert eut un petit rire altéré.

— J'ai assez douté moi-même de la trahison de Denise. Si j'ai résolu de rompre, c'est que j'ai acquis la preuve.

— Il y a preuve et preuve. N'appelez-vous pas preuve une simple présomption ?

— J'ai eu sous les yeux les lettres que lui écrivait un autre homme... Des lettres dont le ton ne me permet pas de douter.

— Fichtre ! Et elle a avoué ?

— Pensez-vous ! Une femme digne de ce nom n'avoue jamais. Elle a improvisé une extravagante explication et, comme elle s'appuyait sur le témoignage de Mme Lebrun, j'ai d'ailleurs bien failli m'y laisser prendre.

— Relatez-moi l'affaire en détails... L'explication de Mlle Rougier est peut-être plus valable qu'il ne vous a paru.

— Je suis malheureusement fixé et vous allez vous rendre compte vous-même...

Mortifié, Lanthelme parla de la lettre anonyme reçue le matin et raconta par le menu la scène qui l'avait opposé à sa fiancée après la découverte de la correspondance cachée dans un meuble du salon. Jacques Maquet écoutait attentivement et, quand le jeune homme eut fini son récit, il se contenta de hocher la tête.

— C'est net, hein ? gronda Robert.

Le directeur fit quelques pas dans la pièce en jouant avec un petit trousseau de clés Yale.

— Je comprends maintenant votre état d'esprit, mon pauvre ami, murmura-t-il. Et vous croyez que l'absence vous guérira ?

— Je ne veux plus rencontrer Denise. Sa vue seule me serait intolérable... Et je craindrais aussi de céder un jour à un accès de violence.

— Oui, certes...

M. Maquet s'arrêta devant son secrétaire et esquissa un geste de résignation.

— Je suis obligé de me rendre à vos raisons, Lanthelme, mais votre départ me navre sincèrement.

— Alors, vous me confiez le poste de Fianarantsoa ?

— Puisqu'il le faut...

— Merci, Monsieur Maquet. Vous êtes très chic.

La sonnerie du téléphone grelottait. Le directeur décrocha.

— Qui ? Mlle Rougier ? Bon. Passez-moi la communication.

Il couvrit l'appareil du plat de la main et se retourna vers Robert.

— C'est votre fiancée. Dois-je lui dire que vous êtes ici ?

— Non, non ! fit précipitamment le secrétaire.

M. Maquet lui tendit un écouteur en même temps qu'il répondait, aimable et neutre :

« — Allô... Bonjour, Mademoiselle Rougier... Comment allez-vous ? Votre fiancé ? Non, je ne l'ai pas vu depuis ce matin. Il m'avait paru très fatigué et je l'avais renvoyé chez lui pour prendre un peu de repos. Je pense qu'il l'a fait. Vous dites ? »

L'écouteur collé à l'oreille, Robert entendait vibrer la petite voix aiguë de Denise. Elle se reprenait, bafouillait, se perdait en ambages.

« — Robert n'est pas rentré chez lui... Il est passé me voir à midi et... nous avons déjeuné ensemble. Mais il n'avait pas l'air très bien, en effet... Il ne m'a rien dit en me quittant. J'ai pensé qu'il était retourné au bureau... A moins qu'il n'ait fait une promenade pour calmer ses nerfs, parce que... lui et moi... enfin, parce que nous avions eu une discussion...

« — Rien de sérieux ? demanda M. Maquet. »

L'appareil resta muet une minute, puis la petite voix tergiversa lamentable :

« — Non, rien de sérieux... mais sait-on jamais ? Robert s'est buté et je ne peux... Si vous le voyez, Monsieur Maquet, essayez de l'apaiser, je vous en conjure. Dites-lui bien que je suis angoissée... désespérée... »

La voix se brisa et un déclic annonça que Denise avait raccroché. Jacques Maquet replaça à son tour l'appareil sur ses fourches.

— J'ai peine à la croire coupable, marmonna-t-il. Réfléchissez encore.

— C'est tout réfléchi. Si elle regrette maintenant sa conduite, si elle a des remords, tant mieux. Elle l'a voulu et ne souffrira jamais autant qu'elle me fait souffrir.

— Possédez-vous quelques précisions sur le... sur votre rival ?

— Non. Tout ce que je sais de lui, c'est qu'il se prénomme Edmond et il n'y a aucun Edmond parmi les gens que je fréquente, de loin comme de près. D'ailleurs, mon ressentiment ne va pas à cet inconnu. Il ne me devait rien et ce n'est pas lui qui m'a trahi. C'est Denise.

On frappait à la porte. Une dactylo entra, apportant le courrier à signer.

— Laissez la chemise, dit le directeur de l'E.A.M. Je vous rappellerai.

Robert surprit le bref regard de son patron vers la pendule et il s'excusa :

— Je vous ai fait perdre une heure, Monsieur Maquet. Voulez-vous que nous fixions rapidement les modalités de mes nouvelles fonctions ?

— Nous en reparlerons demain, mon cher, si vous maintenez votre décision.

— Ma décision est irrévocable et j'entends être, demain, loin de Paris.

M. Maquet haussa les sourcils.

— Voulez-vous dire par là que vous partiriez sur-le-champ ?

— Oui, le hasard a bien fait les choses, c'est le jour du départ du courrier de Madagascar. L'avion décolle dans deux heures et j'ai déjà téléphoné pour m'assurer qu'il y aurait une place car je savais bien que vous feriez droit à ma requête.

— Mais si vous voulez être à temps à Orly, vous n'aurez pas la possibilité de préparer vos bagages.

— Aussi bien, je ne prendrai même pas une valise. Non seulement parce que je ne pourrais rater le départ mais parce que je pourrais rencontrer Denise en allant chez moi — elle me guette peut-être sur le trottoir — et que je tiens par-dessus tout à éviter le renouvellement de pénibles explications. J'en serai quitte pour remonter ma garde-robe à Tananarive et j'y aurais été contraint de toute façon puisque je vais aller vivre au Sud, en pleins tropiques et en pleine brousse.

M. Maquet se contenta de soupirer.

— Dans ces conditions, je ne peux que vous souhaiter bon voyage et bonne chance. Que vous dire sur le poste de Fianarantsoa que vous ne connaissiez déjà ? Vous n'ignorez rien de mes projets et savez aussi bien que moi où sont les intérêts de la Société.

— Au revoir, Monsieur. Je ferai pour le mieux en attendant vos instructions.

Il avait la voix nette, assurée, et son directeur lui serra longuement la main.

— Vous êtes courageux, Lanthelme, et ne perdez pas votre sang-froid dès qu'il s'agit du travail. Mes félicitations ! C'est le meilleur dérivatif et vous ne tarderez pas à reprendre le dessus, à oublier.

— Je l'espère.

— Votre fiancée viendra probablement me voir. Que dois-je lui dire ?

— La vérité. Ajoutez que je ne veux plus entendre parler d'elle.

Comme ils traversaient le bureau du secrtéariat, Louis Lebrun inséra vivement dans sa poche-revolver un flacon plat auquel il venait de demander quelque réconfort.

— Il y a un de ces boulots ! ronchonna-t-il. Je t'en laisse un peu pour demain, Lanthelme.

— Vous feriez tout aussi bien de vous y atteler dès maintenant, dit M. Maquet sur un ton sac. Lanthelme quitte le secrétariat et va diriger le secteur de prospection de Fianarantsoa.

— Oh !

Les yeux troubles de Lebrun allèrent de Jacques Maquet à Lanthelme.

— Alors... ce que tu me disais tout à l'heure, c'était vrai ?

Il s'était levé, déplaçant comme à l'accoutumé des effluves de rhum. Sa face lunaire, aussi luisante que si on l'avait huilée, exprimait la consternation.

— Ecoute, Lanthelme, commença-t-il, ce n'est pas sérieux et...

— Ah ! non, coupa Robert en riant — trop fort pour que ce soit naturel — je sors d'en prendre. Au revoir, et à un de ces jours.

Il lui avait secoué cordialement la main et s'en allait. Arrivé à la porte, il se retourna et lança :

— A propos, Lebrun, recommande à ta femme de ne plus jouer les terre-neuves pour tirer ses amies de la boue. Ça pourrait lui attirer des désagréments.

Les yeux du gros homme s'exorbitèrent.

— Quoi ? Quoi ?

— M. Maquet t'expliquera ça pour mettre au point la version fantaisiste que Denise ne manquera pas de donner.

Et la porte claqua.

V

Les rails luisaient dans le soleil. De chaque côté de la voie étroite, les bananiers à chanvre inclinaient vers le sol leurs feuilles tailladées. Des abeilles bourdonnaient autour de la corolle jaune des « famaty ».

Robert Lanthelme s'était arrêté pour écouter le rire ou l'appel des indigènes dispersés dans les plantations. Il se remit à marcher laborieusement sur les traverses de palétuvier qui barraient de rouge sombre toute la largeur du ballast. La sueur, en lentes rigoles, s'infiltrait dans sa barbe et les mouches, par grappes, s'acharnaient sur ses bras poissés de sève.

Au détour de la voie, deux wagonnets apparurent, halés par des noirs. Des cannes en débordaient, lourdes de moelle sucrée. Robert Lanthelme interpella le mulâtre qui dirgeait l'équipe.

— Où en es-tu, Radame ?

— Tout va bien. Le chargement sera prêt demain soir.

Les Malgaches continuaient leur route en ahanant. Robert retint le contremaître.

— Il faudra nettoyer les abacas. La brousse remonte et ça pourrit.

Il était descendu du ballast et fustigeait de sa badine les herbes qui cernaient les bananiers.

— Il y a ici trois mille six cents pieds, continua-t-il. Nous devrions faire une

tonne de filasse alors que nous en obtenons à peine huit cents kilos. C'est insuffisant. Tu feras dégager les interlignes sérieusement pour qu'on puisse faire visiter les plantations aux acquéreurs dès le mois prochain.

— Compris, Monsieur Lanthelme.

Le jeune homme s'éloigna dans le sentier. Ses bottes écrasaient l'humus et chacun de ses pas réveillait des relents de terre humide. La bananeraie avait une haleine d'étuve. Robert, d'un revers de main, balaya les gouttes accrochées entre les rides de son front. Il ne respira que lorsque le rideau vert s'abattit brusquement pour découvrir des champs de cannes et de maïs.

Son oeil critique allait de droite et de gauche, mais le spectacle dut le satisfaire, car il approuva du menton, pour son propre agrément, et s'arrêta pour bourrer une pipe. Les kapokiers, de toutes leurs feuilles rondes, s'efforçaient de retenir le soleil mais l'ombre elle-même était de feu. Des filaments de tabac collaient à ses doigts moites.

« La Société fera un bon bénéfice lors de la revente, pensa-t-il. Quand j'ai acheté ces plantations, elles étaient pratiquement perdues tant on les avaient laissées à l'abandon. Il m'a suffi de quelques mois pour en refaire une exploitation en plein rendement... »

Il alluma sa pipe et tira une longue bouffée. La fumée s'attarda, en nappes indécises, dans l'air dense de l'après-midi.

La chaleur et la fatigue, depuis son arrivée à Madagascar, le maintenaient dans un état voisin de la torpeur. Exactement ce qu'il désirait, sans doute. Il ne s'était jamais accordé un jour de repos. Car lorsqu'on reste inactif, on est amené à rêver et le rêve était une chose que Robert Lanthelme s'interdisait formellement. Il s'imposait des efforts physiques jusqu'à la limite de sa résistance pour être sûr, le soir, de tomber comme une masse dans le sommeil. Sans ruminer sa rancoeur, sans ressasser ses regrets.

Son travail ne lui demandait guère de réflexions. La routine jouait seule. Avant d'entrer à la Société d'Expansion agricole malgache, il avait dirigé plusieurs exploitations, étant ingénieur d'agronomie coloniale. Il s'était retrouvé dans la partie dès qu'il lui avait fallu remettre en état des domaines abandonnés ou rendre productives des terres en friche.

Il s'adonnait avec ardeur à cette entreprise créatrice, et en venait à ne plus très bien s'identifier avec le si correct secrétaire de direction qu'il avait été.

Le boulevard Haussman, de temps en temps, se rappelait à lui par la plume de M. Maquet. Tout en le félicitant des résultats obtenus, le directeur lui donnait quelques nouvelles de la Société. Robert avait appris ainsi que, pour le remplacer, on avait nommé à son poste le représentant de l'E.A.M. au Maroc, un certain Godois que Lanthelme avait rencontré à plusieurs reprises et qu'il tenait pour un garçon de valeur.

M. Maquet avait aussi avisé Robert qu'il s'était vu contraint de communiquer son adresse à Denise. Il s'excusait, disant qu'il ne pouvait faire autrement.

Quant à Lebrun, il n'avait pas jugé utile de s'imposer une corvée épistolaire et il n'avait pas donné signe de vie une seule fois.

* * *

Hirsute, couvert de boue séchée, Robert Lanthelme traversa Vizile et mit pied à terre devant la pittoresque église aux murs de bambous tressés, dont le clocher élevait sa flèche au-dessus du calme village guetté par le crépuscule. Des gamins s'occupèrent de son cheval pendant qu'un Malgache sortait d'une case voisine et lui criait :

— Bonsoir, Monsieur Lanthelme. Ne cherchez pas le Père. Il est chez nous.

— Oui ? Je voudrais bien faire un brin de toilette avant de le saluer. Je suis répugnant.

— Et moi donc ! s'exclama dans la case une voix forte. Entrez donc, Monsieur Lanthelme. Nous prendrons une douche avant de dîner.

Robert suivit le Malgache et distingua dans la pénombre de la demeure indigène la haute silhouette du Père Gravey.

— Heureux de vous voir, Monsieur



— Fiston !

Lanthelme. Voici un bon mois que nous ne nous étions pas rencontrés, n'est-ce pas ?

— Oui. Je vous ai raté de peu à Tolongoina, la semaine dernière.

Le prêtre rit.

— Bien que nos buts ne soient guère parents, on ne voit que nous deux sur les pistes du Betsilée, Monsieur Lanthelme. Les affaires marchent comme vous voulez ?

— Je n'ai pas à me plaindre. Les bons terrains ne manquent pas. Mais on sait rarement en tirer profit.

— On m'a dit que vous faisiez des miracles... à votre façon.

— Certainement pas, mais je n'hésite pas à aider la nature, quand elle accuse la fatigue, comme on aide par des stimulants un organisme surmené. Et surtout, je consulte la terre sur ses goûts, en quelque sorte, au lieu de lui imposer telle ou telle culture. Tel champ se différencie de son voisin par la structure ou la composition de son sol. Il faut lui donner ce qu'il aime... Mais quels bourbiers, Seigneur ! Vous en savez quelque chose, d'ailleurs. Enfin... Je suis à Vizile depuis trois jours et loge chez votre catéchiste pour rayonner dans les environs. Vous ne vous attendiez sans doute pas à m'y rencontrer ?

— Si, au contraire. On m'avait signalé votre présence entre Sahasinaka et la côte. Je me suis même chargé de votre courrier en passant à Fianarantsao. Venez. Il est encore dans mon sac, à l'entrée de l'église.

Ils sortirent et le missionnaire s'esclaffa en regardant le jeune homme.

— Votre barbe prend des proportions respectables. Vous me ferez bientôt concurrence et on ne vous reconnaîtrait plus si vous rentriez à Paris.

Lanthelme promena sa main gantée de boue sur l'épaisse brouissaille brune qui recouvrait ses joues et son menton. Six mois qu'il ne s'était pas rasé ! Seul, son front bombé — et maintenant couleur de terre cuite — rappelait le visage de jadis car les yeux, eux aussi, avaient changé et s'étaient enfoncés dans les orbites comme l'eau d'un puits dont le niveau a baissé.

— J'ai ramené un peu d'argent, dit le Père, et je vais pouvoir faire poser les portes et les fenêtres de l'église. C'est un succès !

Il fouillait dans un vaste sac de cuir éraillé et en tira enfin trois lettres qu'il tendit à son compatriote.

— Excusez si elles sont froissées... mais il y a un tel fatras là-dedans...

Robert s'empara avidement de son courrier et, d'un coup d'oeil, se renseigna sur les expéditeurs. Une enveloppe dactylographiée et à l'en-tête de la Société d'Expansion Agricole Malgache provenait évidemment de Jacques Maquet. Sur les deux autres, il retrouvait les pattes de mouche de Denise.

— Prenez connaissance, puis nous dînerons ensemble, dit le R.P. Gravey.

Il s'éloigna, entouré d'un essaim de négrillons, et Robert ouvrit la lettre de son directeur. Elle ne comportait que quelques lignes :

« *Mon cher Lanthelme,*

« *Quatre affaires ont été définitivement traitées, le mois dernier, dans votre district, et à des conditions fort satisfaisantes. Je vous laisse toute latitude pour monter une agence fixe à Fianarantsao et engager le personnel nécessaire. Continuez. Vous êtes dans la bonne voie.*

« *Bien cordialement,*

« JACQUES MAQUET. »

La nuit tombait et Robert avait eu du mal à déchiffrer la fin. Restaient les deux lettres de Denise. Il les porta à ses narines et huma le faible parfum qu'elles gardaient de l'absente.

« Quatorze et quinze », murmura-t-il.

Oui, quinze lettres qu'elle lui avait écrites depuis qu'elle avait eu son adresse par Maquet.

Pesamment, il regagna la case du catéchiste, la traversa et entra dans la cusine où s'agitait une femme.

— Vous avez faim ? demanda la Malgache.

— Oui, convint-il, distraitement.

Et, sans les avoir decachetées, il abandonna les deux lettres de Denise aux flammes voraces qui léchaient la marmite de riz.

Les treize précédentes avaient connu le même sort.

« Et voilà !» fit-il en se dirigeant, d'un pas de somnambule, vers la petite salle d'eau d'où le Père Gravey sortait déjà en s'ébrouant.

Après la douche, il rejoignit le prêtre qui l'attendait devant la table servie.

— Moi apporter romazavy ? questionna, de la porte, la cuisinère.



— Nous devrions peut-être le ralentir un peu !

— Oui, tu peux servir, fit le missionnaire en dépliant sa serviette.

Et il affirma, péremptoire et jovial, à l'intention de Lanthelme :

— Ça fait plaisir d'avoir des nouvelles fraîches, hein ?

— Bien sûr, répondit le jeune homme, la gorge nouée.

La cuisinière déposait sur la table un romazavy odorant : ce poulet cuit dans un bouillon de feuilles de patates douces. Le Père murmura son *benedicte*. Des termites voletaient autour de la lampe à pétrole. Dehors, une fille chantait. L'air était doux et Robert aurait voulu pouvoir savourer cette paix...

Hélas ! où trouver la paix quand on ne la porte pas déjà dans son coeur ?

Il fit un effort pour dissiper sa torpeur, par courtoisie, envers le religieux qui l'invitait.

— Je partirai demain matin pour Manakara, annonça-t-il. On m'a signalé une petite plantation où l'on faisait le gingembre mais qui est en friche depuis deux ans. Je vais me rendre compte de son état.

Du riz, garni d'une rougaille de mangues, avait remplacé le romazavy. Robert n'y goûta que du bout des dents, bien qu'il aimât cette pulpe de mangue verte broyée dans l'huile d'olive avec de l'oignon et du piment. Mais ce soir-là, il ne désirait qu'une chose : être seul, seul, seul...

Il éprouva un sentiment de soulagement quand, ayant quitté le Père il n'eut plus besoin de se composer un visage et de tenir sa part d'un dialogue.

Une paillasse sur un châlit lui servait de couche dans une sorte de cellule de planches dressée en bordure de la forêt. Les bois mal joints laissaient filtrer des rais de lune ici et là. Au loin, les mille bruits nocturnes de la brousse se fondaient en une rumeur confuse. Une brise s'était levée qui charriait la senteur pénétrante des eucalyptus.

Longtemps, les mains croisées sous la nuque, Robert demeura imobile, les yeux grands ouverts, tandis que de lourdes larmes, lentement, roulaient sur ses pommettes...

* * *

Un nouveau mois s'écoula, pendant lequel Robert Lanthelme explora sans relâche toutes les ressources agricoles inexploitées du Betsilée.

Le pays lui devenait familier. Il poussait son cheval dans les sentiers boisés et escarpés qui s'accrochaient au flanc des collines, descendait dans les vallons marécageux, franchissait des pontelets branlants et des éboulis de roches grasses qui se dérobaient sous le sabot.

Le 21 mai, il atteignait Antsenavolo, assez satisfait des prospections qu'il venait d'effectuer parmi les riverains du torrentueux Namorena. Il avait amorcé des pourparlers d'achat pour des terrains mal plantés mais qui lui semblaient riches de possibilités.

Le soir même, assis à la terrasse d'un petit café indigène devant un verre de betsabetsa (eau-de-vie indigène, extraite de la canne à sucre), il écrivit à son directeur les résultats de sa randonnée tandis qu'un couple de pigeons verts roucoulait à la cime d'un arbre, de l'autre côté de la rue.

Il mettait sa lettre sous enveloppe quand un jeune Malgache, essoufflé, s'arrêta devant lui.

— Monsieur Lanthelme ?

— Oui.

— Un télégramme pour vous, Monsieur.

Le garçon tendait un câble que Lanthelme prit avec étonnement.

— Par où est-il venu ?

— Par poste d'Ifanadiana, Monsieur.

Robert donna un large pourboire au garçon et décacheta le message.

— Ça, alors ! s'exclama-t-il, abasourdi.

Il relut les deux lignes laconiques :

« *Maquet assassiné par Lebrun. Stop. Révélations sensationnelles vous concernant. Stop. Rentrez toute urgence. Godois.* »

La première stupeur s'effaça devant une sincère consternation.

— Ce damné pochard de Lebrun ! En arriver là !

Il se leva et rattrapa en courant, sur la place du village, le porteur du télégramme.

— Il n'y aurait pas à Ifanadiana une auto qu'on pourrait louer ?

— Si, Monsieur.

Il sella son cheval et partit sur l'heure pour couvrir les quelque quarante kilomètres qui le séparaient du petit centre. A Ifanadiana, en pleine nuit, il réveilla dix personnes avant de dénicher la voiture de louage mais réussit enfin à disposer d'une vieille Ford et de son conducteur.

— Je peux vous conduire Tananarive, accepta l'homme en bâillant. Nous partirons au matin.

— Non. Partons tout de suite, commanda Lanthelme en puisant dans son portefeuille des arguments irrésistibles.

VI

A Tananarive Robert Lanthelme dut attendre plus de vingt-quatre heures le départ de l'avion pour la France. Ce qui lui donna le temps d'acheter du linge de corps, une valise et de s'habiller décemment dans une maison spécialiste du « prêt à porter ».

Le voyage lui parut interminable. Comme il se plaignait de la lenteur de l'appareil, l'hôtesse de l'air s'indigna :

— Pensez que, voici quelques années encore, vous auriez dû prendre le bateau et rester vingt-cinq jours en mer pour aller de Tamatave à Marseille !

A Orly, Robert héla un taxi et se fit conduire directement boulevard Haussman, au siège de l'E.A.M.

Son entrée dans les bureaux fit sensation. Les doigts des dactylos s'immobilisèrent sur les claviers. Un homme mince et blond, au visage tavelé de taches de rousseur, fouillait dans un classeur. C'était Godois. Il réprima mal un mouvement de surprise, puis vint à la rencontre de Robert, la main tendue.

— Heureux de vous revoir, Lanthelme. Mais, autant qu'on puisse en juger à travers votre extravagant système pileux, vous avez maigri.

— Rien d'étonnant. Mon existence n'était pas de tout repos.

Godois entraîna Robert par le bras.

— Allons dans le bureau de notre feu patron. Nous serons mieux pour parler. J'ai des tas de choses à vous annoncer.

Il le fit entrer devant lui, le poussa vers un fauteuil et revint s'assurer que la porte était bien fermée.

— Entre parenthèses, ajouta-t-il, vous devez une fière chandelle à Lebrun.

— Plaît-il ? s'effara Lanthelme.

— Mais oui, mon vieux, c'est lui qui a découvert le pot aux roses. Sans lui...

L'impatience gagnait Robert.

— Cela ne vous ferait rien d'être un peu plus explicite ? Figurez-vous, mon cher, que je ne saisis pas du tout ce que vous voulez dire !

— Très juste, admit Godois. Je vais reprendre les choses dans l'ordre...

Il tira un étui de sa poche et le tendit.

— Cigarette ? Non ? Oh ! je vois que vous avez adopté la pipe, un parfait broussard.

Robert bouillait.

— Allez-vous vous décider enfin à vider votre sac ? éclata-t-il.

Godois, placide, sourit entre deux bouffées de sa cigarette et commença :

— Après votre départ, Lebrun a questionné sa femme et votre fiancée...

— Ex-fiancée ! rectifia Robert.

— Si vous me coupez à tout bout de champ, remarqua Godois, ne vous étonnez plus si je tarde à arriver au but. Je disais qu'après votre départ, Lebrun avait questionné sa femme et Mlle Rougier au sujet des fameuses lettres que vous aviez trouvées dans un meuble de Mlle Rougier. Or, Lebrun n'était pas

[*Lire la suite page* 46]

Selon les psychologues

La solitude peut ruiner votre vie

Selon un psychiatre new-yorkais, le sentiment de solitude naît en chacun de nous à l'instant même où nous venons au monde dans une salle d'hôpital, quittant ainsi l'abri, la sécurité du flanc maternel. Ce sentiment d'esseulement persiste jusqu'à la tombe et, même chez des êtres bien doués et fortement équilibrés au caractère gai et communicatif ; de brefs moments de réflexion leur font entrevoir la réalité et la profondeur d'un état de solitude que les relations sociales, les divertissements factices de notre vie moderne et l'affection même des êtres qui leur sont chers parviennent à dissimuler en partie.

Sur le plan de la philosophie, plusieurs écrivains ont exprimé avant Sartre et Camus, l'effarante solitude de l'homme en ce monde, irrémédiablement seul face à son destin, mais pour l'homme de la rue dont la vocation n'est pas d'être philosophe, la solitude revêt des aspects plus immédiats, plus terre à terre également. La conversation d'une épouse ou d'un ami, la seule présence d'un être à nos côtés, le va-et-vient d'enfants qui nous entourent suffisent à éloigner ce sentiment de solitude dont chacun d'entre nous, à des degrés fort différents toutefois, ressent l'angoissante réalité.

Tout dernièrement, une femme-médecin de Toronto déclarait très à propos : « Aujourd'hui, les huit millions d'habitants de New-York sont infiniment plus seuls que ne l'étaient, voilà deux mille ans, les quelque mille habitants de Bethléem. » Rien n'est plus vrai et cette aggravation de la solitude dans la vie de tous les jours peut être éprouvée facilement. Jadis, les gens dépendaient étroitement les uns des autres pour leur propre sécurité, leur transport, leurs distractions et même leurs nourriture quotidienne. « Il y a 60 ans, me disait un vieux citoyen de Trois-Rivières, on demandait à un ami de nous conduire à Québec ou ailleurs et le voyage était une petite fête. Aujourd'hui, on prend le train ou l'on appelle un taxi, intermédiaires entièrement anonymes et indifférents. »

Cet état de choses, qui est avant tout une conséquence de notre civilisation mécanisée, se ressent constamment. Le « service que l'on paie » existe absolument pour tous nos besoins. Il a presque totalement enterré le service que l'on rend. L'homme moyen travaille pour des gens qu'il ne connaît pas et bien souvent avec des compagnons qu'il ne connaît guère plus. En brisant les frontières des petites communautés d'antan, l'expansion de l'industrie et du commerce a fait de chacun de nous des millions d'étrangers qui se mêlent et se côtoient chaque jour pour l'unique raison de « gagner leur vie ». Rien n'est plus antisocial et ne fait plus éprouver ce sentiment de solitude qui assaille tout le monde que ces soit-disant réunions d'affaires, comités et « congrès » dont la seule raison d'être est presque toujours l'intérêt et le profit du financier, et qui groupent des individus totalement indifférents les uns des autres, souvent même de pays étrangers.

A l'échelle de l'individu, homme ou femme, la solitude prolongée crée parfois de bien mauvaises habitudes et ouvre la porte à des maux beaucoup plus graves que de simples manies : troubles mentaux, agressivité extrême ou timidité, alcoolisme — surtout chez les femmes seules — neurasthénie, voire prostitution. Dans 80% des cas, les filles-mères sont des êtres qui, dès l'enfance, se retrouvèrent seules, et qui plus tard se laissèrent prendre au piège d'une affection passagère. En Angleterre, un homme relativement jeune dont la vie conjugale s'était soldée par un échec, résolut son propre problème de la solitude en essayant d'aider d'autres êtres isolés. Il fonda une association, proposa que tout le monde encourage les conversations dans le métro ou les autobus, que les gens qui ont une belle maison confortable acceptent de recevoir, de temps en temps, de parfaits étrangers, simplement pour causer et lier connaissance. Son entreprise eut quelque succès et, en moins de trois mois, il reçut plus de 40,000 lettres de félicitations émanant d'hommes et de femmes solitaires... Beaucoup de femmes sombrent dans une douloureuse solitude morale vers la cinquantaine, lorsqu'elles réalisent qu'elles perdent de leurs charmes, de leur beauté et de leur féminité, ou que leurs enfants s'éloignent pour se marier. Cette solitude-là peut être facilement surmontée car elle n'est qu'occasionnelle mais chez certains êtres renfermés et incapables de se lier d'amitié avec personne, c'est une maladie chronique, une inadaptation dont l'origine peut remonter à la plus tendre enfance.

Que conseillent les psychiatres pour vaincre la solitude lorsqu'elle est un complexe émotif plutôt qu'une situation créée par la société ?

Avant toute chose, de rechercher des activités créatrices où un groupe d'êtres sont profondément solidaires les uns des autres : théâtre d'amateur, orchestre, groupements sportifs ou culturels, etc. « Il est infiniment plus profitable, disent-ils, de faire partie d'une équipe de football ou d'un club de bridge, que de regarder jouer les autres. Seule, l'interdépendance des êtres, leur communion dans l'effort, la distraction, la participation mutuelle à une entreprise quelconque, peuvent vaincre la solitude dont sont victimes tant d'hommes et de femmes d'aujourd'hui.

Jacques Coulon

Vos rêves et vous

BOIS

Forêt sombre dissimule difficultés à venir. Forêt la nuit les accentue. Dépouillée, c'est l'échec ; claire, la victoire. Vous vivez une époque de transition. Votre prise de conscience décidera du pour ou du contre.

BONNET

Vous pouvez être né coiffé, le bonnet vous en veut, la malchance est dessous. Cherchez-en la cause dans vos inconséquences.

BOSSU

Pareillement que dans la vie, en voir un ou plusieurs est signe de bonheur. Les bossues, au contraire, rappellent les sorcières et jettent mauvais sort. Si vous-même avez bosse, d'une bouffonnerie serez bientôt victime.

BOUCHER

Porte-drapeau de la mort. Mais si vous possédez couteau semblable au sien, vous serez le plus fort.

BOUE

Présage de chagrin. Les enfants de Saturne connaissent bien ce rêve... Tendance à la neurasthénie.

BOULANGER

Augmentera vos revenus mais ternira vos sentiments.

[*Suite de la page précédente*]

absolument satisfait par les explications qu'on lui donnait. Il a du flair, le bougre ! Quelque chose dans l'affaire ne lui semblait pas clair. Il ne pouvait croire, m'a-t-il dit par la suite, que Mlle Rougier fût coupable d'une telle duplicité. Il s'est donc mis en tête de retrouver le mystérieux Edmond et a chargé de son identification une agence de police privée. Le détective chargé de l'enquête a pu établir qu'aux dates critiques — auxquelles les lettres faisaient allusion et qui correspondaient à vos absences — Mlle Rougier passait ses soirées chez une laborantine de ses amies et qu'elle n'était jamais sortie seule avec un homme. D'autre part, le détective avait pris la jeune fille en surveillance. Du fait de votre rupture et de votre éloignement, elle aurait dû, en bonne logique, revoir cet Edmond qui était à l'origine de ses malheurs. Or le détective fut formel : elle n'entretenait de relations avec personne, en dehors de ses fréquentations féminines de travail. L'agence en arriva ainsi à mettre en doute l'existence même de cet Edmond. Elle communiqua ses conclusions à Lebrun un jour qu'il avait tout particulièrement forcé sur le rhum blanc — qui est son péché mignon, comme vous le savez — et il en éprouva une véritable fureur contre sa femme qui, par ses réticences, n'avait pas peu contribué à matérialiser le signataire des lettres. Lebrun, donc, fin saoul et fin furieux, rentra chez lui et cuisina sa femme en utilisant carrément des méthodes qui s'apparentent au passage à tabac. Mme Lebrun endurait moins bien les coups que son mari l'alcool. Démoralisée par ce genre d'interrogatoire, elle avoua subitement la vérité. La voici...

Le temps de reprendre souffle et de rallumer sa cigarette, puis Godois reprit :

— Vous n'étiez pas seul à aimer Mlle Rougier. Elle avait éveillé aussi une violente passion chez Jacques Maquet qui, après lui avoir fait une cour discrète, avait compris qu'il n'avait aucune chance de la détourner de vous. C'est alors qu'il avait pensé à vous détourner d'elle en montant contre la jeune fille une diabolique machination. S'étant assuré le concours de Mme Lebrun — qui y gagnait une forte somme et assouvissait du même coup la jalousie que lui inspirait votre fiancée — il écrivit les lettres compromettantes et les signa d'un prénom quelconque. Mme Lebrun, jouant la comédie, confia lesdites lettres à Mlle Rougier pendant que Maquet vous adressait le billet anonyme qui devait vous permettre de les découvrir. Inutile de vous rappeler la suite, n'est-ce pas ? Aveuglé par les apparences et par les attitudes ambiguës de Mme Lebrun, vous avez rompu et demandé d'être affecté à Madagascar. Maquet n'en voulait pas davantage. Il était convaincu qu'en faisant le siège patient et savant de Mlle Rougier, il réussirait à vaincre sa lassitude et à l'amener à un mariage de consolation, si l'on peut dire.

— La canaille ! explosa Robert.

— C'est ce que lui a dit Lebrun dès qu'il fut au courant. Et comme les deux hommes se détestaient de longue date, ils en sont venus aux mains. Lebrun désavantagé, s'est armé d'un lourd presse-papier de bronze et en a porté à Maquet un tel coup que notre ancien directeur en a eu le crâne fracturé. Il est mort dans la nuit sans avoir repris connaissance et Lebrun a été écroué.

Une joie indicible illuminait les yeux creux de Robert. Il se leva.

— Où allez-vous ? demanda Godois.

— Voir Denise... ma pauvre petite Denise...

Godois courut derrière lui.

— Hep ! Lanthelme ! A votre place, je passerais tout de même chez le coiffeur... avant !

Mais Robert, déjà, disparaissait dans l'escalier.

GEORGES MARIEVAL

Roméo dans...

[*Suite de la page* 42]

coupable, puisque la prescription courait depuis cinq années ? Il n'était donc pas coupable et on le remit en liberté.

Ce fut ensuite le tour de Walburga Oesterreich. Son avocat s'appelait Jerry Geisler. La dame avait alors soixante-trois ans. Si elle avait si longtemps gardé le silence, c'est qu'elle n'avait pas voulu exposer publiquement sa vie privée qui se confondait avec Otto et les greniers. Le jury restait hésitant, il n'était pas unanime.

Otto se glissa avec sa femme hors de la pleine lumière des tribunaux. Walburga cessa d'intéresser les journaux. Le District Attorney proposa qu'on la remette en liberté. Elle partit s'installer dans un petit appartement au-dessus d'un parc dans le quartier de Wilshire, à Los Angeles.

L'assassinat d'Oesterreich restait techniquement sans solution. Pourtant un homme avait été assassiné. Il semble que la dignité de la Justice eût été mieux préservée si l'affaire s'était close, pour le moins, par une amende en rapport avec l'énormité de cette histoire.

ALAN HYND.

" LA VALISE AUX REVES "

[*Suite de la page 18*]

et heureuse s'était transformée en une infirmière précise et froide et dont le coeur était mort. Peu à peu, elle avait appris à ne plus souffrir quand elle entendait les murmures des gens : « Elle a su y faire la petite, elle est la patronne maintenant. » « Va-t-en, la Rouquine ». Elle ne souffrait plus, mais elle haïssait le pays, les maisons, les gens. Elle avait ainsi vécu trois ans, de plus en plus seule, près d'un infirme intraitable, dans une maison silencieuse, sans espoir. C'était toute son histoire.

— Pauvre Simone, dit Jacques quand elle eut terminé son récit.

Mais maintenant, il y avait Jacques avec son cher visage, ses yeux, sa façon de la regarder. Et elle se sentait toute neuve, comme une fleur timide dans un champ au printemps. Jacques était près d'elle.

Il prit sa main, la baisa et la garda contre sa joue.

L'enfant leva la tête, les regarda et conclut :

— Jacques aime bien Simone.

Puis il recommença à faire des pâtés.

« Jacques aime bien Simone ». Et la jeune fille maintenant se sentait jeune, heureuse et elle avait envie de courir sur l'herbe, de chanter et de pleurer.

Son rêve ne dura que quelques minutes. Puis Jacques la prit aux épaules et la regarda dans les yeux :

— Simone, dit-il, l'enfant s'appelle Maurice.

Maurice ? Qu'est-ce que cela venait faire entre eux deux et la joie qu'elle sentait en elle et ... Maurice.

Simone devint très pâle :

— Maurice ? C'est son fils ? murmura-t-elle.

Jacques acquiesça et la serra contre lui :

— Sa mère est une femme douce et bonne, Simone. Nous devons faire quelque chose pour elle. Tu dois l'aider, Simone. Il faut que tu t'arranges pour que Maurice voie son fils : c'est ce qu'il y a de mieux pour tous et même pour lui. Il sera son but et sa consolation, et l'enfant aura enfin son père ...

Certes, tout serait mieux ainsi. Seulement il y avait quelque chose de changé. Donc Jacques avait toujours su qu'elle était « La Rouquine ». Et il lui avait parlé, il lui avait permis de jouer avec l'enfant, uniquement parce qu'il voulait obtenir quelque chose d'elle, voilà tout. Mais il ne l'aimait pas. Il ne le lui avait d'ailleurs jamais dit.

Brusquement Simone se leva :

— Dites à votre amie de venir demain avec son fils. Moi je parlerai à Maurice.

— Simone, attends, pourquoi pars-tu ? s'écria Jacques.

Mais elle courait, ne voulait pas entendre et fermait les yeux pour ne pas voir les prés verts et les fleurs et le printemps.

* * * *

Debout devant le comptoir, Jacques buvait sa seconde bière en réfléchissant. Il n'avait pas vu Simone depuis trois jours, et pourtant que de choses s'étaient passées. Irène avait revu Maurice et il avait vu son enfant. Simone avait annoncé son départ et Maurice s'y était résigné et avait prié Irène de rester avec lui. Tout était donc en ordre ainsi et une Irène rajeunie, heureuse avait annoncé à Jacques que Maurice allait l'épouser. L'enfant, le temps et la douceur d'Irène feraient désormais des miracles.

Et Simone ?

— Elle a fait beaucoup pour moi, lui avait expliqué Irène. C'est elle qui a convaincu Maurice. Dès que je saurai quelque chose des intentions de Simone, je t'avertirai.

Et maintenant Jacques était inquiet parce que trois jours sans voir Simone, c'était vraiment trop. Il n'entendait même pas les plaisanteries que les habitués du bar échangeaient en le voyant ainsi préoccupé et dont tous riaient, sauf lui.

A ce moment, la porte s'ouvrit et un gamin parut, haletant :

— Monsieur Jacques, c'est mademoiselle Irène qui m'envoie. Elle dit que « La Rouquine », oh ! pardon, que ... que mademoiselle Simone est allée à la gare et qu'elle partira au train de 4 heures. Elle dit de faire vite.

Jacques repoussa son verre et regarda sa montre.

— La Rouquine s'en va, vous avez entendu ; bon débarras !

— Chic, on ne la verra plus ! furent en général les commentaires.

Jacques ouvrit la porte puis se retourna :

— La Rouquine ne part pas, annonça-t-il en souriant. Et puis, dorénavant, je vous prie, parlez plus gentiment de ma fiancée.

Et il s'en fut en courant.

Les consommateurs le regardaient bouche bée.

— Ne vous en faites pas, dit le garçon, il est un peu fou, comme tous les écrivains.

* * * *

Quatre heures moins cinq. Près de Simone il y avait une grosse valise. Dans la valise, il y avait ses affaires, ses vêtements, ses livres et aussi ses rêves, le passé, la jeunesse. Et le souvenir de Jacques qu'elle devait oublier. Et pourtant, mais voyez quelle sotte, Simone ne pouvait s'empêcher de regarder fébrilement autour d'elle, comme si elle attendait quelqu'un, comme si au fond de son coeur quelque chose continuait à espérer, à croire ...

Quatre heures. Voilà, le train entrait en gare. C'était le train qui l'emmènerait pour toujours, pour toujours ...

Lentement, Simone se mit en marche. Elle voyait mal à travers les larmes qui obscurcissaient ses yeux.

— Simone, Simone, attends ! Arrête-toi, arrête-toi !

Quelqu'un, qui semblait courir comme le vent et haletait violemment, se précipita vers elle et la serra dans une étreinte folle, l'embrassa sous les yeux stupéfaits et un peu indignés du chef de gare.

— En voiture.

Il abaissa son drapeau rouge et le train démarra et peu à peu disparut.

Et Simone était encore là avec sa valise et son billet et ses larmes et cet homme qu'elle devait oublier et qui pourtant la serrait passionnément contre son coeur.

Ils sortirent de la gare en se donnant le bras. Devant eux s'alignaient les maisonnettes au toit rouge, la route blanche.

Simone se tourna vers Jacques avec un peu de mélancolie.

— Personne ne me veut ici. Ils ne m'aiment pas.

— Ils t'aimeront, promit Jacques en l'embrassant des yeux. J'ai la tête très dure, et j'obtiens tout ce que je veux. Ils t'aimeront, tu verras. Je t'aiderai, moi.

Ensemble ils marchaient, un homme et une femme qui se tenaient étroitement serrés, avec une grosse valise pleine de rêves, vers leurs gens, et leur pays et ils allaient à leur conquête.

[*Suite de la page* 38]

Avant qu'elle ajoutât autre chose, Gurtain s'était avancé.

— Monsieur, je vois que ma femme n'a point très présentes à l'esprit les circonstances du fait... bizarre que vous rappelez. J'en suis, moi, mieux informé. Veuillez donc me donner cette somme.

Le prêtre s'inclina, mais garda le porte-monnaie.

— Monsieur, répondit-il, j'ai consenti à m'expliquer devant vous, parce que rien, dans les prescriptions de mes mandants, ne s'opposait à votre présence. Mais, en ce qui concerne la remise de ces fonds, c'est aux mains de Mme Gurtain, seule, que j'en dois faire le dépôt, non en d'autres. Souffrez donc que je m'en tienne à cette mission.

Cette fois, Gilberte avait compris.

L'intervention inopinée de son mari lui avait ouvert les yeux.

— En effet, monsieur l'abbé, s'écria-t-elle, c'est à moi, à moi seule, que ce dépôt doit être remis. Veuillez donc vous acquitter de ce soin et agréer tous mes remerciements.

— Le voici, madame, fit l'ecclésiastique, en abandonnant le précieux objet aux mains hâtives de Gilberte. Soyez assez bonne pour vérifier si la somme annoncée s'y trouve exactement ?

La jeune femme inspecta les liasses et en fit le compte.

— C'est exact, monsieur l'abbé. Il y a là vingt billets de mille francs. L'un d'eux, toutefois, est mutilé. Mais ceci est un détail sans importance.

— En ce cas, madame et monsieur, conclut le prêtre, ma mission est terminée. Je me retire.

Il salua. Mme Gurtain le reconduisit elle-même jusqu'au vestibule, où elle lui tendit son chapeau en s'inclinant respectueusement devant lui.

Après quoi, elle regagna le petit salon.

Mais, au moment d'y entrer, elle se ravisa et gravit l'escalier, disant au valet de pied :

— Vous préviendrez Monsieur que je vais m'habiller pour sortir avant le dîner.

A peine était-elle dans sa chambre que Gurtain y pénétrait à son tour.

Mais déjà Gilberte, ayant ramassé le porte-monnaie sur lequel se détachaient les initailes A. B. avait eu le temps de détacher des liasses le billet écorné, se rendant compte que ce papier bleu lacéré devait être une arme terrible.

Cet argent, c'était le prix du meurtre de Georgina. Il avait été restitué au vieux curé par le complice repentant, par ce Victor Leroux, qui n'osait le rapporter en personne.

Faisant face à son mari, elle formula tout de suite la terrible accusation :

— Tenez ! N'essayez pas de nier. C'est de vos mains, de votre portefeuille que sont sortis ces billets de banque. C'est vous qui les avez remis à ce mauvais drôle. Et, parce que le remords de sa vilaine action lui est venu, il n'aura pas voulu garder cet argent qui lui aurait porté malheur, et il a chargé ce prêtre de le restituer.

« Voilà l'histoire. Elle est aussi claire que simple. S'il y a un asassin en tout ce drame, c'est vous !

Et, Gilberte, debout, pâle, mais les yeux pleins d'éclairs, jetait ces terribles paroles à la face du pleutre qui ne trouvait pas même un mot de protestation.

Elle disait ces choses sans cris, sans gestes, d'une voix coupante.

— Le voilà, cet argent maudit, proféra-t-elle, en un dernier spasme, en froissant la liasse avant de la lancer aux pieds du millionnaire blême d'effroi.

Brusquement, la démence, latente dans ce cerveau en désarroi, prit le dessus.

Il ramassa les billets d'un mouvement de félin happant sa proie ; il les feuilleta rapidement.

— Il en manque un, réclama-t-il d'un souffle rauque.

— Oui, répliqua Gilberte, il en manque un, celui qui est déchiré. Je le garde.

— Vous le gardez ? Pourquoi le gardez-vous ?

— Pour savoir comment il a pu être lacéré.

Gurtain marcha sur elle.

— Vous allez me le rendre, enjoignit-il.

— Non.

Il se ramassa sur lui-même et, soudain, parvenu au paroxysme, il se rua sur elle.

Une fois déjà, il avait eu une crise pareille de violence ; une fois déjà, il l'avait saisie, brutalisée, frappée. Elle en avait gardé le hideux souvenir.

A cette heure encore, ce souvenir venait réveiller sa première colère, exaspérer son dégoût.



— Devine qui c'est...

Mais à ce moment-là, Gurtain n'avait obéi qu'au ressentiment de son amour sans cesse déçu et bafoué. Aujourd'hui, il était poussé par les mêmes sentiments que stimulait et portait au comble l'instinct féroce de la conservation.

Il ne criait pas plus qu'elle n'avait crié tout à l'heure. Mais le son qui sortait de sa gorge ressemblait au feulement d'un tigre. Des mots à peine articulés s'en détachaient.

— Je vous dis que je veux ce billet. Rendez-le-moi ?

Une fois encore, farouche en son obstination, elle répéta :

— Non.

Gurtain n'avait plus de raison. Il tendit ses longs bras vers sa femme. Ses doigts agrippèrent le corsage. Un lambeau d'étoffe y resta, ainsi qu'aux griffes d'une bête furieuse, laissant nue l'épaule de la jeune femme.

Gilberte recula, puis bondit en arrière.

— Assassin ! murmura-t-elle, en se réfugiant derrière l'élégante psyché. Assassin ! Assassin !

— Soit ! râla-t-il en une éructation de fureur. Je suis un assassin ; je le reconnais. Mais vous, vous qui m'accusez, vous qui prétendez vous affranchir du lien par lequel nous sommes unis, vous vous êtes réjouie trop tôt. Je vais vous tuer, et je me tuerai ensuite. Justice sera faite, comme disent les imbéciles, et vous mourrez ma complice.

Gilberte vit dans ses yeux l'implacable résolution. Elle sentit le vent de la mort lui souffler au visage.

Cet homme était encore le plus fort. Sa raison, sombrée dans le naufrage de toutes ses espérances, ne gouvernait plus, ne refrénait plus la bestialité de sa nature.

Gurtain sentait tout disparaître et s'engloutir dans l'effroyable catastrophe. Il entrevoyait la ruine de sa vie, la damnation de son amour, la honte d'un procès criminel et d'une inévitable sentence. Il n'était pas brave, mais le désespoir est le courage des lâches ! Il se rua donc vers la mort, résolu à y entraîner cette femme, cause et châtiment de tous ses crimes.

Désormais, inexorable, voyant rouge, il s'avança, irrésistible, acculant Gilberte à l'angle de son cabinet de toilette, sous l'épais rideau qui masquait la porte.

Livide, se jugeant perdue, la femme eut un éclair de défi. Son dernier regard, bravant la mort en face, traduisit à cet homme, qui ne la comprit pas, cette pensée du moment suprême.

— Si je ne meurs pas de ta main, c'est toi qui mourras de la mienne.

Minute effroyable.

Et pourtant le drame ne se joua point.

Deux coups frappés à la porte l'interrompirent.

Gurtain recula.

D'un bond, Gilberte regagna le milieu de la chambre et se mit à portée de la sonnette électrique, tout en criant : « Entrez ».

Un laquais parut et dit :

— On demande Monsieur au téléphone.

Gurtain sortit, chancelant, et s'enferma dans son cabinet. Là, la plaque acoustique aux oreilles, il entendit, frémissant, Mélie Brindard lui assigner d'urgence rendez-vous pour le soir même, au Bois de Boulogne.

XVIII. — L'amour de Gilberte

A PEINE son mari était-il sorti de la chambre que Gilberte avait appelé sa camériste.

— Florentine, lui dit-elle d'une voix qu'agitait encore le spasme, il se passe ici des choses étranges qui pourraient devenir tragiques. M. Gurtain a... des troubles cérébraux. Sa... raison vacille quelquefois. Tout à l'heure, il a voulu...

Elle fit une pause. Florentine la regarda avec effroi.

— Il a voulu, reprit Gilberte, me... tuer.

— Tuer Madame, Madame qu'il aime tant ! s'exclama la femme de chambre, en joignant les mains.

— Oui. Voyez ce qu'il a fait de mon corsage !

Une série de « oh ! », de « ah ! » traduisirent la surprise attristée de la servante.

— Je vous demande donc, reprit Gilberte, de vous tenir toujours près de moi, lorsque Monsieur sera reçu par moi. Il s'en est fallu de... rien qu'il... Je devrais être morte à cette heure, ma petite Florentine.

Et, congédiant la jeune fille, elle ajouta :

— Je sors. Je dînerai chez ma belle-fille ; j'y coucherai probablement... Maintenant, pas un mot de tout ceci, n'est-ce pas ?

— Madame peut être sans crainte. Je n'ouvrirai pas la bouche, bien que je puisse dire à Madame qu'elle n'est pas la seule à avoir remarqué des choses... extraordinaires. M. Belgrand lui-même a fait des réflexions, et Dieu sait que M. Belgrand.. Et puis, il y a aussi Jérôme, le valet de chambre de Monsieur qui est très effrayé. Il y a trois ou quatre jours, en lui ordonnant un envoi particulier de bouteilles, Monsieur lui a dit :

« — Jérôme, j'ai besoin de me soigner. J'ai commis une erreur de dégustation tout à l'heure. Je me suis trompé de flacon. Une minute de plus et j'étais foudroyé.

— Ah ! Il a dit cela ?

— Oui, Madame, et Madame comprend que le pauvre garçon en tremble encore.

— Cela prouve, mon enfant, qu'il faut le surveiller. Et, savez-vous à qui monsieur faisait cet envoi... particulier de bouteilles ?

— Non, Madame. Mais Jérôme pourrait le dire à Madame, sans doute.

— Ecoutez, Florentine. Je n'ai que le temps de m'habiller. Demandez donc cela vous-même à Jérôme, et venez me le répéter. Il faut prendre toutes sortes de précautions. Ce n'est peut-être pas grand'chose, ce dont souffre Monsieur. N'importe ! Il faut le... surveiller, tout doucement, sans qu'il s'en aperçoive.

La soubrette sortie, la jeune femme s'habilla à la hâte.

— Jérôme m'a dit la chose, madame, dit Florentine. L'envoi était fait à Mme Amélie Brindard, à Courbevoie.

— Ah ! Très bien ! Merci ! Je vais me renseigner, murmura Gilbert.

Elle n'avait pu s'empêcher de tressaillir.

Amélie Brindard ?... Ces mots commençaient par les lettres *A. B.*, les lettres qu'elle avait vues gravées sur l'écusson d'argent du porte-monnaie remis par le curé de Puteaux.

Ce porte-monnaie, dans sa lutte contre son mari, elle l'avait laissé tomber en même temps que les dix-neuf billets de la liasse.

Gurtain l'avait-il ramassé ?

Non.

Elle aperçut l'objet révélateur au pied d'un divan. Il gisait là, nouvelle pièce à conviction, arme terrible, dont la production, jointe à celle du billet déchiré qu'elle avait caché dans son

corsage, pouvait frapper à mort l'odieux assassin.

A mort ? A cette heure, Gilberte voulait la mort de son mari.

La dernière hésitation avait pris fin, le dernier scrupule était tombé. Implacable, elle invoquait l'argument décisif, affranchissant sa conscience, absolvant le moyen qu'elle emploierait :

Le cas de *légitime défense*.

Il était quatre heures et demie.

Des fenêtres de son cabinet de travail, Léon, sombre, vit sa femme traverser la cour.

Quelques instants plus tôt, dans un accès de démence, il avait consenti à mourir, mais avait voulu aussi la mort de cette femme.

Et, maintenant, il voulait vivre par amour de cette créature qui l'affolait et qui le haïssait pourtant.

Il commençait d'ailleurs à se rassurer sur les conséquences de l'« accident » de Neuilly.

Pour que Victor et Mélie lui eussent fait rendre son argent par l'intermédiaire d'un confesseur, il fallait qu'ils n'eussent fait à aucun autre la confession du crime...

Pour que Mélie se hasardât à lui donner rendez-vous par téléphone, il fallait aussi que la fille fût libre et n'eût pas même été inquiétée.

En attendant, il irait, ce soir, au rendez-vous ; il saurait par Mélie ses intentions et celles de son digne fiancé. Il saurait — ce qui le préoccupait plus que tout le reste — pourquoi, en opérant la restitution des vingt mille francs, ils avaient choisi Mme Gurtain, et non lui... pour dépositaire de la somme.

Or, tandis que le mari roulait ces sinistres pensées dans son esprit, sa femme poursuivait sa route hâtive vers Neuilly, ou plutôt vers Puteaux.

Tout à l'heure, la violence de son mari, dont elle avait lu l'intention homicide, avait affranchi sa volonté de ses derniers doutes, de ses suprêmes hésitations.

Il avait voulu la tuer. Elle était donc morte pour lui.

Mais, vivante, elle était libre, maîtresse d'elle-même.

Elle aimait Clermont ; elle espérait, elle était sûre qu'il l'aimerait.

Sur sa route, elle eut l'idée de s'arrêter au passage Saint-Ferdinand.

Elle y rencontra Fanny installée au chevet de la blessée qui dormait.

— J'ai des choses... graves à faire connaître à votre oncle, dit-elle à la jeune fille.

— Vous le trouverez certainement chez lui, répondit celle-ci.

Elle ajouta :

— Moi aussi j'ai une chose importante à vous dire : cette femme que vous nommez Green, est la même que j'ai connue sous le nom de Frénois.

— Alors, prononça Mme Gurtain, les doutes sont éclaircis. Le petit garçon qu'elle élève est l'enfant de mon beau-fils Léoold et de votre cousine Jeanne Clermont.

Fanny secoua la tête.

— Oui, j'avais prévu cette... hypothèse. Laissez-moi vous dire qu'elle me laisse sceptique. Quant à mon oncle, il ne l'admettra jamais. Pour lui, s'il existe un enfant de sa fille, ce n'est point ce petit garçon, ce ne peut être que...

Eveleen Nolson entrait en ce moment dans la chambre.

Un regard significatif de Fanny arrêta l'exclamation sur les lèvres de Mme Gurtain qui sortit très remuée par cette révélation nouvelle.

— Oh ! se dit-elle en traversant le pont de Neuily, de quels étranges mystères sont tissées certaines existences qui semblent si nues et si simples au regard superficiel des indifférents ?

Quand Benoît l'eût fait entrer dans le cabinet du docteur, ses yeux, à travers les vitres, contemplèrent un tableau charmant.

Clermont était assis au milieu du jardin, avec Amy sur ses genoux. D'une main, il tenait une assiette pleine de belles fraises, de l'autre, il s'amusait à les jeter, en visant, dans la bouche entrouverte de la fillette, qui, un tablier au cou, en tendait les bords pour éviter de laisser choir les fruits sur le sol, si, parfois, le projectile savoureux manquait son but.

Et, alors, c'était un rire d'argent roulant en ondes dans la gorge de l'enfant, et une allégresse d'exquise puérilité sur les traits de cet homme à qui la destinée avare, après l'avoir dépouillé des félicités de la jeunesse, accordait ce bonheur si pur qui console le déclin d'un aïeul.

— Comme il l'aime ! murmura inconsciemment Gilberte. Jamais ce coeur n'aura un autre amour. J'ai mal choisi mon heure. Je viens troubler sa joie.

Triste, envahie par une jalousie secrète à l'encontre de cette enfant qui lui prenait l'homme qu'elle chérissait, elle eut envie de se retirer.

Elle n'en eut pas le loisir.

Benoît venait d'annoncer sa présence à son maître, et celui-ci revenait vers la maison, laissant Amy à son assiette de fraises.

L'enfant lui cria gaîment :

— Je vous attendrai, grand ami. On recommencera.

« Grand ami » ! C'était ainsi qu'elle l'appelait maintenant, ne se servant plus du cérémonieux « monsieur le docteur ».

Le jour viendrait-il où elle l'appellerait « père », ainsi qu'elle nommait Alick Nolson ?

Gilberte souhaita qu'il n'en fût jamais ainsi.

Clermont franchissait le seuil du cabinet de travail.

Dès le premier regard échangé avec la jeune femme, il eut l'intuition des causes qui motivaient sa présence.

— Docteur, commença Mme Gurtain, il a fallu des raisons graves pour me ramener vers vous, une seconde fois, dans la même journée. Me pardonnerez-vous de vous importuner ainsi ?

— Madame, répondit-il avec une grande bienveillance, voilà des paroles que, seules, je ne vous pardonnerais pas, si je n'avais à vous payer avant tout une longue dette de reconnaissance.

— Ne parlons pas de votre reconnaissance, docteur. Je n'ai jamais eu l'intention de la mériter. Mais, peut-être, comme malade, comme amie, ai-je droit à un peu de votre compassion ?

Il feignit de se méprendre au sens des mots.

— Madame, dit-il aussi froidement qu'il le put faire sans paraître indifférent, s'il est possible à mon amitié d'aider au soulagement de cette souffrance, je ne demande qu'à vous en fournir le témoignage.

Ils étaient tout près l'un de l'autre. Gilberte qui avait déganté sa main droite, saisit celle de Clermont qu'elle serra violemment avec un cri sourd.

— Docteur, je suis la plus malheureuse, la plus à plaindre des femmes. Mon mari est un criminel.—

Clermont ne prononça pas une parole. Il essaya de dégager doucement sa main. Les doigts brûlants et moites la retinrent avec passion.

— C'est lui, docteur, c'est lui, entendez-vous, qui a assassiné Georgina Green. La panthère a été son instrument bestial et sans raison. Mais un homme, un misérable, payé par lui, a ouvert la cage de la panthère, pour que la bête fauve égorgeât la malheureuse femme qui devait faire la lumière dans son ténébreux passé. C'est aujourd'hui, 5 juillet, que cette femme devait parler. Elle ne parlera pas.

— Madame, dit enfin Clermont, réellement ému, je comprends votre souffrance et j'y compatis de toute mon âme. Quant à ce que vous venez de me faire entendre, ne croyez point me l'avoir révélé. Je le savais déjà.

Elle avait quitté la main du médecin.

Le docteur profita de ce répit pour lui apprendre par quelles inductions, confirmées par l'aveu du principal complice, il était parvenu à la vérité.

Il lui dit les paroles échappées au délire de la blessée, puis la visite de Victor Leroux et d'Amélie Brindard, leur confession, à laquelle il avait imposé pour sanction et pénitence de porter leur repentir aux pieds d'un prêtre, avec la somme qu'ils devaient restituer.



— Tout à fait le portrait de Laurette. La même voix aussi !

— Ainsi, murmura Gilberte, haletante, c'est vous, docteur, qui leur avez inspiré de faire remettre cet argent, non à mon mari, mais à moi ?

— Oui, madame. Il ne fallait pas que toute trace du crime disparût ; il fallait que je gardasse par devers moi le moyen d'imposer à votre mari la seule réparation que j'entends obtenir de lui : la réhabilitation de l'honneur de ma fille par la reconnaissance de l'enfant légitime né de son mariage secret avec Léopold Gurtain.

« Ce moyen, l'ayant trouvé, je m'en suis servi. Placé entre l'accusation d'un forfait dont la preuve est facile à faire, et l'obligation de rendre un nom à une petite créature dépouillée, Léon Gurtain ne saurait hésiter. Il déférera à ma mise en demeure.

— Mais, pour cela, il faut que cette pauvre femme parle, qu'elle vive ?

— Elle vivra, et elle parlera, prononça Clermont avec une énergie qui emplit d'admiration son interlocutrice fascinée.

Et, avant qu'il pût l'en empêcher, elle avait saisi sa main et la portait à ses lèvres.

Puis, avec une exaltation accrue :

— Tout à l'heure, chez moi, dans ma propre chambre, cet homme, pour m'arracher cette preuve que je détiens contre lui, a levé sur moi cette même main qui a poussé ce Leroux au crime. Moi aussi, j'ai failli être sa victime, moi aussi, il a voulu me tuer ! Et, laissez-moi vous le dire, j'ai accepté le mort en cet instant terrible, je l'ai acceptée presque avec joie, car c'est pour vous, pour vous, Robert Clermont, que je l'aurais reçue.

— Madame ! voulut interrompre le docteur.

Mais Gilberte n'était plus maîtresse d'elle-même. Sa passion se faisait enfin jour, éclatait en toute sa violence, qu'elle ne tentait pas de refréner.

— Pardonnez-moi, suppliait-elle, pardonnez-moi. Je ne peux plus mentir ; je ne sais pas dissimuler. Voilà un an que ce secret me brûle les lèvres. Vous ne pouvez me haïr ni me mépriser. Je vous ai aimé dès la première heure, dès le premier instant où je vous ai vu. J'ignorais encore l'abominable passé de cet homme, mais, d'instinct, je le détestais. Je le savais votre ennemi. Il m'a suffi de vous rencontrer pour venir à vous, non seulement parce qu'il vous calomniait et que je devinais en vous sa victime, mais parce que vous m'aviez prise d'un seul coup, tout entière.

« Maintenant que je vous ai tout dit, que vous savez tout, chassez-moi, si vous le pouvez. Ce n'est pas votre reconnaissance que j'ai cherchée, c'est votre pitié, votre amour que je veux !

Il retira sa main de celles de la jeune femme. Emu, et n'essayant pas de le cacher, il répondit :

— Assez, madame. Je ne saurais en entendre davantage. Oui, je suis prêt à vous payer ma dette de reconnaissance ; oui, je serai l'ami sincère, résolu, dévoué. Mais jamais je n'oublierai le respect que je vous dois.

« Femme de Léon Gurtain, vous m'êtes deux fois sacrée.

XIX. — Suggestion

Il y avait maintenant dix jours que l'« accident » s'était produit. L'approche du 14 juillet avait contraint Nolson à se transporter à la place de la Nation, laissant sa femme à Neuilly, près de sa tante alitée.

L'état de celle-ci, d'ailleurs, était aussi satisfaisant que possible.

Le chirurgien Servard lui-même était dans l'admiration des procédés curatifs de son ami, le docteur Clermont.

Ces dix jours, en effet, avaient suffi pour hâter, avec une invraisemblable promptitude, la cicatrisation des plaies et la réfection des tissus.

Au surplus, l'Anglaise avait recouvré toute sa présence d'esprit. Ses souffrances, très atténuées par le traitement de Clermont, lui laissaient d'assez longs répits pour qu'elle pût s'intéresser à l'existence environnante et s'entretenir affectueusement avec les personnes qui la soignaient.

Depuis qu'elle se savait surveillée par le docteur Clermont, elle cédait en quelque sorte à la destinée. Il y avait, en cette femme étrange, une part de fatalisme obscur qui, à certaines heures, annihilait sa volonté.

Gilberte était venue, à plusieurs reprises, visiter celle qu'un an plus tôt elle détestait si complètement. Et, désormais son alliée, elle s'efforçait de l'amener à faire, le plus tôt possible, l'aveu qui devait rendre à Robert Clermont l'enfant de sa fille Jeanne.

Ce jour-là, veille de la Fête Nationale, Mme Gurtain, assise au chevet de la blessée, avait avec elle une conversation dont la gravité se reflétait sur leurs physionomies.

— Madame Green, disait Gilberte, tant que vous avez été en danger, je n'ai pas voulu vous importuner de mes réflexions. Aujourd'hui que vous êtes en voie de guérison, je n'hésite pas à aborder avec vous un sujet qui me tient à coeur.

— J'ai donc été en péril de mort ? questionna la femme de charge, laissant voir une crainte rétrospective.

— De mort, vous pouvez le dire. Sans le docteur Clermont, vous ne seriez plus de ce monde.

— Il est bon, ce docteur, soupira Georgina. Je voudrais bien lui payer ma dette de reconnaissance.

— Vous en avez le moyen, madame Green. Révélez-lui le secret que vous deviez livrer à mon mari et à mon beau fils, si l'« accident » ne s'était pas produit.

L'Anglaise ne répondit pas à la question.

— C'est vrai, murmura-t-elle, je devais tout dire le surlendemain. Savez-vous, madame, que c'eût été terrible si j'étais morte ? On n'aurait jamais su la vérité.

— Mais grâce à Dieu ! vous n'êtes pas

morte. Vous pouvez parler à présent. Parlez donc.

La voix de la malade trembla.

— Parler ? Parler... à qui ? au docteur ? Je n'oserai pas... jamais ! jamais !

— Cependant, vous étiez décidée à le faire devant mon mari, devant Léopold Gurtain ?

— Parce que ce sont de méchants hommes, parce que je n'ai pas peur des méchants. Mais le docteur est un saint, lui. Il lirait dans mon coeur.

— Et qu'y pourrait-il donc lire de fâcheux, puisque vous ne voulez dire que la vérité, puisque cette vérité doit lui rendre son enfant ?

— C'est vrai, fit encore la blessée. Mais ses yeux, qui sont si bons, sont terribles. Oh ! non, non, madame, je ne parlerais pas devant lui, je ne pourrais pas parler.

Et ses dents claquaient, sa face se grippait d'effroi.

Gilberte se souvint que Clermont avait recommandé d'éviter les commotions nerveuses. Elle sourit :

— Voyons ! Voyons ! Ne vous mettez pas en un tel état ! Voulez-vous répéter ce que vous m'avez confié à moi-même devant une autre personne qui ne sera pas le docteur ?

— Une autre personne, dites-vous ?

— Une autre personne qui le touche de très près, qui a toute sa confiance, sa nièce, Mlle Fanny Burnes ?

Les pupilles de Georgina se dilatèrent en une indicible expression d'effroi.

— Fanny Burnes !... murmura-t-elle sourdement. C'est Dieu qui me poursuit. Fanny Burnes ? Est-ce la jeune femme qui vient souvent ici pour me soigner avec ma nièce et la garde-malade ?

— C'est elle, confirma Mme Gurtain.

Les yeux de Georgina se fermèrent. Ses lèvres remuèrent en une prière intime.

Puis les paupières se rouvrirent ; le regard revint se poser avec résignation sur celui de sa maîtresse. Des larmes se détachaient des cils, coulaient sur la joue pâle

— C'est Dieu qui le veut, dit-elle enfin. Faites venir cette jeune fille. Je parlerai devant elle.

Gilberte se leva sans cacher sa joie. La partie était gagnée. Elle n'avait point espéré une aussi prompte victoire.

Elle courut jusqu'à la porte de la chambre voisine et appela doucement :

— Mlle Fanny ?

La voix très faible de la blessée murmura :

— Miss Burnes, pardonnez-moi !

Fanny se pencha, émue, sur la couche.

— Je n'ai rien à vous pardonner, Georgina. Il y a si longtemps que j'ai quitté l'Angleterre. J'étais une enfant. Vous ne pouviez me reconnaître. Mais, moi, je vous ai reconnue. Bien des choses se sont accomplies. Ma mère n'est plus de ce monde.

— Ah ! Mrs. Burnes est...

Elle n'osa pas achever.

— Oui, compléta la jeune fille, ma mère est morte, le coeur rongé de chagrin. Il faut que vous m'aidiez à réparer la faute, Georgy.

L'Anglaise dit avec une grande douceur :

— Le docteur Clermont est bon. Mais s'il me connaissait, il me maudirait peut-être...

— Il ne vous maudirait point, Georgy ; il vous bénira, au contraire, si vous lui dites la vérité ; si vous lui rendez...

Elle avait pris la main valide de la blessée. Elle la pressait affectueusement dans les siennes.

— ... Si vous lui rendez l'enfant... que vous connaissez, l'enfant de sa fille, de ma cousine Jeanne, que vous avez vu mourir.

Un combat terrible se livrait dans l'âme de celle-ci. Elle résistait à la bonne inspiration.

Mais les beaux yeux de l'orpheline la caressaient de leur souriante insistance.

— Je ferai comme vous désirez, miss Burnes, céda enfin la blessée, dominée par le charme qui émanait de la gracieuse créature.

— Merci, prononça Fanny. Il faut le faire tout de suite, Georgy. Vous aurez accompli une bonne action, et votre esprit sera en paix. Quand voulez-vous parler à mon oncle ?

La terreur se peignit de nouveau sur la pauvre figure exsangue. Elle se tourna, suppliante, vers Gilberte.

Elle s'agitait, elle se débattait sous l'angoisse. Ses soupirs rauques ne scandaient plus qu'une sourde plainte.

— Il me maudira ! Il me maudira !

— Non, insista Fanny avec force. Non ; il vous bénira pour cette bonne action, et, si je m'y engage en son nom, il vous pardonnera.

L'orpheline plia un genou et s'accouda au lit de douleur. Alors, caressant la main qu'elle tenait, elle évoqua des souvenirs.

— Ma petite Georgy, Georgy Frénois, dites vous rappelez-vous que je vous nommais ainsi quand vous me conduisiez au Lockwood Gymnasium ? Vous étiez si gentille pour moi, et je vous aimais bien. Je vous embrassais toujours.

Un sanglot fit frémir toute la gorge de la blessée, qui soupira :

— Oh ! oui, miss Burnes, oh ! oui, miss Fanny, je me souviens. Moi aussi je vous aimais bien.

— Voulez-vous m'embrasser comme alors, quand j'étais petite fille ?

— Oui, je veux. Ça me fera du bien.

— Et vous parlerez ? Vous direz tout à mon oncle ?

— Oui, oui, je dirai tout, tout ; mais pas à présent.

— Pas à présent, soit, mais une autre fois. Tenez ! ce soir, il viendra vous changer le pansement. Vous serez seule avec lui. Et alors, vous comprenez, ce sera facile. D'ailleurs, vous ne lui apprendrez pas grand-chose. Il sait déjà la moitié de la vérité, et l'autre moitié, il la devine.

— Oh ! miss Fanny, si vous saviez...

L'orpheline ne la laissa pas achever. Elle posa ses lèvres fraîches sur le front brûlant, au-dessous des cheveux dont le chagrin avait blanchi les plus nombreux. Et, en se relevant, elle dit gaiement :

— J'ai votre promesse. Ce soir, vous dormirez comme vous n'avez jamais dormi.

Et elle quitta la chambre, pressée d'aller porter la bonne nouvelle au docteur.

Dans la rue, Mme Gurtain embrassa la jeune fille avec effusion.

— Vous possédez le don de la persuasion, Fanny. Achevez votre oeuvre. Plaidez aussi ma cause.

— Mais, madame, qu'avez-vous besoin qu'on plaide pour vous ? Mon oncle ne me parle de vous qu'avec la plus profonde sympathie, la plus vive admiration.

— Vous ne me comprenez pas, dit Gilberte avec un sourire empreint de tristesse. Mais vous me comprendrez mieux en songeant à votre prochain bonheur. Je rêve aussi de bonheur...

Un fiacre passait. Mme Gurtain y monta prestement et s'enfuit, laissant l'orpheline tout étourdie de ce qu'elle venait d'entendre.

Pourtant, quand elle eut raconté à Clermont le poignant épisode de son entretien avec Georgina, elle se garda bien d'en atténuer l'effet par un retour sur les paroles de Gilberte.

Ce n'était point à elle, honnête fille, de compatir aux tristesse illicites d'une créature enchaînée par des liens sacrés.

Ah ! si Gilberte eût été libre, affranchie de toute contrainte, peut-être Mlle Burnes n'aurait-elle pas eu de tels scrupules. En cette femme si belle, qu'elle devinait douloureuse, elle n'eût pas hésité, comme jadis Benoît Forest, à saluer la consolatrice du docteur.

En ce moment, un tableau nouveau détourna le cours de ses pensées.

Clermont entrait dans la salle à manger, donnant la main à Amy Nolson, devenue la commensale ravie de la maison de Puteaux.

« Dieu fasse, pria l'orpheline, qu'en embrassant cette enfant demain matin, mon oncle puisse la nommer sa fille. »

A neuf heures, le médecin se dirigea vers Neuilly, après avoir dit à sa nièce, avec un hochement de tête :

— Je suis ravie de ce que vous m'avez appris, mon enfant. Mais je me méfie



— S'il réussit à en renverser après ça... !

de la duplicité de cette femme. Elle ne parlera pas.

.....

Dans la chambre de la blessée, à la clarté de la lampe tamisée par un abat-jour sombre, le docteur, assis devant la malade, avait écouté sans l'interrompre la confession qu'elle venait de lui faire.

Dans la première moitié de ses aveux, Georgina avait été sincère. Et maintenant le doute n'était plus permis à Clermont. Avec une précision de détails qui ne laissait aucune place à l'erreur, aucune prise au soupçon, Mme Green avait décrit l'auberge sordide l'*Inn of old tree* (l'auberge du vieil arbre), où elle avait conduit Jeanne réduite à la misère, où Jeanne avait mis au monde « l'enfant » dont la femme de charge des Gurtain devait livrer le nom et prouver la filiation légitime.

— Allons, chère madame, disait Clermont en s'efforçant de sourire, encore un petit effort de mémoire et de bonne volonté.

Mais arrivée à ce point, la femme de charge se taisait.

Une angoisse serrait le coeur de Robert. Cet aveu de l'Anglaise, il le lui fallait.

La blessée, enfouie dans les draps, ne parlait plus.

Une sorte d'impatience gagnait le docteur. Il sentait une légitime colère s'accumuler en lui ; il était mieux disposé à proférer l'imprécation que le pardon.

Il dompta ce bouillonnement de son sang.

— Voyons, reprit-il, si cela vous coûte trop à dire spontanément, voulez-vous que je vous aide ?

Et, comme elle se taisait toujours, il alla prendre sur la cheminée la lampe dont il projeta la clarté sur le visage à moitié perdu dans l'oreiller.

Les yeux clignotèrent vivement ; la main libre s'éleva pour défendre les pupilles contre ce brusque afflux de lumière.

Mais déjà le regard du médecin s'était posé sur elle, s'en était emparé et, par cette pénétration du rayon visuel, son impérieuse volonté maîtrisait la volonté débile de la malade.

Alors, la résistance de la blessée fléchit. Un abandon d'énergie s'affirma dans la stupeur de tout le visage. La personnalité de Georgina abdiqua.

La main de Clermont se dirigea vers la poitrine de la blessée. Il questionna :

— Cet enfant est peut-être un petit garçon que vous élevez sous le nom de Jean Frénois ? Répondez.

— Oui ! proféra le souffle exténué de l'Anglaise.

La main tendue se rapprocha de la gorge.

— Vous mentez ! reprit le docteur. Jean Frénois n'est pas le fils de Jeanne.

La poitrine de Georgina se souleva avec effort.

— J'étouffe, râla-t-elle.

La terrible main chargée de fluide se détourna de la poitrine pour s'élever jusqu'au front. Les paupières du « sujet » se mirent à battre précipitamment.

Clermont était renseigné. Cette femme était en son pouvoir. Il avait trouvé le point hypnogène.

— Parlez ! ordonna-t-il, je le veux. Jean Frénois est votre fils ?

La gorge de Mme Green s'emplit d'un gargouillement décelant la dernière résistance.

La mère, vaincue, ne voulait point subir le joug de cette puissance supérieure.

— Répondez, je le veux ! répéta le médecin. Jean Frénois est-il votre fils ?

Elle luttait toujours et s'épuisait en cette lutte. La face se décolorait, la cornée devenait vitreuse.

La main de Clermont s'abaissa au niveau des sourcils et, par deux fois, ceignit les tampes d'un bandeau magnétique.

— Oui, haleta enfin la voix de la malheureuse, oui, Jean est mon fils.

— Dormez ! commanda le médecin.

Les paupières s'abaissèrent sur le globe terni, ne laissant plus voir qu'une ligne blafarde entre les cils.

La respiration se régularisa, devint plus calme. Pendant une minute, Clermont interrompit les passes et laissa se détendre les nerfs surmenés.

Puis, posant la lampe à côté de lui, sur la table de nuit, il tira un portefeuille de sa poche et du portefeuille l'enveloppe que Benoît avait ramassée, sous le kiosque, un an plus tôt. Il posa le papier sur la tête de Georgina.

— C'est Jeanne, questionna-t-il, qui a écrit ces lignes ?

— Oui, répondit la dormeuse.

— Cette enveloppe contenait une lettre ?

— Cette lettre est en votre pouvoir ?

— Oui.

Il s'arrêta, méditatif. L'interrogatoire était fructueux. Il ne présentait aucune difficulté.

Docile, le sujet n'essayait même plus de se dérober à la force qui le maîtrisait. Il obéissait avec souplesse.

Clermont reprit :

— Cette lettre n'est pas la seule. Il y en a d'autres ?

La voix dolente de Georgina murmura :

— Il y en a une autre.

— Une autre, adressée au père, à moi ?

— Oui.

— Ce n'est pas tout. Vous détenez d'autres objets ?

Georgina avoua avec empressement :

— J'ai l'alliance, le chapelet et deux médailles d'argent pareilles à celle qui...

— Achevez ! ordonna Clermont. Deux médailles pareilles à celle qui...

— ... Qui est au cou d'Amy, laissa échapper l'organe sombré de la voyante.

Clermont étendit les deux mains et parla :

— Voici ce que vous ferez : dans quinze jours, vous viendrez chez moi. Vous m'apporterez ces lettres. Vous me les apporterez entières sans essayer

de les détruire ni de les changer. Vous m'avez bien compris ?

— Oui.

— Jusque-là, vous oublierez ce qui se passe aujourd'hui. M'entendez-vous ? Vous obéirez ?

— Je vous entends. J'obéirai.

Les doigts du médecin se séparèrent et, les paumes en dehors, les mains s'écartèrent, rompant l'*aura* fluidique, éparpillant les effluves magnétiques.

Clermont se pencha et souffla sur les paupières.

Celles-ci s'ouvrirent pesamment, tandis qu'un long soupir montait des profondeurs de l'épigastre.

— Je suis bien fatiguée, gémit la blessée.

Le docteur sourit amicalement.

— Ce n'est rien. Vous allez vous reposer, dormir paisiblement, toute la nuit.

Il rapporta la lampe à sa place primitive.

Georgina le rappela timidement :

— Monsieur le docteur, est-ce que je vous ai tout dit ? M'avez-vous pardonné ?

Il lui prit la main et la pressa :

— Vous m'avez tout dit. Je vous pardonne. Soyez en paix.

XX. — Au seuil du crime

Madame Gurtain ne sortait que pour se rendre à Neuilly, au chevet de Georgina Green.

Elle ne voyait plus son mari. Au dernier repas qu'ils avaient fait ensemble, la jeune femme avait signifié son irrévocable volonté.

— Je dois vous informer que je vais introduire une demande en séparation de corps et de biens. Je n'attends pour ce faire que le rétablissement de Mme Green. Je compte, en effet, produire son témoignage, mais seulement au cas où vous m'y contraindriez par votre propre attitude. Il est donc de votre intérêt de ne point me pousser à cette extrémité.

— Et jusque-là, que comptez-vous faire ?

— Voici ma décision : je vivrai chez moi ; j'y prendrai même mes repas. Ceci est une mesure de précaution. Je ne tiens pas à... mourir jeune, maintenant moins que jamais.

— Gilberte ! supplia le misérable, ce n'est pas votre dernier mot ?

Elle se détourna et marcha vers la porte.

— Non, vous ne pouvez faire cela. Ce n'est pas possible. Il vous vaudrait mieux me tuer. Pour vous conserver, Gilberte, je souscrirais à toutes vos fantaisies ; j'abdiquerais tous mes droits ; j'aurais toutes les complaisances, toutes les lâchetés, toutes les infamies. Je ne vous demande que de ne pas m'abandonner. Je suis un misérable, peut-être, mais je vous aime.

— Ah ! oui, fit-elle, bien misérable, bien lâche, bien infâme !

Il se releva, agité de ce même tremblement convulsif qu'elle avait déjà vu sur sa face ravagée.

— Tenez, s'écria-t-elle avec un dégoût mêlé d'épouvante, voilà que cela vous reprend ! Un nouvel accès ! Allez-vous encore essayer de me tuer ?

Et, bondissant en avant, elle ouvrit la porte du salon et la ramena violemment sur elle, avant de remonter dans sa chambre.

Telle était, depuis ce jour, la morne existence du couple tragique en cette somptueuse demeure.

L'esprit halluciné de Léon Gurtain retournait aux projets homicides, et il préparait de ses mains l'arme à double tranchant dont il comptait se servir, à la dernière extrémité, pour supprimer le témoin et les complices dangereux.

Gilberte, à chaque retour de Neuilly, sentait plus ardente en elle la passion qui la dévorait.

L'aveu échappé à sa folie avait pu émouvoir un instant Clermont ; il ne l'avait point ébranlé. Et, dans ses rencontres avec la jeune femme, le docteur ne laissait rien paraître de ses impressions.

Hélas ! l'amour est un feu qui se nourrit du moindre combustible.

Une seule chose, à cette heure, occupait la pensée de Gilberte : recouvrer sa liberté, coûte que coûte, le plus tôt possible et par tous les moyens.

Par tous les moyens !

Oui, elle en était venue là, cette femme jadis indifférente, dédaigneuse de l'amour et qui ne connaissait d'autre ambition que l'égoïste désir des triomphes de l'orgueil, d'autre culte que celui de sa beauté.

Ainsi qu'elle l'avait fait entendre à son mari, elle avait formé le projet d'une demande en divorce. Elle avait consulté l'un des avocats les plus renommés de la capitale.

Le maître avait voulu être renseigné.

Et, comme Gilberte avait donné toutes sortes de raisons « à côté », ne taisant que les causes réellement majeures de sa demande, l'homme de loi après mûre réflexion, avait répondu :

— Madame, je ne vois rien dans tout ce que vous m'exposez qui puisse motiver, encore moins justifier l'introduction d'une instance.

Cette réponse exaspéra Gilberte.

Il lui fallut renoncer à l'espoir d'une sentence judiciaire rompant légalement la chaîne trop lourde qui la liait à Léon Gurtain. Pour que cette chaîne pût être brisée par un arrêt des juges, il fallait de toute nécessité qu'elle fournît ses griefs légitimes et concluants.

Or, ces griefts étaient d'un ordre tel que le procès soulèverait autour de la cause le plus effroyable des scandales.

Jamais, après cette libération, Robert n'accepterait un amour ainsi éclaboussé par le venin des débats et l'opprobre de la malignité publique.

Ah ! si la mort qu'on peint de si noires couleurs, et qui est souvent bienfaisante, pouvait intervenir en ce drame de sa vie, trancher ce noeud de la fatalité trop lourde et la délivrer de son esclavage avilissant !

Plusieurs fois, la pensée qu'elle pourrait mourir elle-même, l'attraction du suicide libérateur l'avait sollicitée.

Mais la tentation n'avait jamais été très forte. Elle s'en était facilement défendue, gardée qu'elle était par son amour pour Clermont.

Non. Ce n'était point sa propre mort qui pouvait compenser l'iniquité du sort.

Depuis l'entrevue décisive qu'elle avait eue avec Robert Clermont et au cours de laquelle elle avait exhalé le cri de son amour, elle n'osait plus retourner chez le docteur.

Elle en était donc réduite à ses rencontres avec lui au chevet de Georgina Green.

Le médecin, en dehors de ses visites à la blessée et à quelques autres malades, donnait tous ses soins à la mise en état de son nouvel établissement de Puteaux.

Deux semaines s'étaient écoulées ; une encore, et Georgina serait sur pied.

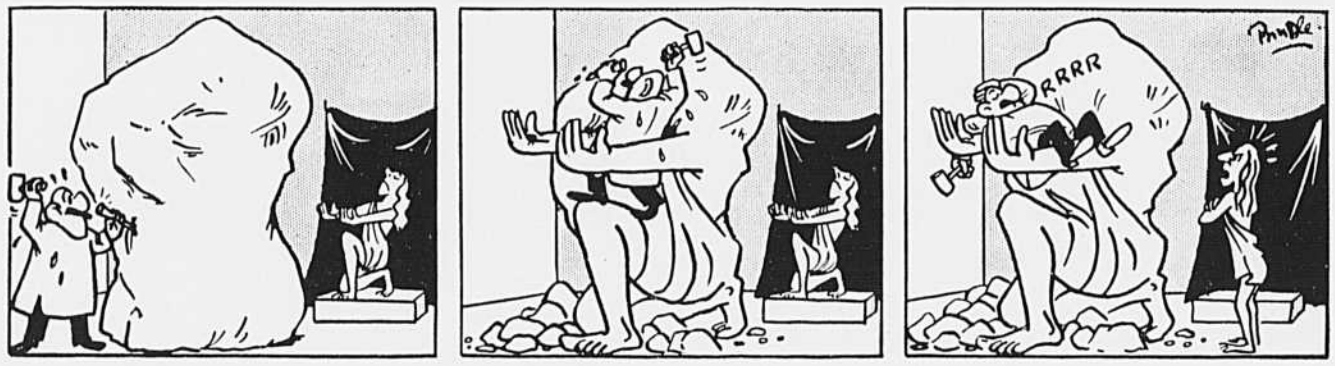
La vitalité de cette femme était vraiment extraordinaire. La cicatrisation de ses terribles blessures qui, chez toute autre, eût demandé des mois, était commencée. Si elle ne remuait point encore le bras qu'avaient lacéré les crocs de la panthère, sur son visage, du moins, la trace des griffes de Véga, bien que indélébile désormais, ne s'accusait plus que par d'énormes croûtes sombres. Sous l'action des lotions et des compresses émollientes, ces croûtes tombaient çà et là, découvrant une peau réparée, mais violacée, bleuâtre ou rouge, selon que la lésion des tissus avait été profonde ou superficielle.

Clermont ne venait donc plus que tous les deux jours. Dans l'intervalle de ces visites, Gilberte ne rencontrait que Paul d'Escrennes et Fanny Burnes.

Or, dans les manières de celle-ci, dans son attitude, dans l'accueil qu'elle en recevait, Gilberte remarquait une réserve plus grande, une sorte de froideur accrue, presque de méfiance.

L'esprit trop affranchi des « préjugés »

Poustiquet statuaire



Poustiquet au temps des Gaulois



Poustiquet à Venise



respectables, Mme Gurtain ne pouvait pénétrer les causes d'un malaise que volontiers, elle eût taxé de « prude-rie ».

Elle ne rapportait donc de ses visites à la blessée qu'une inquiétude croissante, une furieuse impatience de hâter la solution du redoutable problème où se jouait son bonheur ou son malheur éternel.

Maintenant que Mme Green, entrant en convalescence, pouvait soutenir sans fatigue une longue conversation avec ceux qui l'approchaient, certaines questions se pressaient aux lèvres de Gilberte, sans qu'elle osât les énoncer, attendant qu'une disposition favorable de la malade lui permît de les formuler et d'apprendre quelle connaissance celle-ci possédait de son « accident ».

L'occasion souhaitée se produisit la veille même du jour où Georgina, avec la permission du docteur, devait se lever et faire ses premiers pas dans la chambre.

— Ah ! madame, fit brusquement Georgina, si j'osais vous dire tout ce que je pense...

Mme Gurtain saisit la main de la femme de charge et la pressa avec énergie.

— Vous pouvez parler sans crainte, madame Green.

— Savez-vous, madame, pourquoi le témoignage n'a pu être rendu à la date qui lui était assignée ?

— Comment l'ignorerais-je, puisque c'est l'accident de la ménagerie qui vous a empêchée de révéler votre secret ?

Un rire amer gronda dans la poitrine de Georgina.

— L'accident ? Dites le crime. Et ce crime me fournit, à moi, une arme de plus contre son auteur, une arme dont je dois me servir, dont je me servirai.

Et la femme de charge commença le poignant récit.

Avant de tomber sous les griffes de la panthère, elle avait eu le temps de voir ce qui se passait autour d'elle.

Elle avait vu Victor Leroux s'enfuir, éperdu, non vers la sortie de la baraque, mais du côté de la roulotte d'habitation. Au moment où il y parvenait, un autre homme était sorti de dessous les toiles et avait tendu les mains au garçon des cages.

Cet homme, Georgina ne l'avait vu qu'en un éclair. La bête féroce était déjà sur elle et lui labourait le visage.

Mais cet éclair avait suffi. Elle avait reconnu l'homme.

— Qui était-il ? demanda Gilberte que la véhémence de la narration avait fait palpiter.

— C'était, prononça Georgina, farouche, Léon Gurtain.

— En êtes-vous sûre ? prononça Mme Gurtain, haletante.

— Oui, cet homme était M. Léon Gurtain. Au moment où il s'approchait de ce mauvais garçon, j'ai cru voir qu'il lui donnait quelque chose...

Gilberte, pâle, mais dominant son trouble, tira de sa poche le porte-monnaie de Mélie et y prit le billet de banque déchirée.

— Il lui donnait ceci, dit-elle en tendant à la blessée le papier bleu accusateur.

Les yeux de Georgina brillèrent d'une flamme intense. Une joie cruelle s'épandit sur toute sa figure ravagée. Elle proféra d'un accent intraduisible :

— Oui, c'est ça, c'est bien ça. A présent, je me souviens. Ecoutez : une nuit que je paraissais dormir, j'ai entendu raconter à Eveleen, ma nièce, que le vieux Joe avait trouvé des traces de pas sur les gradins de la roulotte, qu'il avait ramassé un morceau de billet de banque. Ce morceau, Nolson l'a gardé. C'est celui qui manque à votre papier.

Et, prise d'un rire nerveux, elle hacha le cri de sa vengeance :

— Maintenant il faut qu'il demande grâce, qu'il reconnaisse l'enfant, sinon... sinon je le frapperai sans pitié.

Pendant quelques secondes, les deux femmes restèrent en présence, n'ayant d'autre langage que celui de leurs prunelles, prenant mutuellement connaissance de leurs plus secrètes pensées.

Tout à coup, Georgina passa la main sous son oreiller et en retira un objet que Mme Gurtain vit avec une étrange frémissement.

C'était le flacon de mort qui avait empoisonné Francis, le flacon dont la vue l'avait fait évanouir dans la chambre de la femme de charge.

Georgina ne s'en séparait point. Elle le portait sur elle avec les lettres de Jeanne. Elle le montra à son interlocutrice.

— Deux fois assassin ! ricana-t-elle. Voici l'instrument du premier meurtre. Vous possédez l'arme du second.

Gilberte, la bouche sèche, penchée sur le lit, articula d'une voix glacée ces mots :

— Georgina Green, voulez-vous me donner ce flacon ?

— Vous le donner ? questionna l'autre. Qu'en voulez-vous faire ?

— Que vous importe ? Une arme de défense, rien de plus.

L'Anglaise retira sa main et détourna sa vue. Les yeux de Gilberte l'avaient épouvantée.

— J'en veux faire une menace, reprit celle-ci. Je hais mon mari. Je veux le contraindre à se séparer de moi.

— Est-ce toute votre intention ?

Et les traits de la blessée traduisaient le soupçon qui l'effarait.

— C'est toute mon intention, affirma l'autre avec force. D'ailleurs, je vous le rendrai... ensuite.

— Vous me le rendrez ? questionna encore Georgina.

— Je vous le jure, répondit Mme Gurtain.

L'Anglaise se souleva à demi sur sa couche. De sa main droite. que débilitait l'appareil du bras, elle saisit le poignet de sa compagne et le leva pour la formule du serment.

— Jurez par... quelque chose qui vous soit sacré ! Moi je jurerai sur la tête de...

Elle s'interrompit brusquement. Ses yeux fouillèrent ceux de Gilberte.

— Jurez par votre amour pour le docteur Clermont, ordonna-t-elle.

Gilberte étendit le bras et répéta solennellement :

— Je jure par mon amour pour le docteur Clermont.

— Encore un mot, reprit Georgina. Je veux un gage. Donnez-moi le billet déchiré.

— Prenez, fit simplement Gilberte.

Et sans autre parole, les deux mains vengeresses échangèrent les deux armes de leurs vengeances.

XXI. — L'amour garde-malade

« Eh bien ! Georgy, savez-vous que vous marchez très bien pour une convalescente ? »

— Oh ! non ; pas encore très bien, miss Burnes, pas très bien. Je marche comme un petit enfant.

— Encore une petit tour de chambre ? proposa gaiement la jeune fille ; après, vous vous recoucherez, et ce sera assez pour aujourd'hui. Demain, nous ferons un plus long essai.

En conséquence, Georgina réintégra sa couche.

— Je me sens très lasse, murmura-t-elle. Je vais dormir un peu.

— C'est ça, tante Georgy, appuya Eveleen. Et, puisque miss Burnes veut bien rester auprès de vous, j'en profiterai pour aller mettre de l'ordre dans la roulotte.

Et la mère d'Amy prit congé de la blessée et de sa gracieuse garde.

La température était orageuse, la chaleur lourde et suffocante.

Quelques minutes avaient suffi pour endormir la malade.

Peu s'en fallut que sous l'influence de ce ciel déprimant, Fanny ne cédât à son tour à la somnolence qui paraissait rayonner de tous les pores de la terre.

Dans le silence de la chambre, on ne percevait que le bourdonnement de quelques mouches.

Héroïquement, Fanny luttait contre l'assoupissement progressif.

Une heureuse diversion se produisit, qui l'aida à triompher de la fatigue.

Deux coups discrets l'appelèrent à la porte. Elle courut ouvrir et reçut Paul d'Escrennes, un doigt sur les lèvres, en lui désignant Georgina endormie.

— Oh ! tranquilisez-vous, fit à voix basse le jeune homme, je n'entends pas éveiller le chat qui dort. Je compte utiliser plus sagement le silence.

— En quoi faisant, monsieur ? questionna Fanny.

— En vous adorant sans rien dire répondit-il.

Et il mit un long, mais respectueux baiser sur la main qu'on ne lui retira pas.

Ils prirent place en face l'un de l'autre sur les modestes sièges de paille qui garnissaient la chambre.

Le tendre et puéril marivaudage se poursuivit, entrecoupé de regards passionnés du fiancé, de moues rieuses de Fanny.

A un moment, Paul se retourna.

Il vit, sur le lit, en face d'eux, Georgina qui les regardait en souriant.

Et, tels que deux écoliers pris en faute, ils demeurèrent embarrassés, sans voix, devant ce sourire.

Fanny se leva, empourprée de la gorge à la naissance des cheveux. Elle vint au lit et, pour cacher sa confusion, embrassa l'Anglaise.

— Ah ! Georgy, ma bonne Georgy, ce n'est pas bien. Vous auriez dû nous avertir que vous ne dormiez plus !

Georgina se mit à rire franchement.

— Vous avertir ? Pourquoi faire ? Le spectacle du bonheur est trop rare pour qu'on ne le contemple pas aussi longtemps qu'il s'offre à nous.

Puis la pupille se ternit, en même temps que le rire s'éteignit sur la bouche décolorée.

— Aimez-vous tous les deux, toujours, toujours. L'amour est le seul bonheur de la vie.

La jeune fille vit les larmes rouler sur les joues de la malade. Elle demanda, très émue :

— Vous avez aimé, vous aussi, Georgy ?

— Oui, soupira Georgina. J'ai aimé ; j'ai été aimée. Je fus heureuse... Il y a longtemps !

— Eh bien ! prononça Fanny avec effusion, vous serez heureuse encore, Georgy. Je suis sûre que la Providence vous garde en réserve de nouvelles et profondes joies.

Comme un écho aux paroles de Mlle Burnes, une voix d'enfant, fraîche et allègre, cria de la pièce voisine :

— C'est nous, tante Georgy ! Nous voilà !

La porte s'ouvrit avec fracas et Amy entra en tempête, tirant derrière elle Jean Frénois.

A l'aspect du petit garçon, un reflet de bonheur indicible colora la face blême de Georgina.

— Bonne amie, prononçait Jean, dont le visage trahissait un gros chagrin, je ne savais pas que vous étiez malade. Ne vous voyant pas venir, la première fois, j'ai bien pleuré.

— Vous avez pleuré, Johnny, mon enfant chéri ?

Et, se soulevant sur le lit, l'Anglaise jeta son bras valide autour du cou du garçonnet. Elle l'étreignit ardemment, et leurs larmes se mêlèrent.

A travers les spasmes de son émotion, la pauvre voix de la blessée disait doucement :

— Répétez-moi que vous avez pleuré de ne pas me voir, Jean.

— Oh ! oui, bonne amie, j'ai pleuré. J'ai cru que vous étiez partie, que vous ne reviendriez plus.

— J'ai eu autant de chagrin que vous, Johnny. J'ai cru aussi que je ne vous reverrais plus. C'est la méchante panthère qui a voulu me dévorer.

— Je sais, je sais, reprit l'enfant. M. Nolson a bien fait de la tuer, cette méchante Véga. Amy m'a tout raconté.

— Vous savez, Jean, interrompit la fillette, c'était moi qu'elle voulait manger, parce qu'elle s'était échappée de sa cage. Et, alors, la tante Georgy est venue. Elle m'a saisie ; elle est tombée sur moi, et la méchante Véga l'a mordue.

Debout dans la baie de la porte ouverte, le docteur Clermont suivait d'un oeil attendri l'émouvante scène.

Il contemplait cette femme dont les yeux, le geste, l'accent livraient le secret de sa maternelle tendresse.

Même s'il n'avait point reçu, à la faveur du sommeil hypnotique, l'aveu de cette maternité, il n'aurait pu se méprendre au cri jailli de ces entrailles de mère.

Maintenant, Georgina se taisait. Elle tenait la main de Jean dans la sienne et ne la quittait plus. Ses prunelles demeuraient fixées sur la charmante figure du collégien. On eût dit qu'elles ne se lasseraient jamais de cette vue, qu'elles s'en voulaient saturer, dans la crainte que s'évanouit l'image qu'elles avaient redouté de ne plus revoir.

Clermont quitta sa place et s'avança jusqu'au milieu de la chambre.

— Madame Green, dit-il avec une affectueuse autorité, voilà que vous faites une imprudence. Ne vous levez pas ainsi avec effort. La fatigue ne vaut rien pour la cicatrisation.

Georgina leva sur son bienfaiteur un regard plein d'une craintive reconnaissance.

— C'est vous, monsieur le docteur, qui êtes allé chercher mon petit Jean à son collège ?

— Oui, c'est moi, chère madame. J'ai demandé deux jours de congé, qui ne peuvent nuire à ses études. Les compositions sont terminées. J'ai pensé que le cher petit ne serait pas fâché de cette sortie avant les vacances et que vous auriez du plaisir à l'embrasser.

— Mais où va-t-il demeurer ? Il n'y a pas de place ici.

— Il y en a chez moi. Tout est prévu. Quand vous serez tout à fait sur pied, vous viendrez vous y reposer. Il vous faut une assez longue convalescence.

— Comme vous êtes bon, monsieur le docteur ! proféra la pauvre femme, osant pour la première fois, dévisager sans terreur la belle tête du médecin.

— Allons ! conclut Robert, je retourne à ma besogne. Mon cher Paul, vous seriez bien gentil de m'accompagner.

— Me voilà, fit le jeune homme, qui échangea avec sa fiancée un regard de regret.

Les deux hommes sortirent.

Alors commença autour du lit de Georgina ce joli babil d'enfants qui révèle tant de choses à l'observateur attentif.

Fanny avait repris son crochet. Amy et Jean, assis près de la tante Georgy, tenaient, à bâtons rompus, une conversation dont pas un mot n'échappait à l'oreille avertie de miss Burnes.

— N'est-ce pas, tante Georgy, disait la fillette, que tous les enfants ont un père et une mère ?

— Certainement, ma chérie, répondait Georgina. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que Jean dit qu'il y en a qui ne connaissent pas leurs parents.

— Mais oui, je le dis, bonne amie. Et la preuve que j'ai raison, c'est que je ne connais pas les miens, puisque vous

m'avez toujours promis que vous me les feriez connaître un jour.

Les yeux de Fanny Burnes parurent s'appliquer opiniâtrement à son ouvrage.

Mais, de dessous les paupières, tamisées par de longs cils, un regard aigu se coula vers la blessée à qui s'adressaient ces paroles.

Elle la vit bouleversée par la naïveté même de la question.

Et comme nulle réponse ne venait à ses lèvres, le petit garçon reprit :

— N'est-ce pas, bonne amie, que je dis vrai, que vous me ferez connaître mes parents qui sont des gens très riches ?

Et, s'interrompant, il ajouta :

— Puisque je m'appelle Frénois, ils doivent se nommer comme moi ?

— Peut-être que non, intervint Amy.

— Comment non ? Mais les enfants portent toujours le nom de leurs parents.

— Pas toujours, Jean. Ainsi, j'ai entendu mon père dire que sa mère se nommait Mrs. James.

Il fallut à Fanny un violent effort de volonté pour maîtriser le brusque tressaillement que ces mots ingénus d'Amy venaient de provoquer en elle « Mrs. James ». C'était le nom de l'hôtelière de Whitechapel, de l'*Inn of old tree*.

Le sombre mystère qui, depuis dix ans, pesait sur la mort de sa cousine, venait de se déchirer en un éclair, par la parole de cette enfant qui ignorait elle-même ses origines.

« Oh ! pensa la jeune fille en joignant ses doigts d'où le crochet avait failli s'échapper. Que Dieu achève son oeuvre ! Qu'il fasse toute la lumière ! Les divinations de mon oncle étaient fondées. Amy est vraiment la fille de Jeanne. »

Une sombre réflexion lui barra le front d'une ride.

« Mais alors, ces Nolson seraient des misérables ? Ils auraient volé l'enfant ? »

Une seconde réflexion dissipa le nuage :

« Non, non. Cela n'est pas possible. Les Nolson sont de bonne foi. Il suffit de voir comment ils l'adorent. Pauvres gens ! Ils vont souffrir si la vérité se fait jour ! »

Et, passant en revue, par un enchaînement intuitif, toutes les données du problème, elle ne put s'empêcher de conclure.

« Benoît a raison. C'est bien Georgina qu'il a vue à Whitechapel. Cette femme a le mot de l'affreuse énigme. »

Georgina parlait maintenant.

— Johnny, disait-elle, ce nom de Frénois n'est pas le vôtre. C'est celui de votre mère.

« Le sien ! » pensa soudain Mlle Burnes.

— Alors, interrogea le petit garçon, ma mère s'appelait Mme Frénois ?

— Oui, c'est-à-dire non, bégaya Georgina, troublée. C'est un nom qu'elle a dû prendre... un moment... dans sa vie... Vous ne pouvez pas comprendre cela, mon enfant. Je vous l'expliquerai plus tard, quand vous serez grand, quand vous aurez pris votre place... au foyer de...

Un spasme lui coupa la voix.

— Qu'est-ce que ça me fait, son nom ! s'exclama impétueusement le jeune garçon. C'est elle que j'aurais voulu connaître, bonne amie, pour l'aimer, pour l'embrasser, comme je vous aime et je vous embrasse.

Et Jean, se rapprochant de la blessée, confirmait ses paroles de baisers sur la joue et le front, partout où les compresses laissaient une place libre à sa caresse ingénue.

— Pauvre Jean ! murmura Georgina en comprimant les sanglots que l'étouffaient. Vous ne connaîtrez jamais votre mère !

— C'est vrai, bonne amie ; vous m'avez dit qu'elle est morte.

— Est-ce que vous l'aimeriez plus que moi, si elle vivait ?

L'enfant se recueillit, parut embarrassé, puis répondit avec une charmante candeur :

— Je ne sais pas, bonne amie ; je ne peux pas savoir. Il me semble qu'une mère, c'est ce que l'on aime le plus au monde. Mais, puisque je n'en ai pas une, que je n'en aurai jamais, c'est vous que j'aime le plus, comme si vous étiez ma vraie mère.

— Merci, Johnny. Il faut que vous m'aimiez toujours ainsi, parce que, voyez-vous, c'est tout mon bonheur en ce monde, et que moi je vous aime comme mon fils. Et si vous ne m'aimiez



— Prends ma carte, tu auras peut-être besoin d'un bon avocat...

plus, je n'aurais plus rien à faire sur la terre ; je ne tiendrais plus à vivre. Autant aurait valu que je fusse morte l'autre jour, et que Véga m'eût dévorée.

Amy interrompit vivement :

— Tante Georgy, ce n'est pas bien de parler comme cela. Si Véga ne vous a pas mangée, c'est que le Seigneur ne l'a pas voulu. Et alors, quand je serai grande et Jean aussi, quand il sera bien riche, il se mariera avec moi, et vous viendrez avec nous, avec papa et maman, et vous serez tout à fait heureuse.

Georgina attira à elle l'adorable fillette, et la main d'Amy s'unit à la main de Jean dans celle celle de la blessée.

« Oui, pensa Fanny, contemplant à la dérobée le gracieux tableau, cette femme est bien la mère. Mais pourquoi se cache-t-elle à son fils ? Pourquoi se refuse-t-elle à elle-même l'ivresse de s'entendre appeler « maman » ?

Soudain, à la question irritante la réponse vint spontanément.

L'explication était simple et monstrueuse à la fois.

« Pourquoi ? Mais parce qu'en cette créature étrange le dévouement prenait la forme d'un effrayant suicide moral, parce que Georgina Green, pour donner à son fils l'immense fortune des Gurtain, n'hésitait pas à sacrifier l'enfant véritable de Jeanne en se sacrifiant elle-même. »

Le silence s'était fait dans la chambre, sous le poids de l'orageuse atmosphère, les paupières de la malade se fermèrent. Elle s'était assoupie, et les deux enfants immobiles, n'osaient retirer leurs mains de celle de la dormeuse, de peur de la réveiller.

Fanny pensa, avec une sereine philosophie :

« Tout à l'heure, c'était un autre amour qui veillait à ce chevet ; à présent, c'est la tendresse de l'innocence qui la garde. Il sera mieux gardé. »

XXII. — Dédoublement

Les joies familiales et enfantines d'août étaient venues. Toutes les cages scolaires étaient ouvertes, et les impatients captifs s'étaient envolés à tire-d'aile vers les horizons de la liberté, du bon air et des grands ébats.

Amy et Fanny Burnes étaient allées ensemble à Vanves pour y couronner l'heureux Jean et le ramener à Puteaux.

Car c'était à Puteaux que le lycéen émerveillé allait passer les deux mois des grandes vacances.

Dans l'ancienne villa, que les maçons étaient occupés à transformer et à agrandir, le docteur avait fait, avant toutes choses aménager plusieurs chambres.

L'une de ces chambres était réservée au petit garçon, une autre à Amy Nolson et à sa mère, qu'Alick engageait vivement à accepter l'hospitalité du docteur. Une troisième, enfin, recevrait Georgina Green, qui y achèverait la longue convalescence exigée par son état d'anémie.

Plus d'un mois s'était écoulé depuis le drame dont la ménagerie avait été le théâtre.

A cette heure, la blessée marchait seule. Bien que les plaies du bras et de la face fussent fermées, l'aspect du visage lacéré était si effrayant qu'on s'expliquait la naturelle coquetterie de la pauvre femme, se refusant à exhiber les traces des griffes de la panthère.

Une dernière raison, enfin, retenait encore Georgina dans le petit appartement du passage Saint-Ferdinand.

Elle voulait sortir, la tête haute, de l'hôtel Gurtain.

La déclaration solennelle qu'elle avait promis de faire devant la famille assemblée, avait été ajournée par l'accident. A mesure que la vie rentrait en elle avec la santé, l'étrange femme reprenait son rêve, sa chimère ambitieuse de substituer Jean à Amy et de le faire reconnaître pour l'enfant légitime de Léopold Gurtain et de Jeanne Clermont.

Ce projet ne rencontrait plus d'obstacles. N'avait-elle pas Gilberte et Julia elle-même pour alliées ? Ne savait-elle point par Mme Gurtain que Léopold et son père acceptaient d'avance les conséquences de cet acte réparateur, à la seule condition que la preuve authentique leur en fût positivement fournie ?

Et, cette fois, la réunion de famille ne pouvait plus être différée. Gilberte était venue deux fois visiter la femme de charge. Elle lui avait annoncé que le départ de Léopold et de sa femme en villégiature était fixé au 15 août. Il fallait donc que la redoutable échéance sonnât avant cette date extrême, et les deux femmes avaient décidé que le conseil de famille se tiendrait le 10 du même mois.

Cinq jours restaient encore à courir jusqu'à ce moment.

Georgina avait presque oublié l'entrevue qu'elle avait eue avec Clermont et comment, sous l'empire de l'hypnose, elle avait livré tout son secret au docteur.

Ce jour-là, après avoir déjeuné de bon appétit dans sa chambre, en tête-à-tête avec sa nièce, elle fut prise d'une agitation étrange, qui alarma Mme Nolson.

— Qu'avez-vous donc, tante Georgy ? questionna-t-elle. Est-ce que vous vous sentez plus souffrante ?

— Non, certes, répondit la blessée. Je suis très bien portante. Mais il faut que je sorte.

— Il faut ? Que voulez-vous dire ? Qu'est-ce qui vous y oblige ?

Les sourcils de Mme Green se froncèrent. Elle essaya de sonder sa conscience. Elle ne trouva rien.

— Je ne sais pas... Mais il le faut. Il faut que j'aille à Puteaux, chez le docteur Clermont. Aidez-moi à m'habiller.

La femme du dompteur marchait de surprise en surprise.

— Chez M. Clermont, dites-vous ? Mais vous irez dans quatre ou cinq jours, quand il viendra vous chercher, ainsi que moi, vous le savez bien ?

— Je sais cela, en effet, Eveleen, et je suis étonnée la première de ce qui m'arrive, et que je ne comprends pas. Je vous dis que je dois aller chez le docteur. Il m'attend.

« Ma tante devient folle, pensa la jeune femme, avec un véritable effroi. On ne raisonne pas avec les fous. Aussi bien, vaut-il mieux qu'elle voie le docteur. Il se rendra compte de son état, de cette nouvelle forme de maladie.

Eveleen déféra donc au caprice de la blessée.

Elle put remarquer que la tante Georgy, au moment de jeter sur ses épaules un manteau qui n'était guère de saison, cachait un peu fébrilement dans son corsage un petit sac, dissimulé jusque-là sous l'oreiller. Elle se souvint alors des mesures de précaution que prenait la mystérieuse femme chaque fois que l'on refaisait son lit.

Deux heures sonnaient à l'église Saint-Jean-Baptiste au moment où la tante et la nièce foulèrent l'asphalte du trottoir.

— Nous n'avons pas besoin de voiture pour un si court trajet, dit Mme Green. La marche ne peut que me faire du bien.

Sous la chaleur caniculaire, elles traversèrent le pont de Neuilly et remontèrent l'avenue de la Défense de Paris.

Georgina Green avait dit vrai.

Le docteur Clermont l'attendait.

. . . . . .

Seul, en son cabinet de travail, qu'il parcourait à pas lents, Robert méditait gravement.

Au moment où l'aiguille du cadran s'arrêtait sur le quart après deux heures, il toucha le timbre électrique.

Benoît accourut.

— Ecoute, dit Clermont. D'ici dix minutes, Mme Green va venir, probablement accompagnée de sa nièce. Tu les feras entrer au jardin et tu laisseras la porte ouverte. Tu occuperas Mme Nolson, d'un sujet quelconque de conversation. Pendant ce temps, l'autre viendra, toute seule ici. C'est une expérience que je fais. Tu t'arrangeras pour que Mme Nolson ne la suive pas. Tu la conduiras dans le parc d'à côté visiter les travaux de la maison.

— Bien, monsieur, prononça le valet de chambre, qui sortit, assez intrigué par cette expérience qu'allait faire son maître.

Les dix minutes prévues par celui-ci n'étaient pas entièrement écoulées, que la sonnette de la grille tintait. Benoît introduit les visiteuses.

Elles n'étaient pas plutôt entrées que Georgina laissait là sa nièce, en disant :

— Attendez-moi, Lina. Je vais revenir promptement.

— Elle a l'air tout drôle, votre tante, madame Nolson, fit remarquer Benoît à la jeune femme. Qu'est-ce qui lui arrive ?

— Je n'en sais rien, répliqua Eveleen. Vous m'en voyez aussi étonnée que vous-même. Il y a une heure qu'elle est ainsi. Elle m'a dit tout d'un coup :

« Il faut que j'aille chez le docteur. Et ç'a été tout. Pas moyen d'obtenir une explication. Il a fallu faire comme elle voulait. Nous sommes parties et nous voilà.

— Eh bien ! madame Nolson, elle est chez le docteur, c'est-à-dire entre bonnes mains. Il n'y a qu'à l'y laisser. En attendant, venez voir la maison à côté et les jolies chambres que vous y occuperez, vous et Mlle Amy. Puisque vous êtes venue, vous assisterez au retour triomphal de votre... fille avec Mlle Fanny. Elles sont allées au lycée chercher le petit garçon et vont le ra-

mener après la distribution des prix.

Eveleen suivit le domestique.

Pendant ce temps, Georgina franchissait le seuil du cabinet de Clermont, où elle n'avait jamais pénétré.

Il se leva pour la recevoir et l'accueillit aimablement.

— Bonjour, madame Green. Je suis ravi de vous voir si valide. Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de votre visite ?

Et il avança un fauteuil.

Georgina restait debout. Son embarras croissait. Elle cherchait ses mots. Elle finit par bégayer :

— Pardonnez-moi, monsieur le docteur. Je crois que je n'ai plus bien ma tête à moi. Je ne sais pas du tout, mais pas du tout pourquoi je suis venue.

— Asseyez-vous ! fit-il avec bonté. Peut-être qu'en cherchant ensemble, nous trouverons l'explication du phénomène. Vous avez obéi à une force, à une impulsion du dehors. Et de qui procédait cette force, d'où venait cette impulsion ?

Elle hésita avant de répondre, puis se décidant :

— De vous, monsieur le docteur, de vous-même. Il me semblait que vous m'attendiez, que vous m'appeliez.

— Ah ! Et savez-vous pourquoi je vous appelais ?

— Non, vraiment, je ne le savais pas ; je ne le sais pas encore.

Les yeux de Clermont se fixèrent brusquement sur ceux de la femme de charge des Gurtain. Il dit :

— Vous ne vous trompez pas. Je vous attendais, je vous appelais... pour que vous me remettiez certains objets que vous possédez.

— Quels objets ? murmura-t-elle, frissonnante.

Et elle essaya de se lever pour fuir.

Le regard dominateur la cloua au fauteuil.

— Un chapelet, des médailles, et deux... lettres de ma fille Jeanne, adressées, l'une à moi, l'autre à Léopold Gurtain, son mari.

— Vous... vous... tromp... Non, monsieur le doc... Je ne sais pas ce que vous... Oh ! pitié ! Ne me regardez pas comme cela, ne me...

Clermont, debout, étendit la main et ordonna :

— Remettez-moi ces lettres. Je le veux.

La conscience du présent avait déjà sombré. Georgina était en cette situation d'âme que les médecins dénomment l' « état second ».

D'un geste maladroit de la main gauche, elle écarta son manteau, fouilla son corsage et en retira la pochette mystérieuse, qu'elle tendit au docteur.

— C'est bien, dit celui-ci avec douceur, vous êtes docile. Vous en serez récompensée.

Tout en parlant, il avait ouvert le sachet de velours. Il en retira les objets, éprouvant lui-même une sorte de tremblement au contact des chères reliques vieilles de plus de neuf années.

Il en fit le tri rapide, s'empara des deux lettres, dont l'une, sans enveloppe, s'encadra exactement dans celle que Benoît avait trouvée sous le kiosque. Des trois médailles enfermées dans le sac, il ne garda qu'une seule, replaçant les deux autres dans leur contenant, ainsi que le chapelet, après les avoir portées à ses lèvres.

Puis il restitua la pochette à Georgina.

— Cachez soigneusement cela, ordonna-t-il. Vous aurez à vous en servir. Répondez à mes dernières questions. Elles ne visent que votre intérêt.

La voyante, les mains sur les genoux, les pupilles fixes, répondit d'une voix étrange :

— J'obéis. Que voulez-vous savoir ?

Clermont poursuivit :

— Que fait en ce moment votre fils, Jean ?

Elle parut chercher, mais l'hésitation ne fut pas de longue durée.

— Je le vois. Il est heureux, il rit. Il vient de déjeuner avec Amy Nolson et miss Burnes, au restaurant. Ils en sortent tous les trois. Jean a des livres sous le bras, des prix. Amy tient des couronnes en papier doré. Ah ! miss Burnes appelle une voiture. Ils reviennent... ici.

Et le visage de Georgina s'illuminait, rayonnant de joie. Le coeur dilaté de la mère envoyait tout son sang à la pauvre figure mutilée, qui se colorait d'un bonheur puéril et suave.

— Encore un mot, reprit Clermont. Votre nièce Eveleen, votre neveu Alick savent-ils qu'Amy n'est pas leur fille ?

— Alick et Eveleen sont d'honnêtes gens. Ils ont adopté l'enfant dont ils ignorent la parenté. Ils ont cru ce que leur a dit leur mère, ma soeur. Ils croient Amy la fille abandonnée d'une vagabonde.

— Votre soeur était-elle la mère d'Eveleen ?

— Non. Elle était la mère d'Alick. Son premier mari se nommait Nolson ; le second, James.

Le docteur frémit de tout son être. La confidence de Fanny, lui rapportant l'entretien des enfants au chevet de Georgina, était confirmée.

— Allons ! murmura-t-il, l'épreuve est concluante.

Il revint vers Georgina et posa sa main droite sur la tête de la pauvre femme.

— Oubliez, je vous l'ordonne. Vous parlerez de nouveau sur mon ordre. Eveillez-vous.

Et, comme il avait fait deux semaines plus tôt, il rompit le courant fluidique d'un double geste divergent et souffla sur les paupières de l'Anglaise.

Mme Green revint à elle.

Elle promena à l'entour un regard d'abord vague et vide de pensée. En l'abaissant sur ses genoux elle aperçut le sachet que Clermont lui avait restitué.

Alors, la conscience se ressaisit. Tressaillant, Georgina fit prestement disparaître sous son manteau l'objet révélateur. Après quoi, indécise, apeurée, se rendant compte que quelque chose d'insolite venait de s'accomplir, elle demanda timidement au médecin :

— Monsieur le docteur, je ne comprends pas pourquoi je suis encore ici. Que m'est-il arrivé ?

— Oh ! rien de grave, madame Green. Vous vous êtes endormie et vous avez rêvé.

Clermont sourit.

— Vous avez vu en rêve Jean Frénois sortir d'un restaurant et monter en voiture, les bras chargés de prix, en compagnie de ma nièce Fanny Burnes et d'Amy Nolson. Il paraît même qu'Amy Nolson portait les couronnes en papier doré du jeune lauréat. Ils seront ici dans quelques instants.

Georgina était dans l'allégresse. Il semblait qu'elle respirait plus à l'aise, comme si l'on avait enlevé un poids très lourd de sa poitrine.

— Ah ! monsieur le docteur ! murmura-t-elle avec tous les signes d'une gratitude sans bornes, quel homme généreux vous êtes et comme je m'explique à présent l'admiration de tous ceux qui vous approchent !

Clermont l'interrompit avec le même enjouement.

— Doucement, doucement, madame Green. Ne vous y trompez pas ; cet homme généreux, admirable, a tous les défauts des autres hommes. Mais il a plu à Dieu de sillonner son coeur avec la charrue de la douleur pour y semer ensuite l'amour de ses semblables. Voilà tout mon mérite, et, vous le voyez, il ne m'appartient pas.

Il s'était remis à marcher dans le cabinet de travail. Il continua :

— Car j'ai souffert, madame Green, j'ai souffert autant qu'une créature humaine peut souffrir. Combien mieux vous me comprendriez, combien plus vous compatiriez à mes chagrins, si vous aviez été mère !

Elle tressaillit comme sous la décharge d'une pile électrique.

— Mère ! proféra Georgina, en se dressant d'un seul ressort.

Mais tout aussitôt elle se ressaisit. Elle courut à la glace qui surmontait la cheminée, et, soulevant l'épaisse voilette qui la masquait, elle montra au médecin sa joue gauche labourée par les griffes de la panthère.

— Mère ? répéta-t-elle, d'un accent déchirant. De quoi cela me servirait-il ? Quelle affection filiale ne reculerait d'horreur devant ce tragique visage ?

Clermont vint à elle et lui prit la main.

— Georgina Green, prononça-t-il avec solennité, l'oeil d'un fils voit toujours belle la figure de sa mère. Et, comme il la trouverait plus belle encore si, pour l'éclairer mieux, la parole d'un ami disait à ce fils :

« Enfant, adore ce visage sacré par la douleur, baise religieusement ces cicatrices sublimes, car elles sont les sillons du sacrifice !

« Celle que tu nommes ta mère n'hésita pas à accepter l'holocauste, à s'offrir à l'immolation, pour sauver une autre créature humaine, une enfant qui pouvait devenir ta rivale et obscurcir ta propre destinée. »

[*Lire la suite dans le prochain numéro*]

SUR TOUTES LES SCENES

[*Suite de la page 6*]

pas dans le sens d'une diffusion artistique internationale, tant que nous aurons peur d'aller de l'avant, de « foncer », comme on dit si bien chez nous, tant que nous nous jugerons incapables de rivaliser avec les plus grands, tant que nous ferons preuve d'une humilité de mauvais aloi et laisserons à nos voisins le soin de diffuser une culture proprement américaine, tant que nous jugerons nos artistes « pas assez bien » pour se produire ailleurs, nous n'avancerons pas d'un pouce. Le mieux alors que nous puissions faire est d'assister aux représentations données par *Les Feux Follets*. C'est si facile, il me semble, de donner tout en se divertissant ! Comme nous n'avons pas inventé l'*effort*, nous pourrons au moins nous donner l'impression d'en fournir un en nous amusant. Car ce groupe, dont la qualité professionnelle est indiscutable, mérite qu'on l'encourage.

Petites nouvelles et commentaires

● J'ai eu le plaisir, il y a quelque temps, de passer une audition pour le *G. M. Theatre*. Mon Dieu, qu'il est étrange de parler de « plaisir » quand on mentionne le mot « audition » ! Pourtant, cette appellation n'est pas exagérée. Le réalisateur torontois, venu tout exprès à Montréal, est un modèle de gentillesse, de délicatesse et de tout ce qu'on voudra. Depuis longtemps j'avais oublié cette façon charmante et détendue de recevoir les gens, cette amabilité toute britannique, si discrète et si cordiale ! Oui, vraiment, ce fut un plaisir. J'ignore les résultats des entretiens que ce monsieur a eu avec les comédiens, mais je sais qu'Antoinette Giroux et Jean-Claude Deret ont été retenus pour ce télé-théâtre. Voilà une expérience unique pour les Canadiens-Français de prouver leur talent dans l'autre langue.

● Dyne Mousso a obtenu une magnifique bourse du Conseil des Arts. Comme je l'ai déjà mentionné dans cette chronique, elle partira pour l'Europe à la fin du mois de mars. Nos meilleurs voeux l'accompagnent !

● Rita Bibeau, la merveilleuse interprète de Carmen dans *La Pension Velder* quittera l'Abord-à-Plouffe pour s'installer à Notre-Dame de Grâces. Son ancien quartier, trop éloigné de son centre d'activités et de celui de son mari, ne convient plus à leurs besoins. Plusieurs comédiens s'installent à N.D.G. depuis quelque temps. La petite municipalité devient tout à coup fort populaire.

Et voilà ! N'oubliez pas les Feux Follets, le Théâtre-Club et toutes les activités artistiques de notre Métropole !

A bientôt !

FRANCINE POIRIER.

UNE ECONOMIE DE $2.30 SUR L'ACHAT AU NUMERO.

COUPON D'ABONNEMENT

☐ CI-INCLUS $2.50 POUR UN ABONNEMENT DE DEUX (2) ANS.

NOM .....

ADRESSE .....

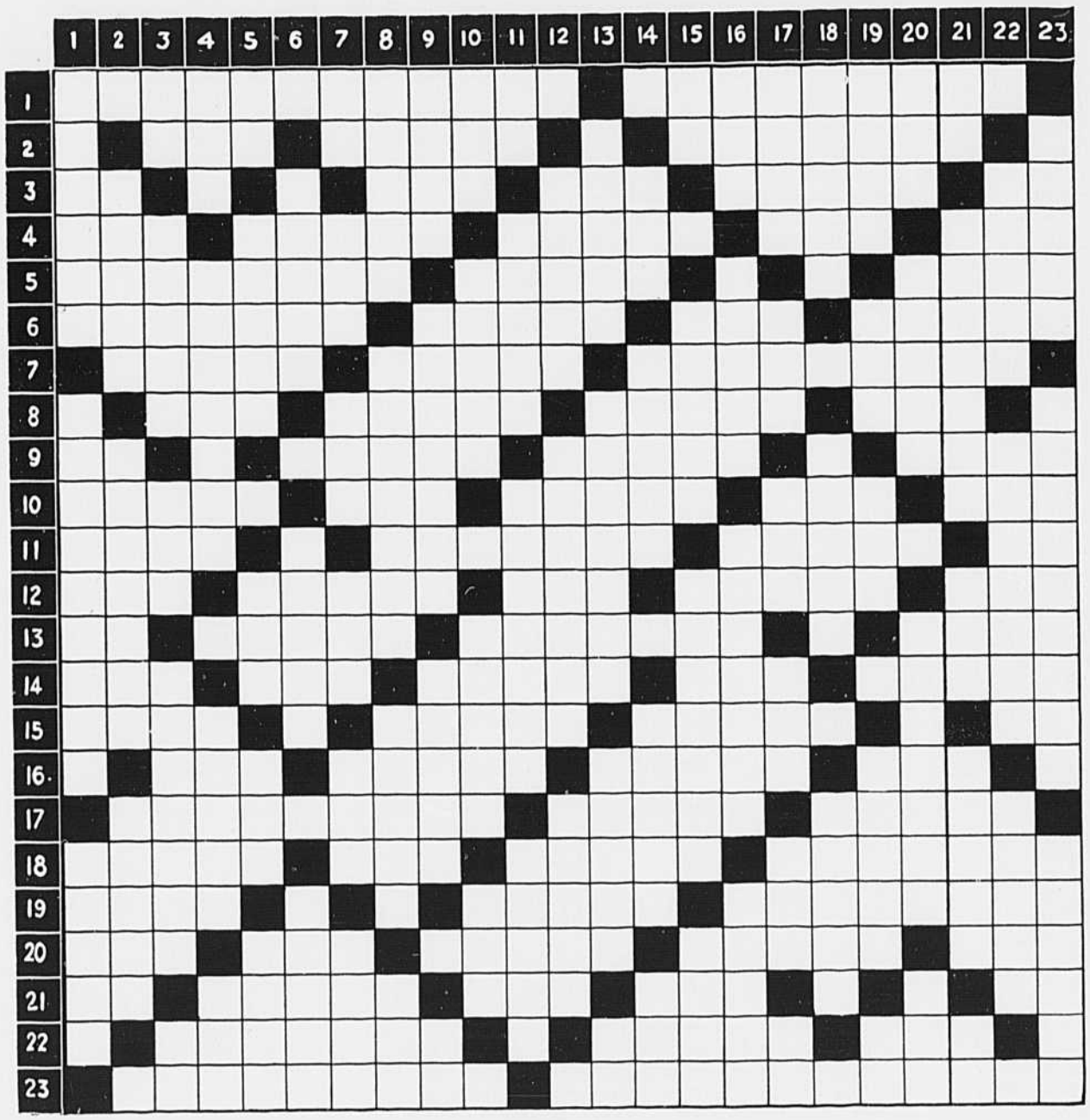
VILLE ..... PROV. .....

La Revue Populaire
975 - 985, RUE DE BULLION
MONTREAL 18, P. Q.

COUPON D'ABONNEMENT

Les Mots Croisés du "Samedi"

Problème No 1444



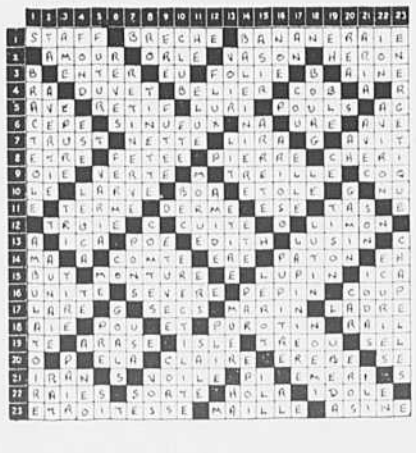
HORIZONTALEMENT

1. — Décomposition que subissent les corps organisés. — Partie inférieure de la chaudière de l'alambic.
2. — Manière, façon. — Qui appartiennent à eux. — Planète.
3. — Nom du soleil chez les Egyptiens. — Roi de Hongrie. — Démonstratif. — Père de Lia et de Rachel. — Pronom.
4. — Conscience. — Drogue falsifiée. — Jeune cochon. — Cri sourd d'un homme qui frappe un coup. — Fils de Jacob.
5. — Sorte de blouse des Arabes. — Gros chien de garde. — Archevêque de Reims qui décida Clovis à se convertir.
6. — Complète. — Faire des vers. — Pronom. — Qui concerne le foyer des miroirs.
7. — Chef-lieu de canton (Bouches-du-Rhône). — Apôtre des Gaules, premier évêque de Paris. — Homme bien élevé.
8. — De l'alphabet grec. — Bandelette de linge pour entretenir une plaie. — Morceau de boeuf placé sous le gîte à la noix. — Rongeur.
9. — Adverbe de lieu. — Mort naturelle. — Penchant à faire le bien. — Niais.
10. — Grand établissement de fabrication. — Nom vulgaire de la larve du hanneton. — De l'ancienne Mauritanie. — Tranchant d'un instrument. — Peigne qui garnit le métier de tisserand.
11. — Prend un certain repas. — Petit meuble sur lequel on pose un livre à une hauteur commode. — Ce qu'on enlève à l'ennemi. — Ancienne note.
12. — Fille de Cadmus et d'Harmonie. — Lieu d'études littéraires. — Petite monnaie japonaise. — Compère d'un escamoteur. — Eclat de voix.
13. — Négation. — Avenir. — Renommé. — Opposition, refus.
14. — Pic des Pyrénées. — Masse de pierre très dure. — Couvrir une pâtisserie d'une légère couche de jaune d'oeuf. — Roi d'Israël. — Genre de mammifères carnivores de l'Inde.
15. — Mari de Bethsabée. — Instrument d'acier pour pratiquer des trous. — Nom donné en Allemagne aux camps de prisonniers réservés aux oficiers. — Pronom.
16. — Auteur de l'opéra: *Le Prisonnier du Caucase*. — Plus âgés. — Inventer. — Animal contractile.
17. — Romance d'un genre grave et sentimental. — Chez les Anciens, voitures pour les combats. — Où il entre des roses rouges.
18. — De peu de volume. — Epoque. — Bis. — Nom vulgaire de divers insectes coléoptères coprophages.
19. — Trous dans les murs. — Chacune des branches du croissant de la lune. — Appareil garni d'une matière transparente dans lequel on met une lumière.
20. — Trois fois. — Possessif. — Mélancolique. — Troupe. — Une saison.
21. — Equerre. — Qui s'achète à prix d'argent. — Unité. — Grand baquet de bois. — Article espagnol.
22. — Champignons du genre *chanterelle*. — Parler très haut. — Croyance aux vérités de la religion.
23. — Membre d'un collège de jurés de l'ancienne Rome. — Festin, bombance.

VERTICALEMENT

1. — Voisinage d'un pays. — Mélange naturel de petits cailloux réunis par un ciment. — Morceau de terre compacte.
2. — Qui est passionné pour une chose. — Celui qui exploite une usine. — Taillis de un à deux ans.
3. — A toi. — Au milieu de. — Femme qui se jeta à l'eau avec son fils Mélicerte. — Rire avec malice. — Symbole chimique du *germanium*.
4. — Genre de graminacées cultivé dans les terrains humides. — Diète particulière à une province. — Esclave syrien, chef de la première guerre servile. — Liqueur.
5. — Fin de verbe. — Fleuve de Suède. — Objet qui forme une enceinte. — *Allez*, en latin. — Rend service.
6. — Mouvement des eaux. — Genre d'oiseaux échassiers. — Joint articulé.
7. — Symbole chimique de l'*aluminium*. — Bison d'Europe. — Fils de Noé. — Liqueur qui s'exprime des viandes. — Bière anglaise. — Nom de deux anciens petits comtés de l'Allemagne.
8. — Etat du Brésil. — Nettoyer la surface d'un métal. — Arrogants. — Unité monétaire bulgare.
9. — Tuyau cylindrique. — Modération. — Action de distribuer les cartes. — Pourvu que.
10. — Se rendra. — Roi de Crète, fils d'Europe et de Zeus. — Presqu'île montagneuse entre la mer du Japon et la mer Jaune. — Partie longue et étroite d'un récipient.
11. — En évidence chez les maigres. — Enfant qui passe son temps dans les rues. — Peine, calamité. — Serre-fil pour établir le contact électrique.
12. — Os des parties latérales de la poitrine. — Petit bateau. — Cercle bleuâtre autour des yeux battus.
13. — Mourir de mort violente. — Mouvoir en rond. — Vaste Etat de l'Asie. — Préfixe.
14. — Petite monnaie du Japon. — Sorte. — Grosse pluie de peu de durée. — Belle-fille.
15. — Usages. — Pavillon de grosse toile. — Estime davantage. — Chef-lieu de canton (Mayenne).
16. — Cicatrice saillante d'un os fracturé. — Chanson accompagnée d'une danse. — Tiges articulées qui communique le mouvement. — Cordon.
17. — Un des Etats unis d'Amérique. — *Allez*, en latin. — Tonneau. — Rivière de Suisse. — Promesse de mariage publiée à l'église. — D'un verbe gai.
18. — Décoration. — Panneau de verre. — Grosse et courte.
19. — Partie la plus grossière du son. — Métal. — La plus vile populace. — Courbé. — Dans la gamme.
20. — Rivière d'Allemagne. — Oeuvre d'imagination. — Genre d'insectes lépidoptères. — Règle obligatoire.
21. — Pronom personnel. — Oter l'apprêt d'une étoffe de laine. — Démonstratif. — Crier, en parlant des cerfs. — Lui.
22. — Mère, dans le langage des enfants. — De peu de longueur. — Essaye.
23. — Lieu pour serrer les foins. — Petites bêtes. — Qui existe réellement.

Solution du problème No 1443



POUR ETRE MINCES ET SOUPLES

C'est de Hollywood qu'est venue la mode, à présent mondialement acceptée, de la femme extrêmement mince et souple sans pour autant être maigre.

Selon les canons hollywoodiens, la taille idéale est 36½ pouces de buste, 22 pouces de taille, 36 pouces de hanches. Cette belle taille, quand on l'a, il faut la garder et les étoiles arrivées ou celles qui montent au firmament savent qu'on ne peut travailler sur le rythme que demande l'épuisant cinéma, en ne vivant que d'une feuille de salade par jour.

C'est donc moins au régime qu'à l'exercice bien conduit et rationnellement fait, que les jolies femmes demandent le maintien de leur ligne.

Nous voyons ici la jeune fille argentine Linda Cristal qui a déjà fait une dizaine de films tant en Argentine qu'au Mexique. Cette jeune beauté aux yeux et cheveux noirs a eu récemment, à Hollywood, un contrat à long terme après le rôle qu'elle a tenu dans *The Perfect Furlough* aux côtés de Tony Curtis et de Janet Leigh.

Son entraîneur et professeur est l'ancien boxeur poids mouche Frankie Van, qui s'occupe aussi de plusieurs autres étoiles de cinéma. Le voici, démontrant à Linda Cristal l'art de frapper le punching bag avec de vrais gants de boxe. A côté, il lui fait faire,



avec de petits haltères dans chaque main, des exercices d'élongation qui font mouvoir tous les muscles.

La machine à ramer est aussi un exercice parfait pour les muscles du dos et de la poitrine. Quant à la bicyclette fixe, elle permet à ceux des jambes et du dos de garder leur souplesse et leur force.





En bien ou en mal

Nous sommes influencés par les couleurs

Le premier savant qui ait fait une étude approfondie des relations entre les couleurs et nos états affectifs est le grand écrivain allemand Goethe. Dans sa « Théorie des Couleurs », il dit que les diverses impressions chromatiques ne produisent pas seulement des effets spécifiques dans l'oeil, mais aussi dans notre âme. Goethe, plutôt psychologue que physicien, a fait dans son oeuvre la distinction entre les couleurs positives et les couleurs négatives. Il rangeait dans le premier groupe, qui dispose « à l'activité », à la vivacité, à l'ambition, le jaune, l'orange et le vermillon. Les couleurs négatives étaient selon lui, le bleu, le lilas et le violet. Il assignait une place spéciale au pourpre et au vert, au pourpre comme étant la couleur de la dignité, de la clémence et de la grâce, au vert en tant qu'expression de la « satisfaction matérielle ».

Or, ces conceptions de Goethe viennent d'être corroborées d'une manière surprenante par des recherches expérimentales partant de points de vue différents.

* * *

A l'Institut de Psychologie de l'Université de Fribourg, dirigé par le Professeur Robert Heiss, on avait observé que les personnes atteintes de troubles psychiques, soumises à des tests chromatiques, montraient toujours une prédilection frappante pour des couleurs déterminées, ainsi les individus atteints de schizophrénie portaient surtout leur choix sur le blanc « dénué de sens », les enfants rebelles à l'éducation préféraient au contraire le violet que déjà Goethe avait appelé le symbole de l'inquiétude de l'esprit. Chez les enfants souffrant de lésions cérébrales, la part accrue du bleu était frappante, tandis que les personnes d'une émotivité forte et concentrée, comme les artistes de grand talent mais aussi, par exemple, les alcooliques, préféraient l'orange. Le Professeur Hiltmann de la même Université fit des expériences de contrôle avec des produits pharmaceutiques stimulants : ces observations se trouvèrent confirmées. Ainsi les personnes qui avaient absorbé des drogues très stimulantes, choisissaient en très forte majorité le rouge, tandis que les produits calmants et sédatifs faisaient augmenter la part du vert.

De cette manière, on a pu dégager pour chaque couleur une valeur effective : cependant, dans le test chromatique, il faut toujours tenir compte des rapports de toutes les couleurs entre elles. En outre les couleurs ne représentent (au sens le plus large) que la sphère d'émotivité, et non la capacité intellectuelle de la personnalité. Il s'ensuit que les tests chromatiques ne permettent que des déductions se limitant à des valeurs affectives et à des états d'âme.

PIERRE ERFINGER

Douze numéros évocateurs de beauté, de féminité



LA REVUE
POPULAIRE est le magazine féminin le plus dynamique et le plus complet du Canada français.

Aucun autre magazine féminin ne connait une CROISSANCE AUSSI RAPIDE

Aucun autre magazine féminin ne montre envers la mode et les problèmes de la beauté féminine un INTERET AUSSI GRAND

Aucun autre magazine féminin ne publie des TEXTES AUSSI VIVANTS

et ne livre à ses lecteurs des ROMANS AUSSI PRENANTS

UNE DES PUBLICATIONS

POIRIER, BESSETTE & CIE LTEE

VOIR NOTRE COUPON A L'INTERIEUR

LA REDACTION

Sous l'impulsion de sa nouvelle rédactrice en chef, Madame Francine Poirier, *La Revue* POPULAIRE a élargi le cadre de ses intérêts. Tous les problèmes intéressant la femme y sont abordés avec largeur de vue et compréhension. La rédaction engage avec les lecteurs du magazine un dialogue dans lequel les préoccupations prédominantes de la femme moderne ont leur écho.

CE DONT ON PARLE

La chronique dont tout le monde parle. Sa nouvelle titulaire, Madame Michelle Tisseyre, y apporte cette note personnelle d'humain intérêt qui caractérise chacune de ses multiples activités. Sous son observation, choses et gens reprennent corps et vie. La lire, c'est prendre contact avec tout ce qui pense, travaille, crée et agit dans notre milieu.

LA MODE "POPULAIRE"

Derrière le rideau de satin, notre chroniqueuse, Madame Solange Chalvin, se faufile chaque mois avec une insistance et une curiosité qui valent à nos lecteurs de bien agréables surprises. La mode est devenue l'un des premiers soucis de *La Revue* POPULAIRE. Elle vous la livre avec force détails et des photos exclusives du maître Marcel Cognac.

LES ROMANS D'AMOUR

Ils sont beaux et bien écrits. On peut dire des romans que publie *La Revue* POPULAIRE qu'ils sont un florilège des plus belles aventures sentimentales qu'imaginent nos écrivain du coeur. Les lire, c'est affaire d'amour.

LA BEAUTE

C'est votre plus beau souci... C'est aussi celui de *La Revue* POPULAIRE que de vous apporter les meilleurs avis et les plus judicieux conseils dans ce domaine. Les pages consacrées à la beauté de la femme sont, certes, les plus lues.

LES LECTEURS

Ils forment une bien vaste famille dispersée sur cette multitude et cette diversité de ses lecteurs q sa variété, son universalité d'intérêts et sa primau

LA SALLE DE LECTURE
CHAMBRE DES COMMUNES
OTTAWA ONT

BJ61-C-90649